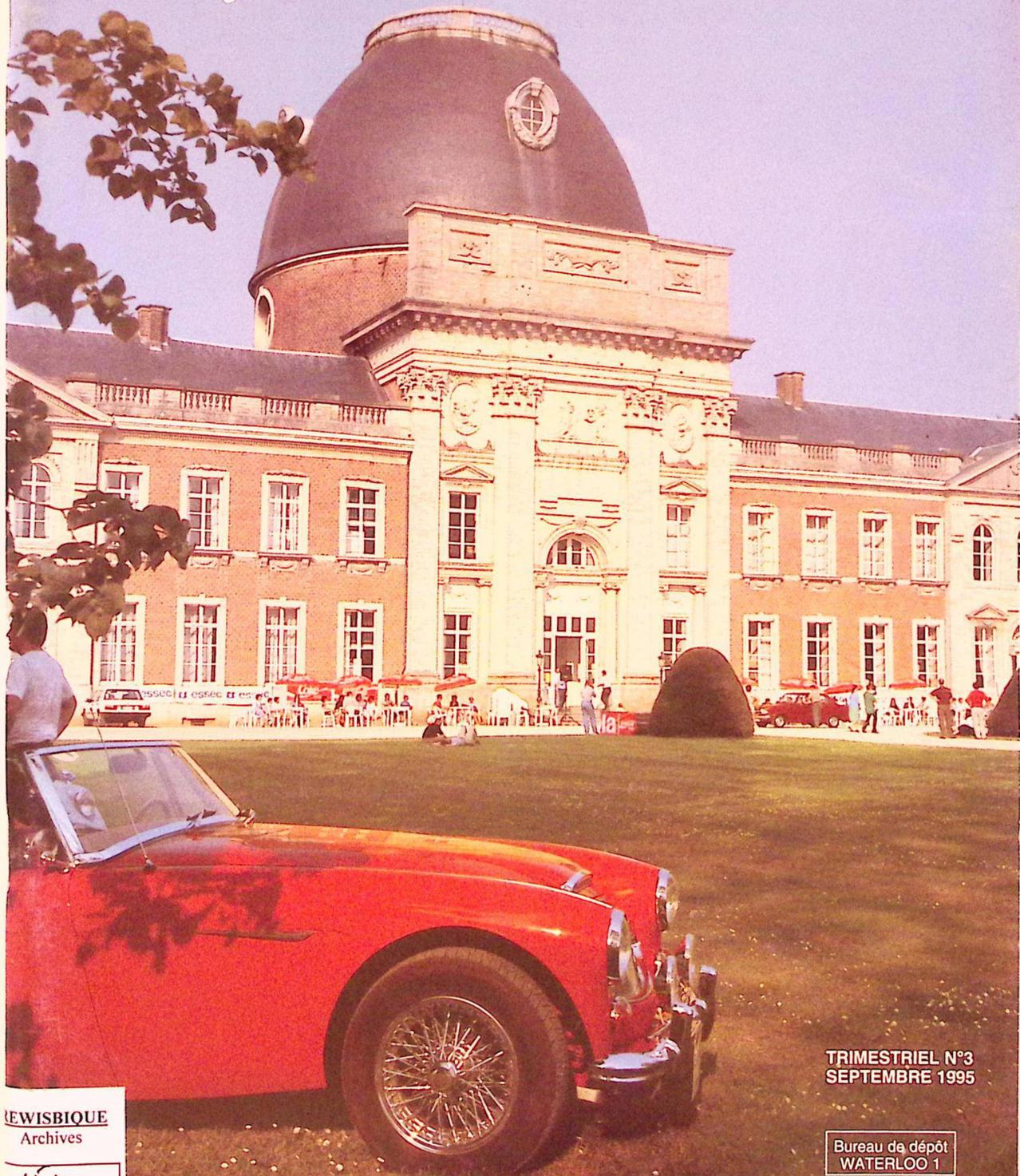


BRABANT

Wallon *tourisme*



TRIMESTRIEL N°3
SEPTEMBRE 1995

LEWISBIQUE
Archives

184

Bureau de dépôt
WATERLOO 1

BRABANT

Wallon *tourisme*

Revue trimestrielle
de la Fédération Touristique
de la Province du Brabant wallon

Président:
Jacky Marchal, *Député permanent*

Directeur - Rédacteur en Chef:
Gilbert Menne

Secrétaire de rédaction:
Tanguy Lambert

Administration:
Brigitte Blicq

Présentation:
Martine Bacq
Claude Dumont
Tanguy Lambert

Imprimerie:
Robert Louis

Les articles sont publiés sous la seule
responsabilité de leurs auteurs. Ceux
non insérés ne sont pas rendus.

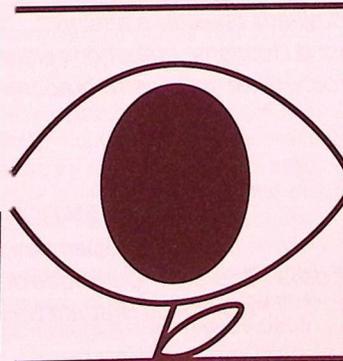
Affiliée à la Fédération de la Presse
Périodique de Belgique (FPPB).

Septembre 1995

Prix de ce numéro : 150 F
Cotisation 1995 (4 numéros) : 500 F

Editorial, par Jacky Marchal	2
Les fermes de formation didactique en Brabant wallon, par Pierre Bovenrade	3
A Woluwe-Saint-Pierre les trams d'autre fois ne cessent de revivre... par Dominique Detrèves	6
Trésor de la Collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles: prévoir l'exhumation (définive) en 1996?, par André Jacques	10
Jean Ier, Duc de Brabant 1254-1294, par le Prof. Herman Van Nuffel	15
L'épuration des eaux usées en Brabant wallon, par Robert Flahaut	18
Une découverte et une énigme sur Waterloo, par Louis Snevac	22
Prestigieuses demeures du Brabant (15) :	
Le Vauxhall de Bruxelles, par Josée Georis	26
A Tubize, voici le Musée de la Porte, riche de ce que ses supporters lui apportent, par Albert Burnet	34
Il y aura bientôt trente ans, le château Cheval à Mont-Saint-Jean tombeait sous la pioche des démolisseurs, par Eric Meuwissen	38
A jodoigne, rêve et passion sont devenus musée, par Philippe Chavanne	44
Le tourisme littéraire en Brabant wallon (3): Genval, par Emile Poumon	48
La saga du parc Léopold, par Clara Vanderbeke	51
Clabecq: de la seigneurie aux forges, par Sara Capelluto	54
A voir et à écouter jusqu'au 23 décembre:	
"Invisible musicians", par Dominique Detrèves	60
Avis-Echos, par G.M.	62
Vient de paraître, par G.M.	64

Photo de couverture: le Domaine provincial d'Hélécine
(Photo : A. Kouprianoff & Partners).



**FEDERATION TOURISTIQUE DE
LA PROVINCE DU BRABANT WALLON**

Editeur responsable: Gilbert Menne
Chaussée de Bruxelles, 218
1410 Waterloo

Les bureaux sont ouverts du lundi au vendredi, de 9 à 16 heures. Fermé les jours fériés.
Tél. : 02/351.12.00 Fax : 02/351.13.00 Crédit Communal: 091-0117057-07



Des Assises du tourisme pour le Brabant wallon

La Fédération Touristique de la Province du Brabant wallon, que j'ai l'honneur et le plaisir de présider, est née le 8 juin dernier.

Cette asbl para-provinciale est chargée de l'exécution de la politique touristique arrêtée par la Députation permanente du Brabant wallon.

Le moment me semble particulièrement bien choisi, dans ce nouveau cadre institutionnel, pour que notre Fédération clarifie son rôle par rapport aux forces vives du tourisme brabançon wallon. C'est ainsi que dans cette optique, notre Conseil d'administration a décidé d'organiser des Assises du Tourisme de la Province du Brabant wallon les 22 et 23 septembre derniers au Domaine Provincial d'Hélécine,

Si ces Assises ne devaient avoir qu'un seul objectif, ce serait celui de rassembler tous les acteurs présents sur le terrain touristique. Force est de constater en effet, que ces acteurs viennent d'horizons parfois très différents: syndicats d'initiative, offices de tourisme, mandataires communaux et provinciaux, hôteliers, agriculteurs, musées, attractions, etc.

Les inviter à se réunir et à s'écouter mutuellement, c'est leur permettre de prendre conscience de la nécessité de travailler ensemble pour construire une image de marque cohérente du tourisme brabançon wallon.

Les Assises du Tourisme doivent permettre aux gens du terrain de mener ensemble une réflexion sur la situation du tourisme en Brabant wallon et, ensuite, de proposer de nouveaux objectifs à atteindre.

En améliorant la communication entre tous les acteurs et les décideurs du tourisme brabançon wallon, notre Fédération participera elle aussi à l'effort de création d'une image cohérente du tourisme brabançon wallon.

Jacky MARCHAL
Député permanent,
Président de la Fédération touristique de la
Province du Brabant wallon

Les fermes de formation didactique en Brabant wallon

par Pierre BOVENRADE

Directeur du Centre Agronomique provincial du Brabant wallon



La Ferme de la Vallée à Vieux-Genappe.
(Photo: F. Bodart).

péjoratif mais qui au contraire constitue cette réserve du «terre à terre» du «bon sens terrien».

Bien sûr, nos campagnes n'ont plus grand chose de bucolique: remembrées, travaillées, mécanisées, pulvérisées, fertilisées au point que des excès ont été commis. Mais depuis quelques années, l'agriculture semble se réconcilier avec son environnement. Les outrages perpétrés, comme d'ailleurs ceux bien plus graves de la civilisation industrielle, diminuent vu des prises de conscience à tous niveaux.

Et les fermes didactiques dans tout cela?

De fait, elles constituent le moyen idéal, simple, peu coûteux, de remettre en contact nos enfants des villes et même les autres, avec les réalités essentielles de la vie: l'instinct maternel de la poule qui protège ses poussins et pond des oeufs, la vache qui se laisse traire ou allaite le veau (au pis), la nichée des petits cochons qui se disputent les tétines de la truie, l'odeur de l'étable, du fumier mais aussi la beauté de la terre, les récoltes d'or fraîchement retournées qui ondulent sous la brise...

Faut-il rappeler quels sont les objectifs des fermes de formation didactique?

Un nombre limité d'exploitations agricoles et horticoles professionnelles, dénommées fermes de formation didactique, reconnues tant sur le plan de leur situation que

ous ce vocable un tant soit peu ébarbatif se cache une initiative prise il y a près de vingt ans déjà par le conseil provincial de la défunte Province de Brabant, initiative dont le succès est loin de se démentir.

Et de quoi s'agit-il? Les médias ont déjà de multiples reprises mis en évidence que l'écart entre la «campagne» et la «ville» n'a fait que s'accroître, tout spécialement ces dernières années.

Les changements de société, notamment au niveau des circuits commerciaux, avec le développement des grandes surfaces, a fait perdre aux citadins le dernier contact qu'ils entretenaient avec la campagne. Il y a quelques années avec le laitier, «leur» marchand de légumes, «leur» boulanger et autres commerçants qui déambulaient en ville. Ces attelages tirés par de puissants chevaux et même des chiens portaient à la ville un peu de cet air

de la campagne, et même les «crottins», tellement prisés pour les potagers, étaient très vite ramassés. Vous-en souvenez-vous?

Actuellement, les «supers» présentent toute l'alimentation en conditionnements étiquetés, hermétiques, inodores, aseptisés au point que les matières premières ont parfois perdu leur caractère d'origine. Sans vouloir porter aucun jugement sur cette évolution, il apparaît donc comme essentiel qu'au niveau de l'éducation de nos enfants on puisse redresser des idées fausses et rétablir la relation entre l'oeuf et la poule, le lait et la vache, la viande et l'animal, le blé et le pain et, pourquoi pas, le fermier et la fermière avec la vie à la campagne, avec le travail de la terre. Il s'agit en fait de mettre en présence deux civilisations: celle du «citadin» avec tout ce qu'elle peut avoir d'artificiel et même d'outrancier et celle du «paysan» qui n'a plus rien de

Un groupe de 59 enfants en visite. (Photo: F. Bodart).

sur celui de leur représentativité en matière de productions animales et végétales, sont, en accord avec les exploitants, ouvertes aux écoliers, élèves et étudiants ainsi qu'aux groupements et aux associations (pensionnés, amis de la nature, groupements à caractère agraire). L'initiative tend donc à faire comprendre la campagne et le milieu naturel afin d'en faire apprécier toute l'importance tant socio-économique qu'écologique.

Les visites scolaires aux fermes et exploitations brabançonnaises agréées sont organisées et conduites par les enseignants concernés, sous la responsabilité des directions respectives des établissements d'enseignement, situés dans la province du Brabant wallon et de la Région de Bruxelles-Capitale et appartenant à l'un des divers réseaux scolaires.

Seules les associations ayant leur siège social en Brabant wallon et à Bruxelles-Capitale sont autorisées à visiter les fermes de récréation. Ces visites sont organisées sous la responsabilité et aux risques et périls



des associations intéressées. Les déplacements des groupes de visiteurs sont à charge de l'école ou association intéressée et s'effectueront suivant un plan établi, préalablement déterminé, de commun accord, entre les intéressés et les chefs des exploitations agricoles

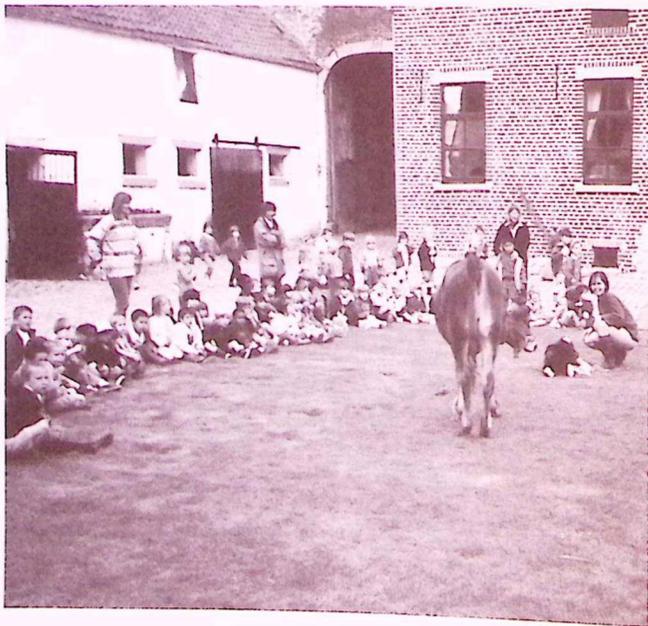
et horticoles, par l'entremise du Centre Agronomique provincial du Brabant wallon à La Hulpe.

Quels sont les critères qui ont prévalu en matière de fermes de formation didactique?

Sur le plan de la gestion, l'exploitant agricole ou horticole doit faire preuve d'une bonne formation sociale et professionnelle et doit tenir une comptabilité ou au moins un carnet de gestion.

Sur le plan de l'accueil, l'accueil des groupes scolaires est assuré par les exploitants ou leurs représentants. Toutes les informations utiles et explications techniques en rapport avec les productions de la ferme ou de l'exploitation horticole sont données par l'exploitant ou son représentant soit à l'exploitation, soit dans les champs selon les nécessités. Sur le plan des productions, les fermes retenues sont exploitées rationnellement et sont au moins spécialisées, soit dans l'élevage, soit

Mais oui, le lait vient bien d'une vache! (Photo: F. Bodart).



La ferme Dauberie à Beauvechain: les enfants aux champs avec la fermière. (Photo: M. Hulo).

dans les cultures agricoles ou l'horticulture. Les terres de culture seront en principe situées autour de la ferme et facilement accessibles. Sur le plan de l'aménagement et de l'entretien, les bâtiments de l'exploitation seront bien entretenus. Toutes les constructions seront aménagées et équipées en fonction de l'accueil des groupes et en prenant toutes les mesures de sécurité nécessaires. Des travaux d'adaptation peuvent être imposés pour faciliter l'accès des groupes scolaires et, en particulier, pour assurer la sécurité de la circulation tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la ferme.

Sur le plan de la sécurité, l'exploitant s'assurera contre tout risque pouvant causer un dommage quelconque à autrui dans le cadre des visites collectives à caractère didactique (attestation à fournir par les exploitants agréés).

Régime d'encouragement

La Province du Brabant wallon a instauré un régime d'encouragement qui consiste à octroyer un subside forfaitaire en vue de promouvoir cette initiative et d'indemniser les prestations extraordinaires et les frais éventuels exposés en matière d'accueil et d'encadrement des groupes, ainsi que les dépenses résultant des assurances obligatoires contractées ou encore les éventuels frais complémentaires, à engager dans le cadre de la sécurité des visiteurs, y compris l'entretien permanent du point de vue hygiène de l'ensemble des bâtiments de l'exploitation et des annexes.

En 1994, 283 groupes de 25 enfants ont visité les deux exploitations - fermes de formation didactique du Brabant wallon - Quel succès! Peut être est-il utile de renseigner le

lecteur sur ces fermes de formation didactique du Brabant wallon: Ferme Dauberie, Madame C. Mauen-Pardoms, rue de Louvain, 14 à 1320 Beauvechain. Tél.: 010/86.69.78. Ferme de la Vallée, Madame F. Sneesens-Bodart, chemin de la Fontaine, 1 à 1472 Vieux-Genappe. Tél.: 067/77.21.67.

Pour tout renseignement, s'adresser au Centre Agronomique provincial du Brabant wallon, rue Saint-Nicolas, 17 à 1310 La Hulpe. Tél. 02/653.40.97 - Fax 02/652.03.06.

A Woluwe-Saint-Pierre

Les trams d'autrefois ne cessent de revivre...

par Dominique DETREVES

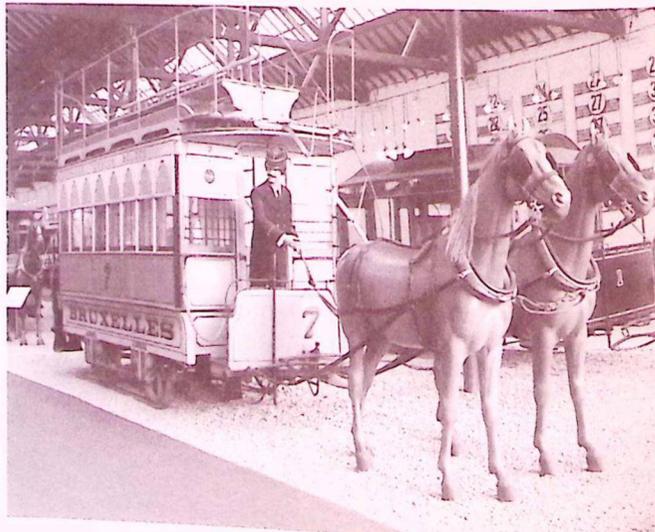
Les utilisateurs actuels des transports en commun de Bruxelles, même s'ils ont trop souvent la critique facile concernant la qualité du service qui leur est offert, réalisent certes mal le chemin parcouru depuis l'apparition sur le réseau, le 20 avril 1894, du tout premier tramway à traction électrique. Ce dernier allait prendre progressivement le relais des véhicules hippomobiles, lents et soumis à de multiples servitudes, telles, les difficultés de gravir les côtes, le changement fréquent des attelages, l'essoufflement rapide des «chevaux moteurs», etc., qui avaient seuls circulé jusqu'à cette date. Ce fut là le point initial d'une véritable révolution, dont les étapes devaient se succéder jusqu'à l'avènement, encore tout récent, des fameux «trams 2000», livrés à 51 exemplaires et affectés jusqu'ici à la desserte des lignes 91, 93 et 94 barré de la STIB (Société des Transports Intercommunaux de Bruxelles). Une situation comparable caractérisait les régions rurales du pays, que les trams à vapeur de la SNCV (Société Nationale des Chemins de fer Vicinaux), fondée en 1885, ont commencé d'entrés de jeu à tirer de leur isolement et à ouvrir leurs fenêtres sur un mode extérieur qui leur était pratiquement inconnu. Bien vite, les voies à écartement métrique ont maillé les campagnes, à la profonde satisfaction de leurs

habitants, sources aussi de leur développement et de leur épanouissement... notamment touristique. Heureuse époque!, diront certains qui ne l'ont pas vécue, non assujettie aux soucis stressants de la vie moderne, où les villes ignoraient- et pour cause- les bouchons, les embouteillages, la signalisation lumineuse et tous les problèmes qui s'y rattachent aujourd'hui... Heureuse époque! où les villages ne connaissaient ni l'électricité, ni le téléphone, ni la radio et ne recevaient les nouvelles que par le biais de la presse qui, elle-même, livrait les informations avec un retard considérable sur la date où s'était déroulé tel ou tel événement... Cette époque, déjà si lointaine si on la mesure à l'allure à laquelle se

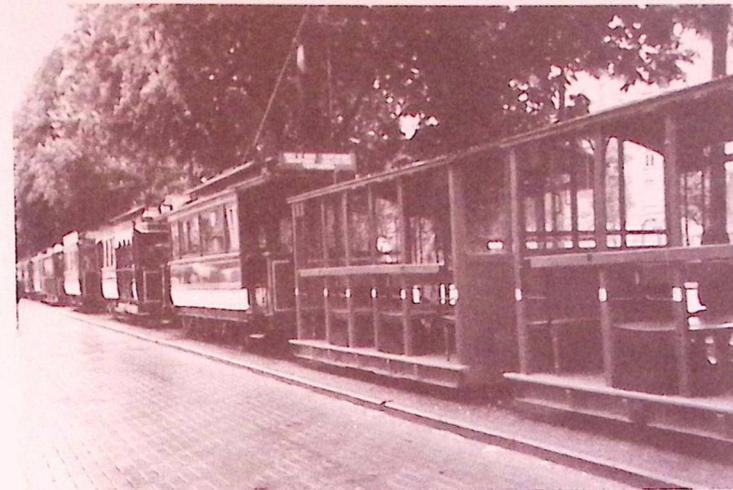
bousculent les métamorphoses de la société contemporaine, a été entre-temps ressuscitée par des mains de maître -(et de coeur)- dans divers musées, abrités ou de plein air, qui la restituent le plus fidèlement aux regards, et à la méditation des générations de cette fin de siècle.

Sur les rails du passé...

Un de ces domaines privilégiés, qui attire d'ailleurs chaque été des milliers de visiteurs admiratifs, est sans doute le «Musée du Transport Urbain Bruxellois», fondé en 1982, sous forme d'une association sans but lucratif, par des cadres et des membres, fervents du rail, de la STIB ainsi que par quelques autres, extérieurs à la société et animés d'une même passion.



Une remarquable reconstitution, grande nature, d'un tramway hippomobile des années 1850... (Photo: Musée du Tram).



8 mai 1994: les ancêtres se suivent le long de l'avenue détremée de Tervueren: deux baladeuses (voitures ouvertes) de la «belle époque».

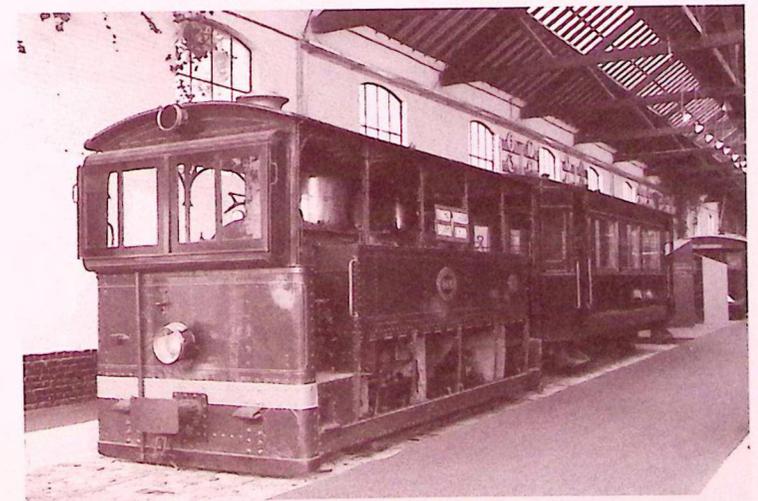
toute cette armada s'est déployée en un long et émouvant cortège sur l'avenue de Tervueren, pour souligner le centième anniversaire de l'entrée de Bruxelles dans le «club» des réseaux électrifiés. Il en avait aussi été de même le 21 juillet 1985 -année centenaire de la SNCV et cent cinquantième anniversaire de l'inauguration du premier chemin de fer Bruxelles-Malines,- où le parcours conduisait du dépôt de Schaerbeek (chaussée de Haecht) à la place du Luxembourg, en passant par la place des Palais, non encore défermée, où la cavalcade avait été saluée par le roi Baudouin et la reine Fabiola. Leur mise à la retraite (trop souvent prématurée, hélas!) n'empêche donc pas ces tramways de retrouver épisodiquement, et avec une fierté non feinte, un sursaut de vitalité, toujours conscients du rôle éminent qu'ils ont joué jadis dans le développement de toutes les contrées du pays.

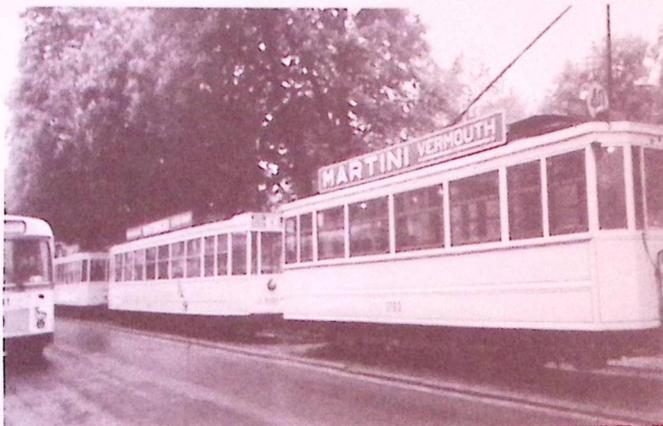
Une belle iconographie

Les halls d'exposition s'enrichissent encore d'une panoplie de plaques

On ne pouvait laisser se diluer au fil des décennies, pour finalement s'éteindre bel et bien, le souvenir de tous ces matériels qu'avaient empruntés nos aïeux, au temps où canotiers, sarraus ou crinolines, renforcées parfois de vertugadins, s'alignaient sur les embarcadères dès que pointait le convoi attendu. Deux halls du dépôt de tramways de Woluwe-Saint-Pierre, qui avaient été reconvertis quelques années auparavant pour l'organisation d'expositions temporaires, accrus encore d'une troisième «grande surface», servent de champ de repos à tous ces ancêtres du rail qui s'y côtoient dans une silencieuse et quasi religieuse immobilité. Ils sont quelque 100 à s'y trouver réunis, l'un derrière l'autre, l'un à côté de l'autre, depuis la voiture à traction chevaline d'antan jusqu'aux derniers modèles retirés de la circulation, tant à Bruxelles que dans d'autres cités du royaume. Vénérable tram à vapeur, motrices vicinales, trolleybus liégeois, autobus et tutti quanti composent une gamme largement représentative de ce qu'ont été, depuis plus d'un siècle, les transports en commun de chez nous.

La vieille locomotive à vapeur des Chemins de fer Vicinaux qui, jusqu'en 1950, a véhiculé tant de voyageurs et de marchandises dans toutes les régions rurales du pays. Son oeilleton, caractéristique, est imposé par la réglementation belge. (Photo: Musée du Tram).





outré, été transformé en comptoir de vente, qui propose des ouvrages consacrés aux réseaux belges et étrangers, des cartes-vues, des épinglettes, des posters, le tout étant, bien entendu, axé sur le rail, ses accessoires et ses dérivés. Une réelle mine d'or pour les amateurs chevronnés que sont le plus souvent les visiteurs...

Et, last but not least, on ajoutera, toute question d'iconographie aiguillée vers une... voie de garage, que l'«Estaminet» permet, dans un

Un parcours-test à vide, avant l'ouverture de la saison touristique... (Photo: Musée du Tram).

8 mai 1994: la motrice à deux essieux 1763, dernière la 5025, à deux bogies, modèle de celles qui ont fait leur apparition lors de l'Exposition Internationale de Bruxelles en 1935.

indicatrices des lignes autrefois desservies et aujourd'hui abandonnées, de tableaux-«ferroviaires», de photos qui entendent remémorer un passé disparu.

Un passé dont les stades se remettent tout naturellement à défilé dans les esprits qui l'ont connu, l'ont apprécié, en ont suivi les péripéties au gré des saisons, des événements, des faits saillants qui ont jalonné notre Histoire...

L'angle d'entrée du Musée a, en



décor approprié, de se rafraîchir et de goûter à certaines spécialités régionales (omelettes, gaufres au sucre, etc.). La public ne manque pas de s'y régaler. Il est à souligner que toutes les bières annoncées sur la carte sont exclusivement belges, détail qui mérite sans doute d'être honoré! car on se sent bien tout de même chez soi!

Le 8 mai 1994, les carrosseries de couleur jaune se succèdent sur l'avenue de Tervueren.



Un exemplaire de la cadette du régiment: un «tram 2000» qui, dans un demi-siècle ou moins, aura sans doute sa place au Musée...

Un atout touristique

Le Musée apporte une pierre d'un poids non négligeable à l'infrastructure touristique «itinérante» de la capitale.

Ainsi, durant les mois d'été, dans l'après-midi des samedis, des dimanches et des jours fériés (sauf

le 21 juillet), des parcours en véhicules d'époque sont organisés entre, d'une part, le Musée et Tervueren et d'autre part, entre le Musée et le Cinquantenaire. Ils sont pilotés par des conducteurs porteurs d'uniformes anciens, tous bénévoles mais dûment formés et accrédités pour cette tâche.

L'excursion n'est pas dépourvue d'attraits: opulentes frondaisons de marronniers, massifs de rhododendrons merveilleusement fleuris, atmosphère bucolique, loin des bruits de la ville...

Et, chaque 21 juillet, ces braves vieux tramways assurent la relève, si l'on peut dire, du défilé militaire en défilant eux-mêmes, le trolley arborant la flamme aux couleurs nationales - noir-jaune-rouge-, entre l'église Sainte-Marie et le Palais de Justice, sur ce beau tracé rectiligne qui emprunte la rue Royale, la place Royale et la rue de la Régence. Le gong, toujours vaillant, est actionné avec vigueur, au plus grand plaisir des spectateurs qui peuplent les trottoirs et, évidemment, des participants à ces trop brefs voyages anachroniques si chargés de souvenirs... si pas de nostalgie.

Enfin, chaque dimanche de la belle saison, une longue excursion en tramway «historique» permet aux voyageurs d'avoir un aperçu des quartiers, des immeubles et des monuments les plus typiques de Bruxelles. Le départ se fait à 9h45 au Musée même et le retour est prévu à 13h. L'abbaye de la Cambre, l'avenue Louise, la place Royale, la Colonne du Congrès, l'Atomium et bien d'autres lieux figurent au programme. Une sorte de pèlerinage à maintes sources d'un passé dont les étapes ont conduit à notre légitime fierté d'aujourd'hui...

Tous les renseignements relatifs au Musée, à ses activités, aux excursions dont il est le promoteur, aux publications qu'il affiche, au prix de sa «petite restauration» peuvent être obtenus en formant le numéro d'appel 02/515.31.08, le fax étant le 02/515.31.09. L'adresse: 364b, avenue de Tervueren, non loin des étangs Mellaerts.

Trésor de la Collégiale Sainte-Gertrude, de Nivelles: prévoir l'exhumation (définitive) en 1996 ?

par André JACQUES



La Collégiale de Nivelles: un haut lieu historique voué au culte d'une Sainte (Photo: André Jacques).

dernière solution aurait peut-être l'avantage de concilier tous les esprits par le symbole qu'elle représentera. Ce chœur occupe, en effet, le premier niveau de l'avant-corps du XIIe siècle et est implanté sur les vestiges du premier avant-corps du Xe siècle.

Pas normal

La salle impériale n'est accessible que par un escalier exigü composé de 180 marches. Y accéder ne sera pas donné à tout le monde. Installer un ascenseur est hors de question dans un site classé.

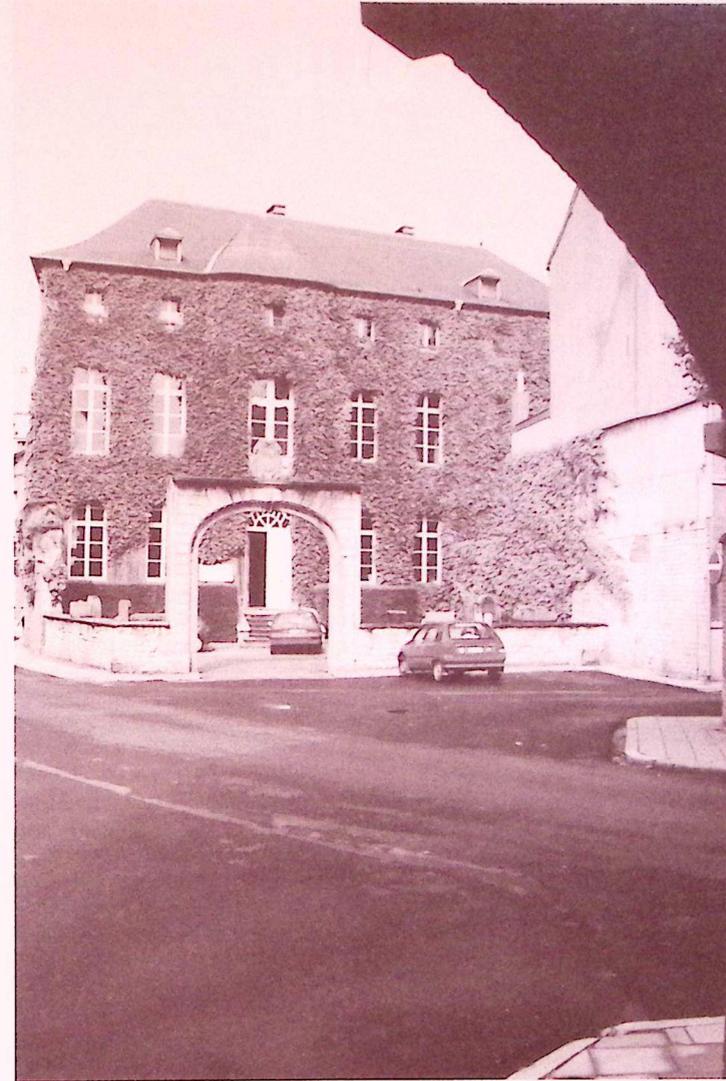
La salle du Trésor est petite et certainement mal adaptée pour recevoir quantité d'oeuvres d'art.

Reste le Lapidarium.

Mais quelle est la volonté des gardiens du trésor? Aucune réponse satisfaisante ne nous a été fournie. Un semblant de volonté est apparu depuis que la copie mécanique de la châsse de Sainte-Gertrude est montée comme la Vierge au ciel dans ladite salle impériale par une action du Saint-Esprit difficilement expliquée et explicable. On remarque aussi que, depuis une certaine exposition de 1992 dans la même salle Impériale, de nombreuses pièces y sont restées... Oubli ou volonté? A vous de savoir.

Et le trésor de la Collégiale Sainte-Gertrude, de Nivelles? Si nous en parlons dans ces colonnes? De quoi rappeler qu'il existe bel et bien. Qu'il existe, mais est malheureusement à ce point dispersé que l'on ne sait vraiment plus de quoi il est réellement composé. Que sa partie visible est jalousement gardée par la Fabrique d'église de l'imposant édifice religieux. Bref, qu'il serait peut-être temps, alors que l'on s'apprête à célébrer, en 1996, le 950e anniversaire de la consécration de la Collégiale, de l'exhumer pour le montrer à la population auquel il appartient quelque part. Ne concerne-t-il pas une sainte vénérée par toute une ville, et autour de laquelle se sont tissées plusieurs légendes dont celles

du Chevalier, du Globe de feu et du Gazon d'Odélard. Sans oublier les guérisons miraculeuses de malades et d'aveugles relatées dans certains manuscrits dont la «*Virtutum sanctae Geretrudis continuatio*». Vénération qui se manifeste par le «*Tour Sainte-Gertrude*» et sa rentrée solennelle. Il conviendrait donc de profiter opportunément de ce 950e anniversaire de 1996 pour reformer le puzzle d'un immense patrimoine qui pourrait prendre place à demeure dans la salle impériale de l'avant-corps de la Collégiale Sainte-Gertrude ou, pourquoi pas, dans la... salle du Trésor qui s'y trouve, sous cette appellation, voire même envisager du côté du Lapidarium, situé dans le chœur occidental de l'édifice. Cette



Au Musée communal, on craint un manque d'historicité si d'aventure... (Photo: André Jacques).

Trésor: qu'est-ce à dire ?

Nos yeux, nous voudrions pouvoir les avoir pour contempler d'un seul regard ce fabuleux trésor de la Collégiale Sainte-Gertrude.

Trésor. Mais que peut signifier et englober surtout ce mot? Tout ce dont la Collégiale a pu regorger depuis sa fondation: pierres tombales, sculptures, peintures, orfèvrerie, bijoux, vêtements de culte, etc. Et aussi des légendes.

L'inventaire a rarement été fait avec précision. En 1912, la Commission des correspondants de la Commission royale des Monuments et des Sites de la Province de Brabant, avait dressé un inventaire répertorié et décrit dans un fascicule historique visible, entre autres, au Musée communal de Nivelles. Il y est surtout question, en qualité de trésor, de ce qui existait dans la sacristie. A côté de la Coupe de Sainte-Gertrude bordée d'un cercle en vermeil de l'an 1404, d'un Phylactère en vermeil du commencement du XIIIe siècle, d'un Buste-reliquaire du XVIe siècle sur une base du XVe et de différents autres objets du culte (Christ en ivoire, calices, ciboire, peigne liturgique du XIe ou XIIe siècle), se trouve le Reliquaire-ostensoir qui est un des éléments clefs du Trésor de la Collégiale. Celui-ci renferme un élément assimilé à une légende. Il contient aussi le «*Gazon d'Odélard*» disposé dans un petit vase de verre sphéroïdal disparu en mai '40.

La légende d'Odélard

La légende d'Odélard est empruntée à la «*Vita Berlindis*» du XIe siècle. Le noble Odélard, père de Berlinde de Meerbeke (morte en 690), était devenu lépreux. Il fut abandonné par tout son entourage familial. Seule sa fille Berlinde resta à ses côtés pour lui prodiguer des soins nécessaires. Un jour, Odélard lui demanda à boire. Il but à la coupe que Berlinde lui tendit. Ensuite, comme elle avait elle-même

Toujours est-il que si cette installation se réalise de bric et de broc, elle sera loin d'être scientifique et posera des problèmes d'historicité. Au Musée communal, on s'en inquiète.

Il n'en reste pas moins que les pièces du trésor de la Collégiale demeurent disséminées -pour ne pas dire cachées- les unes dans une chambre forte et des églises de la région, entre autres, les autres dans des greniers (Collégiale), des caves (Hôtel de ville) et même des salons de Nivellois(es). Au sujet de ceux-ci, il faut savoir

qu'après le bombardement catastrophique de mai 1940 par l'aviation allemande, de nombreux Aclots et Aclotes se sont rendus dans les ruines de la Collégiale pour y soustraire à l'occupant des pièces historiques qui ne sont jamais, semble-t-il retournées à leur destinataire. Ces pièces sont jalousement- pour ne pas dire malhonnêtement- gardées et trônent dans des maisons.

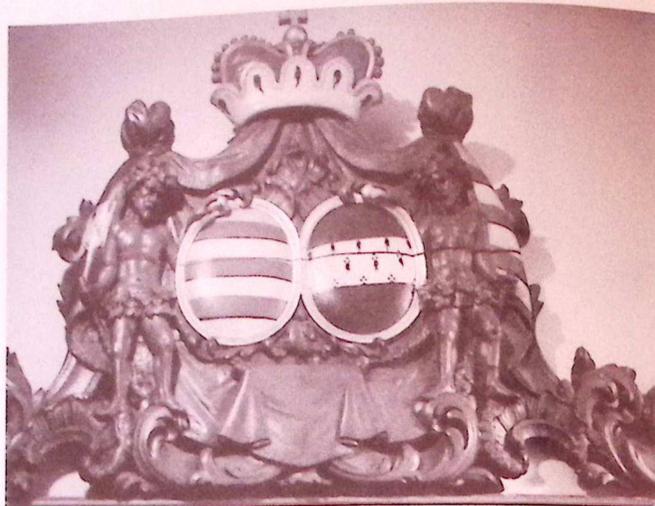
Tout cela n'est pas normal, à nos yeux.

Un des nombreux Obit provenant de la Collégiale (Photo: André Jacques).

soif, elle porta la coupe à ses lèvres après avoir pris soin de l'essuyer. Mécontent de ce geste de rejet, Odélard déshérita sa fille et partit sur le champ à Nivelles. Il s'agenouilla devant la tombe de sainte Gertrude et lui dédia ses biens. Comme le voulait la coutume féodale, il la lui offrit sous la forme d'une motte de gazon. Le couvercle du tombeau se souleva et Gertrude en sortit un bras pour recevoir le présent symbolique. Ce gazon a été conservé dans un reliquaire jusqu'en 1940.

... et celle du Chevalier

Quant à la légende du chevalier, elle relate un fait qui se serait passé à Nivelles même, du vivant de l'abbesse Wulfetrude. Un chevalier franc, qui avait dilapidé toute sa fortune, décida de vendre son âme au diable dans le seul but de vivre sept années de plus. Le contrat fut signé, avec le sang du chevalier, dans un bois. Celui-ci avoua son pacte funeste au cours d'un grand festin. Un vieux serviteur lui conseilla de se mettre sous la protection de sainte Gertrude avant de retrouver le diable, son contrat étant venu à expiration. Arrivé sur le lieu du rendez-vous, le chevalier trouva le diable pendu. La Sainte lui avait arraché le contrat des mains et fixé un sort.



Comme le relate un petit ouvrage consacré à l'histoire, au culte et au folklore de sainte Gertrude, ce récit est typiquement nivellois bien que s'inspirant du thème médiéval bien connu de la légende de Théophile. Sa popularité fut très grande et inspira des illustrations diverses, des représentations dramatiques et même des ballades, dont certaines étaient encore chantées à la fin du XIXe siècle. Cette légende du chevalier a connu des variantes au fil des siècles. Une version mosane du XVe siècle donne un dénouement différent. Lorsque le chevalier arrive

à son rendez-vous avec le diable, ce dernier, rendu fou furieux, jetta le contrat par terre et déguerpit. Il découvrit que sainte Gertrude avait pris place en croupe derrière lui et que cette présence fit fuir le diable.

Vendu

Ces légendes font aussi partie du trésor de la Collégiale, qui a fortement souffert, on n'apprend rien, du bombardement de mai 1940 par les Allemands. Rares sont les personnes ou les associations qui se sont lancées dans un recueil exhaustif et quantitatif de ce trésor. Le plus récent, à nos yeux, est celui qui a été réalisé, il y a vingt ans, pour une exposition organisée sous le patronage du Syndicat d'Initiative et de Tourisme de la ville de Nivelles, et de la Fabrique d'église de la collégiale Sainte-Gertrude. C'était dans le cadre de l'année 1975 consacrée aux Cathédrales et Hôtels de ville.

Dans le catalogue de l'exposition, le Doyen de Nivelles d'alors, l'abbé José Lhoir, s'était félicité, et bien d'autres avec lui, de cette intéressante initiative, la dernière exposition connue du Trésor remontant à 1926. Il écrivait en substance: «C'est un événement réjouissant parce qu'il

Des toiles au Musée communal: aussi le trésor de la Collégiale (Photo: André Jacques).



Saint-André: une sculpture de 1470-1480 (?) qui figurait dans la Collégiale Sainte-Gertrude (Photo: André Jacques).

donne à tous l'occasion d'admirer les chefs-d'oeuvre qui nous appartiennent. S'il est vrai qu'une oeuvre d'art enrichit l'humanité toute entière, celles-ci sont nées chez nous: elles nous relient invisiblement à ce passé qui nous a faits et que nous portons en nous». A méditer assurément.

Les Archives du Royaume font état d'un édifiant inventaire du Trésor de la Collégiale Sainte-Gertrude, dressé par les chanoines Fallon et Van Diest, le 2 novembre 1776. A la Révolution française, il fut vendu, à Anvers, par le chanoine Lacroix, Délégué du Chapitre, en vue de récolter des fonds suffisants pour pouvoir payer les taxes énormes dont les révolutionnaires avaient frappé l'abbaye.

Aperçu

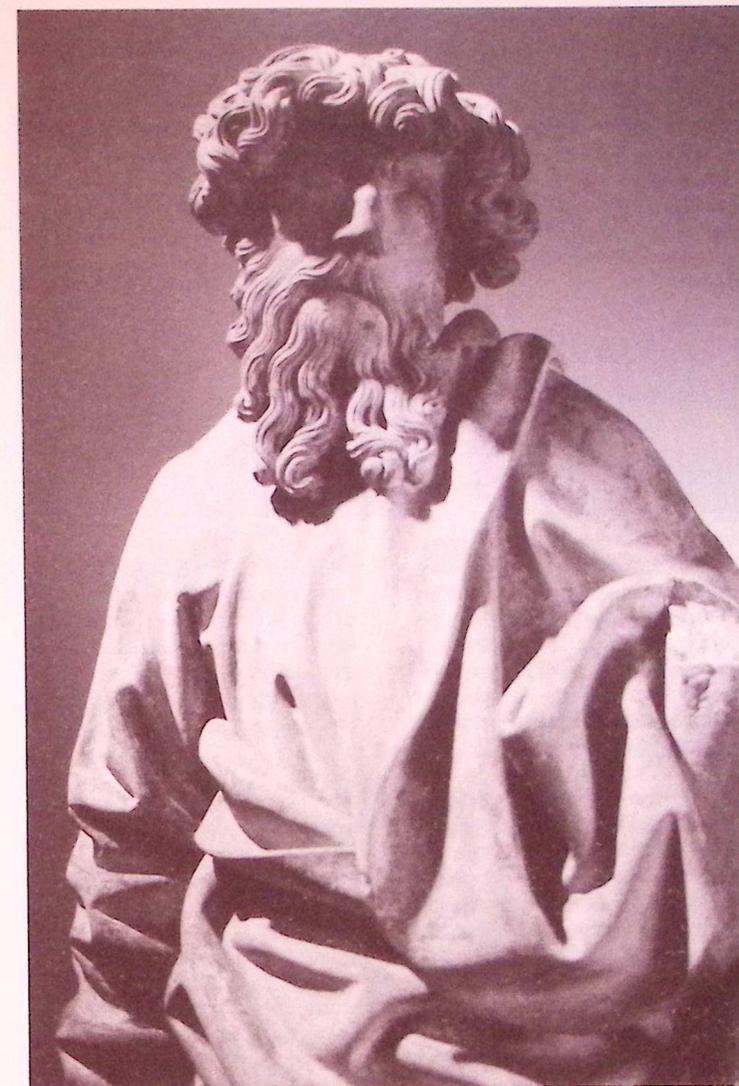
Voici l'aperçu de ce que l'exposition de 1975, à Nivelles, avait révélé au public nivellois et autre. Celle-ci avait été organisée par thèmes différents regroupant peintures, sculptures, cuivres et étains, argenteries, livres, dentelles et broderies. Nous la tenons comme référence du contenu -connu- du trésor à défaut d'avoir pu obtenir des informations précises sur le sujet.

- Peintures

Le Jugement Dernier (anonyme du XVIe siècle); Le Sacre de Saint-Norbert (attribué à l'un des Pourbus); La Dernière Cène (attribué à Gaspard de Crayer, élève de Rubens, XVIIe siècle); l'Adoration des Bergers (attribué à Jean-Baptiste Lons, peintre nivellois 1755-1810); l'Elévation de la Croix (anonyme qui se souvient de Rubens).

- Sculptures

Notre-dame de l'Assomption (Bois polychromé de l'atelier bruxellois dans le sillage de Borman 1480 - 1520); Saint-Ghislain (bois polychromé de l'atelier nivellois 1520 - 1530); Saint Evêque (XVe siècle); Sainte-Gertrude (bois polychromé, XVe et XVIe

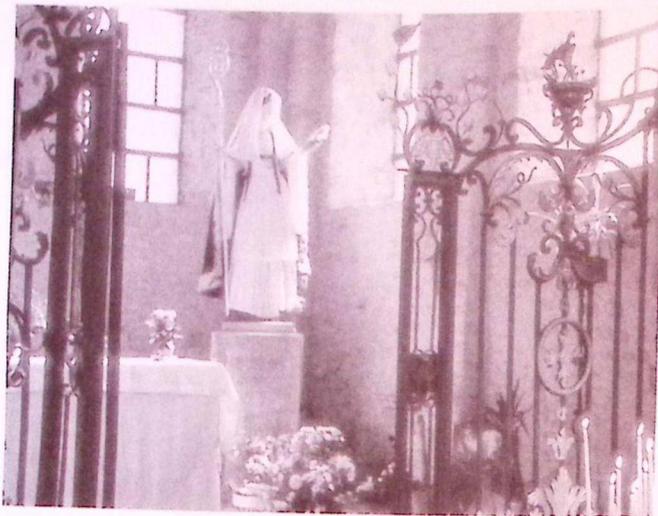


siècle?); Saint-Laurent et Saint-Antoine (pierre blanche, XVe siècle); groupe «Le Calvaire» (chêne décapé, XVIIe ou XVIIIe siècle); Notre Dame de Bonne Nouvelle (bois à habiller, XVIIe ou XVIIIe siècle); deux médaillons représentant deux saints de l'ordre des Carmes (chêne naturel du XVIIIe siècle); Laurent Delvaux à la Collégiale (chêne naturel, XVIIIe siècle)= 3 angelots, allégorie de la force, allégorie de la Patience, les 4 docteurs de l'église, saint Pol, Pépin de Landen et Agneau divin; Croix

d'autel (chêne, XVIIIe siècle); deux reliquaires d'autel (bois doré, début XVIIIe siècle); chandelier d'autel (bois doré, début XVIIIe siècle).

- Cuivres et étains

Chandelier d'autel (cuivre fondu, +- 1650); Plaque commémorative avec huit quartiers et l'écu de la chanoinesse de Warmonde décédée en 1647 (Cuivre battu avec relief); Obit des Chanoines (lame de cuivre, 1714) - la Collégiale possède encore 13 obit de ce genre; Chandelier



Sainte-Gertrude est omniprésente dans Nivelles. (Photo: tirée du Recueil photographique "Impressions Romanes" p. 46).

d'argent et broderie or, 1764) = a fait partie d'un ornement complet de 7 pièces, commandé par le Chapitre, en 1764, pour le jubilé de sainte Gertrude, seuls deux «antependra ont pu être sauvés du désastre de mai 1940; Bourse (velours rouge à broderie or (XVIIIe s.); Voile et bourse (soie verte brochée à rames, XVIIIe siècle); Dalmatique (broderie à cocardes or, vers 1790); plusieurs Chasuble des XVIIIe et XIXe siècle (broderies or style Louis XV, soie, velours); Chapes (broderie or, XIXe siècle); Dalmatique (velours noir, XIXe siècle).

Présence royale

Bien évidemment, ce trésor ne serait rien sans la châsse consacrée à sainte Gertrude et qui, comme on le sait, a très souffert du bombardement allemand de mai 1940. Elle a quasiment été détruite et seuls quelques éléments ont été sauvés et sont précieusement conservés. Là n'est pas l'objet de cet article. Rappelons seulement qu'une Commission dont les membres sont l'UCL, l'IRPA, la CRMS et la Ville de Nivelles, a restitué la chasse du XIIIe siècle sous la forme d'une copie mécanique réalisée selon les procédés anciens. Elle comprend les restes qui vont faire prochainement l'objet d'une exposition itinérante qui ira en Allemagne, en France, en Espagne et aux Pays-Bas. Cette «reproduction» devra impérativement être de retour à Nivelles pour le mois de septembre 1996 afin de présider aux cérémonies du 950^e anniversaire de la consécration de la Collégiale Sainte-Gertrude. Il se pourrait bien qu'une présence royale rehaussé à la fois le Tour Sainte-Gertrude et la rentrée solennelle de 1996. On parle de la Reine Fabiola et de la Princesse Astrid.

retroussé et ciselé, provenant de l'ancienne châsse de Sainte Marie d'Oignies (1608) = représentent saint Nicolas et saint Augustin, la glorification de sainte Marie et les armes du donateur, le prieur Reynier Steensels et sa devise.

- Livres

Armorial de Herzelles (1694); Missel d'autel (cuir rouge garni de dorures, 1730); Missel d'autel (cuir rouge en style néo-gothique, XIXe siècle).

- Dentelles

Voile de bénédiction (dentelle dite de Flandre du XVIIe siècle); Voile rectangulaire (dentelle dite de Nivelles, fin XVIIIe siècle); Voile rectangulaire (linon brodé d'une Vierge et sainte Gertrude, XVIIIe siècle); deux bas d'aube (dentelles Louis XIV et de Flandre, XVIIe siècle); Aubes (dentelle, 1824); Surplis (dentelles romantiques, XIXe siècle).

- Broderies

Chape de l'Abbaye d'Aulne (orfrois, or nué, milieu du XVIe siècle); Chasuble (orfrois, or nué, trop restauré, milieu XVIIe s.); Voile et bourse (drap d'argent à broderie or Louis XIV, 1674); Chape (velours rouge et broderie or Louis XIV, fin XVIIe siècle); Prédelle du Jubilé (drap

d'autel (laiton battu, début XVIIIe siècle); Lampes d'église (laiton battu, XVIIIe siècle); cinq plats d'offrandes (large marli, XVIIIe siècle); Réchaud (cuivre, XVIIe siècle ?) - servait à entretenir un foyer de braises pour alimenter les encensoirs dans les grandes églises.

- Argenteries

Calice Louis XIII (vermeil ciselé, +- 1640); Calice Louis XIII (cuivre doré, XVIIe et XIXe siècle); Calice (étain sans décor, fin XVIIIe siècle); Calice Charles X (argent sans décor, début XIX siècle); Calice Louis Philippe (argent ciselé, XIXe siècle); Ciboire néo-gothique (vermeil ciselé, 1880); Croix de procession (cuivre argenté, XVIIe siècle); Croix de procession empire (argent ciselé, 1820); Ostensoir Renaissance (argent ciselé, restauration profonde au XIXe s.); Ostensoir Louis XIV (argent ciselé (fin XVIIe siècle ou +-1675); Ostensoir Louis XIV (argent ciselé, 1700); Ostensoir néo Louis XV (alliage et argent, XIXe siècle); deux chandeliers civils Louis XVI (argent ciselé, poinçons usés); deux chandeliers civils Empire (argent décoré, XIXe siècle.); Encensoir néo-roman (argent ciselé, 1863); Chandelier d'autel (cuivre argenté et gravé, fin XVIIIe siècle); trois petits panneaux (argent

Jean Ier, Duc de Brabant 1254-1294

par le Prof. Herman VAN NUFFEL

Jean Ier naquit en 1254 comme second fils d'Henri III, duc de Brabant et d'Alix de Bourgogne. Après le décès prématuré de son père en 1261, la régence de sa mère et l'abdication de son frère aîné, il devint en 1268 le septième duc de Brabant. Il se maria avec Marguerite de Flandre, fille du comte Guy de Dampierre. Le règne de Jean Ier se déroula sous de nombreux aspects glorieux. Ses contemporains voyaient en lui l'incarnation du chevalier courtois. Sa personnalité continua à captiver les générations suivantes et inspira poètes, peintres et musiciens.

Jean Ier choisit comme devise: *aeternitati laboro* (je travaille pour l'éternité). Ce fier slogan n'était pas une vaine parole. Sous son règne, le duché de Brabant acquit le sommet de sa puissance par l'annexion du duché de Limbourg (1288) mais aussi par le prestige dont ce prince jouissait aux Pays-Bas, l'Empire, la France et l'Angleterre. Jean Ier se présentait comme le prototype du chevalier courtois sous ses aspects brillants et ses revers. Il aimait les fêtes et les tournois. Il vint au secours de sa soeur Marie, épouse du roi de France et fausement accusée par Pierre de la Brosse, et obtint sa réhabilitation. Il lutta contre les chevaliers brigands, un vrai fléau dans ce temps. Comme ses parents il protégeait les artistes et comme son père, il cultivait la poésie. Par contre, nous constatons des besoins d'argent pressants et continus et un intérêt «excessif» pour le sexe féminin.

Selon les chroniqueurs il jouissait de la vie chevaleresque sous ses aspects les plus divers. Adonné aux tournois et aux joutes, il ne trouvait pas son égal dans les combats. Des fêtes splendides et coûteuses s'y ajoutaient pour lesquelles il n'épargnait ni peine ni argent. Briller au-dessus de tous comme un prince puissant: Jean Ier était ainsi hautement



Dieu et son vaillant ridd' l'hoec h'logis' jaant en Goduac' d' l'ne' d'roeder

considéré dans le monde chevaleresque et sa réputation se répandit loin au-delà nos frontières.

Aussi la mort chevaleresque qui lui fut réservée advint par le sport qu'il exerçait si passionnément. Pendant un tournoi, organisé par le comte de Bar, Jean Ier encourut de graves blessures auxquelles il succomba quelques jours plus tard, le 3 mai 1294, à peine âgé de quarante ans. Ses contemporains gardaient de lui une impression inoubliable de force, de joie et de courage. Pour sa force ils le comparaient un lion, pour sa fidélité à un chien. Il prit à coeur ses obligations pour le maintien de la paix terrestre, nettoya les routes commerciales de chevaliers brigands et forteresses et obtint ainsi l'appui des bourgeois de Liège et de Cologne. Il observait ses devoirs de chevalier et se présentait comme le défenseur des faibles.

Cette vie chevaleresque pompeuse avait aussi ses revers: besoins d'argent, taxation trop élevée de la noblesse et des abbayes, qui nécessitait des accords avec ces deux états. Les belles femmes jouaient un rôle important dans sa vie, c'est pour elles qu'il organisait des

Jean Ier. Chronique du XVIe siècle.

Le roi de France fait Chevaliers Jean Ier et son frère.
Chronique du XVe siècle.

tournois. Un chroniqueur décrit Jean Ier comme polygame et père de nombreux enfants illégitimes.

Dans le Code-Manesse (une compilation de poèmes courtois du XIIe au XIVe siècle) on retient de lui neuf chansons. Quatre semblent être écrites en Allemand; cinq, dont le célèbre Herbalorifa, probablement en Thiois (Néerlandais du XIIIe siècle).

Par sa vie et ses succès, Jean Ier était déjà de son vivant un personnage légendaire. Plusieurs chants historiques louant ses prouesses virent le jour en Thiois et en Français. Jean van Heelu écrivit son épopée et la victoire de Woeringen, suivie par Jean van Boendale. Du XVIIIe au XXe siècle, les poèmes, les pièces de théâtre, les romans se suivirent, e.a. Imbert, Hoffmann von Fallersleben, J.F. Willems. Nicaise De Keyser immortalisa la victoire de Woeringen par un grand tableau en 1839. Arthur Meulemans composa en



1953 une suite musicale: «Le duc Jean de Brabant», dont la première exécution eut lieu à Hasselt en 1954. Ce ne sont que quelques noms dans la série impressionnante d'artistes qui se laissèrent inspirer par le célèbre duc de Brabant.

Comme homme d'état, Jean Ier régnait comme un prince intelligent, ayant la compréhension pour les situations politiques de son temps. Par ses mariages, il obtint la bienveillance ou la neutralité de puissants voisins. Dans le conflit concernant le duché de Limbourg, il parvint à neutraliser l'évêque de Liège et mit par quelques concessions le comte d'Hollande dans son camp. Les villes brabançonnaises le soutenaient.

La bataille de Woeringen et l'annexion du duché de Limbourg furent son apogée. Depuis cette date il était le prince le plus puissant de nos régions dont l'autorité fut reconnue loin en Allemagne. Dans l'Empire, Jean Ier jouait un rôle important et passait pour l'ami de l'Empereur.

Jean Ier prévoyait le conflit entre la

France et l'Angleterre. Pour cette raison, bien qu'ami du roi de France, il maria son fils, Jean II, à Marguerite d'York, fille du roi d'Angleterre. Cette politique d'équilibre ne portera ses fruits que sous le règne de son petit-fils, Jean III.

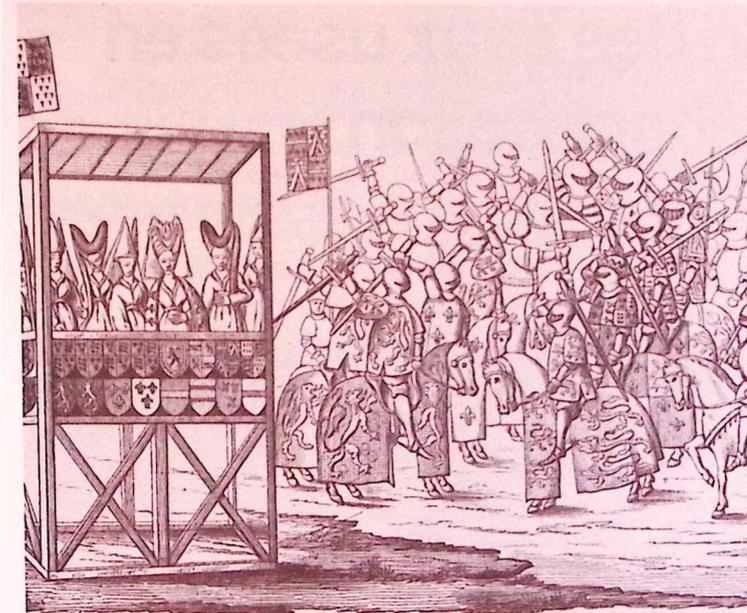
La victoire de Woeringen mit fin à la politique d'expansion vers l'Est et le contrôle de la grande route commerciale Bruges-Cologne des ducs de Brabant, commencée sous Godefroid Ier le Barbu (+ 1139). Pour atteindre ces objectifs, les ducs jouèrent de l'appui des villes et de la bourgeoisie, bien que les bourgeois ne se sentaient pas toujours heureux avec les taxes élevées qu'entraînaient les fêtes et la guerre.

Déjà en 1257 l'Empereur avait accordé au père de Jean Ier, le duc Henri III, le droit de maintenir la paix entre la Meuse et le Rhin et de nettoyer les routes des voleurs et des bandits. Ce privilège a sans contredit contribué à la réalisation de l'hégémonie brabançonne dans les Pays-Bas et la région du Rhin. Il donnait à Jean Ier non seulement l'occasion de protéger les marchands brabançons

mais aussi la possibilité de jouer un rôle de médiateur dans les pays voisins et de gagner la bourgeoisie pour lui.

En 1283 la duchesse de Limbourg mourut sans enfants. Son époux reçut de l'Empereur l'usufruit à vie mais plusieurs candidats firent valoir leurs droits. Jean Ier acheta les droits du comte de Berg et réunit de ce fait tous les candidats contre lui: Gueldre, Luxembourg, Fauquemont et l'archevêque Siegfried de Cologne. Jean Ier lança ses troupes dans la région du Rhin et le 5 juin 1288 eut lieu à Woeringen (Allemand: Wörringen) la grande bataille de la chevalerie. Malgré la grande coalition la victoire alla à Jean Ier. Le désastre de ses ennemis énorme. La victoire était due à la stratégie supérieure des Brabançons et aux fautes tactiques de leurs adversaires. Le jugement arbitral du roi de France confirma les droits de Jean Ier sur le Limbourg «*Louvain au riche duc, Limbourg à qui l'a conquis*»

La Victoire de Woeringen vue par Nicaise De Keyser en 1835. (Photo: Institut Royal du Patrimoine Artistique).



Hoe:htoye: Jan: In: Juyelât: toz nyezde: en: l'ynē
Zoy: aens: conyē: dochtez: bellaedde:—

était dorénavant la devise des ducs de Brabant. Un but longuement poursuivi par ceux-ci se réalisait. Les deux régions restèrent unies jusqu'au XVIIIe siècle par une union personnelle du prince.

Aussi comme législateur, Jean Ier se forma une sérieuse réputation. Des accords furent conclus avec la noblesse et les abbayes. De nombreuses villes, dont Anvers, Bruxelles, Liège, Léau et Herentals, reçurent des privilèges pour leur appui dans la bataille de Woeringen. Dans le domaine du droit il faut surtout mentionner les Chartes de 1292. Elles précisaient le Testament de son père (1261), comportaient un code pénal et de nombreuses clauses de procédure. L'administration et la juridiction étaient réglées. Les citoyens recevaient le droit d'accuser les magistrats malhonnêtes qui seraient démis de leurs fonctions par le duc. Les droits des étrangers habitant le Brabant étaient aussi définis.

Les chartes de Jean Ier prennent place dans la série de chartes, privilèges et

Testaments de ses ancêtres qui réalisèrent paisiblement la liberté brabançonne et aboutirent à la Joyeuse-Entrée de Jeanne et Wenceslas en 1356. Les importants travaux que la Ville de

testaments de ses ancêtres qui réalisèrent paisiblement la liberté brabançonne et aboutirent à la Joyeuse-Entrée de Jeanne et Wenceslas en 1356. Les importants travaux que la Ville de



Tournoi en Angleterre à l'occasion du mariage du fils de Jean Ier. Chronique du XVe siècle.

Bruxelles entreprit autour de la Bourse en 1988, firent découvrir, rue de la Bourse, par le Professeur Pierre Bonenfant et les Services des Fouilles de l'U.L.B. d'importants vestiges du Couvent des Frères Mineurs, érigé en 1288. Les chercheurs y trouvèrent le caveau de Jean Ier, qui y fut inhumé après le tournoi qui lui coûta la vie.

La Poste honora la mémoire de Jean Ier par trois timbres en 1994. Leur illustration provient du seul manuscrit enluminé des *Gestes des Ducs de Brabant* du XVe siècle.

Le premier représente la réconciliation entre Jean Ier et Arnould seigneur de Wesemael. Ce dernier avait pris parti contre Jean Ier en 1267 en faveur du frère aîné du duc. La paix avec ce puissant vassal était un élément important pour la stabilité dans le duché. Le second nous montre le tournoi organisé en Angleterre à l'occasion du mariage de Jean II avec la fille du roi d'Angleterre, Edouard Ier (8 juillet 1290). A gauche on remarque les armoiries des participants anglais et brabançons. Cette reproduction est importante sur le plan de l'héraldique.

Le troisième représente la bataille de Woeringen. La première page du feuillet philatélique montre le mariage de Jean Ier avec Marguerite de France.

Ainsi le souvenir de Jean Ier reste vivant.

L'épuration des eaux usées en Brabant wallon

par Robert FLAHAUT

Directeur de la Station d'Épuration de la Vallée de la Dyle

Vue aérienne de la station d'épuration (Photo: IBW).

En 1977, le ministre des affaires wallonnes de l'époque signait avec l'Intercommunale du Brabant wallon une convention la chargeant de l'épuration des eaux récoltées par réseau d'égouts publics. L'I.B.W. recevait donc le mandat de la Région Wallonne pour étudier, réaliser et exploiter les ouvrages nécessaires à l'épuration des eaux du Brabant wallon.

Récemment, l'Exécutif Régional Wallon a confirmé le mandat en désignant l'I.B.W. comme organisme d'épuration dans le cadre du décret wallon sur l'eau.

Pourquoi faire appel aux intercommunales ?

La Région Wallonne a estimé à juste titre que la structure intercommunale a d'une part, une connaissance et une expérience approfondie de la population et du terrain de son ressort, et d'autre part, un espace territorial suffisant.

Le territoire wallon est divisé en sept zones gérées chacune par une intercommunale. La dimension de ces associations de communes, l'étendue de leur district et le nombre d'équipements existants permettent de maintenir en activité une équipe spécialisée et compétente pour l'exploitation des installations d'épuration.

L'épuration des eaux est un sujet qui, depuis très longtemps, préoccupe les hommes de notre pays. Historiquement, l'épuration des eaux, comme l'ensemble des Missions



d'hygiène publique, était du ressort de la compétence des communes. C'est ainsi qu'après la Seconde Guerre mondiale, plusieurs stations d'épuration furent déjà construites. Plus tard, l'apparition de grands lotissements regroupant des logements sociaux a provoqué la multiplication des stations d'épuration de petite dimension. En effet il avait été jugé à l'époque plus rationnel de grouper les rejets de ces zones d'habitat très denses et de les épurer dans un seul équipement plutôt que d'imposer une fosse septique à chaque habitation. Ces équipements, au même titre que les voiries, sont cédés gratuitement aux communes une fois les travaux terminés. Il y a dans le Brabant wallon une vingtaine de stations d'épuration communales d'importances diverses qui ont cette origine.

C'est en 1971, que la loi sur la protection des eaux usées de surface était homologuée. Celle-ci prévoit que les rejets d'eau en rivière et en égouts doivent faire l'objet d'autorisations particulières basées sur des prescriptions spécifiques à chaque secteur d'activité. Elle prévoit également l'organisation de l'épuration des eaux du réseau public d'égouts de l'ensemble de notre pays. Cette organisation est basée sur les trois sociétés de bassins: le bassin côtier; le bassin de l'Escaut; le bassin Mosan.

Ces sociétés avaient pour mission d'étudier et de réaliser des plans généraux d'épuration et ensuite d'exploiter les équipements nécessaires pour atteindre un objectif. La politique générale de l'eau quant à elle, n'a pas échappé à la régionalisation de l'état belge et la

Un des décanteurs primaires (Photo: R. Flahaut).

structure prévue n'a pas été concrétisée, sauf le bassin côtier. En ce qui concerne le Brabant wallon, la Province de Brabant avait joué un rôle très important et en 1986, elle prit la décision d'étudier les vallées de la Lasne et de la Dyle. C'est en 1971, lors de signature de la loi dont je viens de vous parler, que la Province remettait à l'I.B.W. le dossier «Épuration». Dès 1972, les chantiers des premiers collecteurs s'ouvrirent, et depuis, les travaux se poursuivent sans arrêt. Ces immenses travaux ont été entièrement financés par la Région Wallonne.

La Station d'épuration de la vallée de la Dyle

Aujourd'hui, dans la vallée de la Dyle, un réseau de plus de 40 kilomètres de collecteurs est opérationnel. En 1993, des raccordements d'égouts communaux furent effectués à Mont-Saint-Guibert et à Héவில். La majorité des eaux usées de Louvain-La-Neuve, Ottignies et Wavre est récoltée. C'est notamment à la station d'épuration de la Dyle que les eaux d'origine domestique et semi-industrielle sont traitées. Mise en adjudication en 1980, les travaux débutèrent au printemps 1981, et



c'est en 1984 que les premiers essais furent effectués.

En septembre 1985, la station fut officiellement inaugurée par le ministre Valmy Féaux dont le département avait financé les travaux, et le ministre Charles Aubeq, toujours président de l'I.B.W. actuellement. La station reçoit actuellement en moyenne 1100 m³/heure, en temps sec, ce qui correspond à 146.666. Equivalent par Habitant. Elle reçoit également des gadoues de fosses septiques amenées par des vidangeurs dans des camions de 10 m³. Elles sont mélangées par la suite aux eaux à épurer. La station possède pour ces gadoues une fosse de réception de 210 m³ munie de cartouches de charbon actif qui neutralise les odeurs nauséabondes. Cet apport représente environ 25.000 E.H. Les équipements seront conçus pour l'an 2000 et pour un territoire s'étendant de l'amont de Basse-Wavre jusqu'à Court-Saint-Etienne, pour le long de la Dyle et de l'Orne et pour Mont-Saint-Guibert. Ils pourront traiter les eaux de 165.000 E.H: il s'agit de la quantité d'eau usée par habitant et par jour (± 180 l). Ces installations assureront une épuration complète des eaux d'égouts par un traitement physique suivi d'un traitement biologique. Les boues

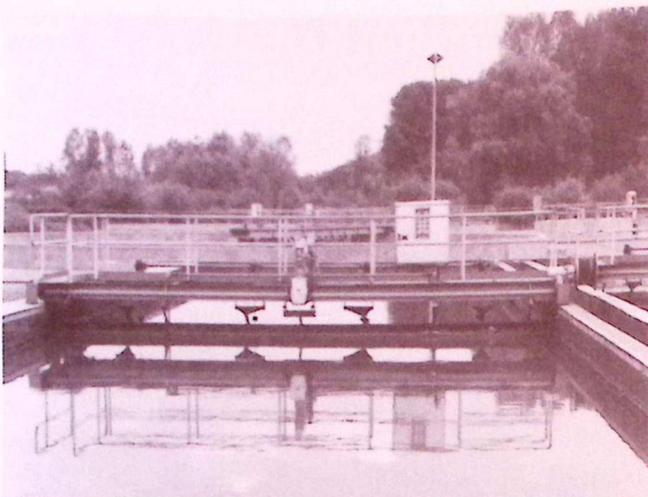
La «Vis d'Archimède» assure le premier relevage.

produites par ces traitements seront conditionnées par voie physico-chimique et seront par la suite pressées.

Le laboratoire bien équipé de la station permet de contrôler toutes les opérations. Quant au fonctionnement de celle-ci, il est entièrement réalisé par des automates, et les résultats des mesures en continu sont immédiatement reportés à la salle de contrôle.

Quant aux eaux d'égouts, elles sont en majeure partie composées d'eaux usées d'origine domestique. Les polluants de ces eaux sont soit sous forme dissoute, soit sous forme solide. Ils sont principalement composés de produits organiques et de sels inorganiques. C'est en partant de cette composition que les diverses méthodes de traitement ont été découvertes et mises au point.

L'opération initiale de l'épuration est la collecte réalisée à l'aide de collecteurs d'eaux usées qui sont des conduites soit en béton, soit encore en fibres de verre, et qui ont pour but de récolter les eaux d'égouts des différents communes traversées, qui auparavant rejetaient ces eaux dans la rivière. Les conduites sont généralement dimensionnées pour recevoir un débit correspondant à 10 fois un débit récolté par temps sec, le reste étant rejeté à la rivière par l'intermédiaire de déversoirs d'orage.



Les deux grandes étapes d'épuration

L'épuration physique

Le dégrillage

Le collecteur arrive à l'entrée de la station d'épuration où se trouve un gros dégrilleur composé d'une grille constituée de mailles espacées d'environ 9 cm afin de retenir les gros déchets (bouteilles, branches, ...). Un peigne remonte les déchets sur une bande transporteuse qui achemine les déchets dans un conteneur pour être incinéré par la suite.

Le premier relevage

Les eaux sont remontées à une hauteur de 9 m. à l'aide de «vis d'Archimède» pour que les eaux s'écoulent gravitairement. Ensuite, les eaux relevées passent à travers une seconde grille à mailles plus serrées (1 à 2 cm) et les refus sont traités de la même manière que ceux de la grille d'entrée.

Le dessablage

Le sable est une matière minérale inerte qui n'intervient pas dans le processus d'épuration. C'est un élément abrasif, et une matière très dense qui risque de se déposer facilement n'importe où, c'est pourquoi compte tenu de sa densité, il est nécessaire de l'éliminer.

Pour ce, l'eau est amenée dans deux dessableurs circulaires équipés d'un système de raclage qui pousse les sables dans des fosses de réception pour tomber ensuite dans un conteneur. On récolte ainsi environ 40 tonnes de sable par mois, celui-ci provient principalement du ruissellement dans les égouts lors de certains travaux.

Le déshuilage

À la sortie de chaque dessableur, se trouve une installation de déshuilage. Les huiles et graisses surnageantes sont d'abord séparées latéralement derrière un baffle grâce au mouvement rotatif de l'eau. Elles sont ensuite amenées par un racleur de surface monté sur pont vers une fosse à huile. Enfin, elles sont déversées dans un puisard pour être ensuite pompées vers un conteneur et ultérieurement incinérées.

Ces huiles et graisses récoltées proviennent des huiles minérales et végétales utilisées dans le commerce et déversées dans les égouts par la population.

La décantation primaire

Elle a pour but de permettre le dépôt de particules en suspension dans l'eau, notamment des boues, qui seront raclées dans le fond pour être remontées ensuite dans une fosse de réception. Trois décanteurs primaires et trois décanteurs à eau

Un des décanteurs primaires
(Photo: R. Flahaut).

de pluie identiques ont été construits à cet effet. Le temps de rétention dans les décanteurs est de trois heures.

On pourrait croire que plus le temps de rétention est long, meilleur est le rendement. Mais après quatre heures déjà, surviennent des odeurs nauséabondes. À la sortie des décanteurs, 20% de la pollution des eaux ont été épurés. Les matières chimiques et organiques dissoutes dans l'eau subsistent et seule l'épuration biologique peut se charger de cette élimination.

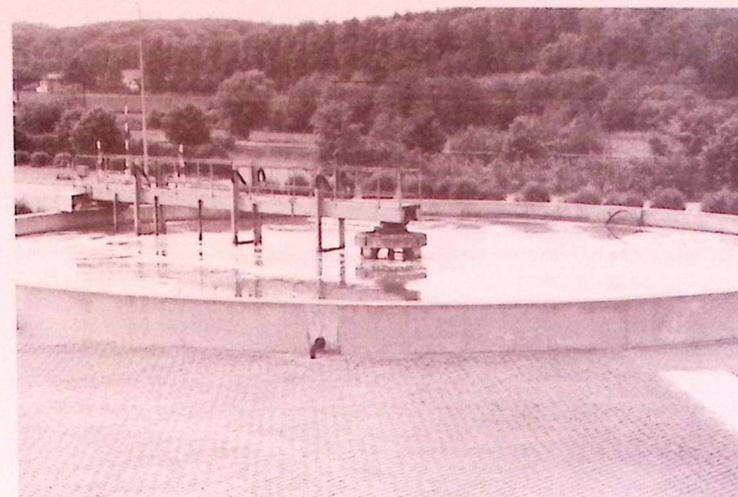
L'épuration biologique

Le système d'aération

Après avoir subi la décantation, les eaux sont remontées à une hauteur de quatre mètres afin que l'écoulement se fasse gravitairement jusqu'en fin d'épuration. Elles sont ensuite envoyées dans quatre aérateurs d'une capacité de 2.450 m³ chacun et munis de 200 diffuseurs fixes ainsi que de 200 diffuseurs mobiles, tous en céramique. L'objectif visé est de pouvoir traiter la pollution restante au moyen de micro-organismes vivants qui vont la digérer pendant plus de quatre heures pour enfin se minéraliser. Ces micro-organismes ont besoin d'un brassage constant et d'oxygène mais en quantité minimale (1 mg/litre) afin d'assurer une épuration optimale.

La décantation secondaire ou clarification

Les micro-organismes qui se sont développés et multipliés dans les aérateurs après avoir absorbé la pollution doivent être séparés de l'eau, vu que leur densité est légèrement supérieure. Le mélange des boues activées et de l'eau après séparation forme des flocons et de l'effluent épuré. C'est grâce à des bassins circulaires de fond plat. Une tour de répartition située au centre de quatre bassins envoie l'eau uniformément dans ceux-ci. Cette opération terminée, l'eau épurée est déversée dans un chenal circulaire



Les aérateurs diffusent les micro-organismes chargés de la «digestion» (Photo: R. Flahaut).

Lorsque cette pression atteint une certaine valeur, la pompe d'alimentation s'arrête. Les plateaux sont alors écartés les uns des autres pour évacuer la boue sèche et pressée dans un conteneur via une bande transporteuse. Pour cette opération, la présence d'un ouvrier est absolument nécessaire car les «gâteaux» ne se décollent pas toujours. Une fois les filtres vides, ils sont resserrés les uns contre les autres pour une prochaine opération. La station produit en moyenne par an quelque 10.000 tonnes de boues sèches qui sont acheminées en agriculture comme amendement. Des analyses de ces boues et de ces sols sont régulièrement effectuées.

Quel est le principe de ce traitement?

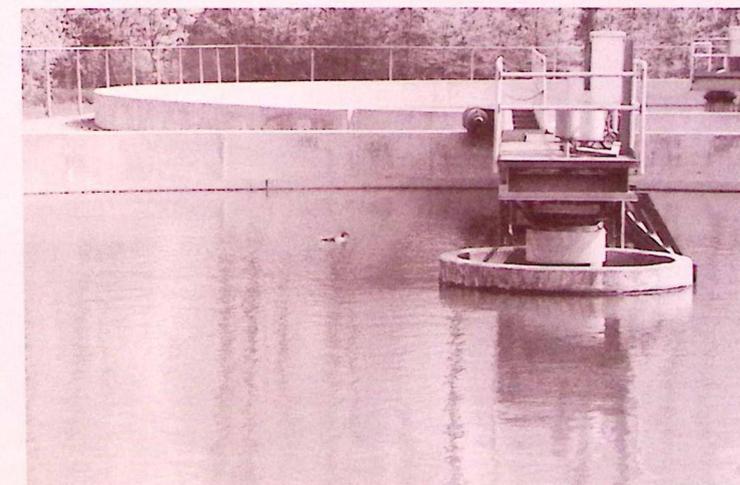
Le système est hydraulique et composé d'une série de plateaux mobiles fixés à des glissières. Ils sont recouverts de toile filtrante et positionnés les uns contre les autres. Les boues conditionnées sont introduites au centre de ces plateaux sous pression. L'eau quant à elle est évacuée latéralement en passant à travers les filtres. Au fur et à mesure que la boue arrive, «les gâteaux secs» deviennent de plus en plus épais et la pression exercée au sein des filtres est de plus en plus importante.

Une visite passionnante

La station d'épuration de la vallée de la Dyle, qui joue un rôle essentiel dans la qualité des eaux de la région, est très régulièrement visitée par les écoles, associations et groupes s'intéressant à l'environnement et aux divers problèmes liés à la pollution. Une visite vraiment passionnante qui ne laissera personne indifférent, possible sur réservation préalable auprès de la direction. Adresse: chaussée de Longchamp, 2 à 1300 Wavre. Tél.: 01084.53.93.

Le traitement des boues

La boue est donc évacuée dans deux épaisseurs où on la laisse vieillir afin qu'elle se tasse et s'épaississe. Après dix jours environ, un débordement d'eau apparaît et celui-ci retourne alors en tête de station pour être traité. Un débordement de boues apparaîtra deux heures plus tard, celles-ci seront ensuite conditionnées à l'aide de chaux et de chlorure ferrique afin de former des flocons pour permettre une pressée plus facile. Cette boue sera sèche à 40%.



L'étape de la clarification (Photo: R. Flahaut).

Une découverte et une énigme sur Waterloo

par Louis Snevac



A l'avant-plan de la place du village, la maison Paris (aujourd'hui connue sous le nom de "Château Tremblant") avec son annexe et son puits couvert. C'est ici, sur le toit de sa parente Catherine Willame, veuve Laurente Coene, que le peintre Constantin Coene acheva sa composition. Sur cette aquarelle anonyme, une perspective relâchée fait paraître la maison plus proche de la chapelle qu'elle ne l'est en réalité (Circa 1816. Coll. Musée Wellington, Waterloo).

S'y trouvait-il, précisément, à Waterloo; lorsque le village fut traversé par d'inquiétants cavaliers d'Alexandre, le 1er février 1814; lui qui six ans avant Madou - qui ne signera sa première lithographie pour Jobard qu'en 1820 - avait pour le nouveau procédé de la pierre, composé une scène de genre représentant des Cosaques lutinant une servante dans un cabaret?

Né à Vilvorde en 1780, Constantin Fidèle Coene, peintre d'histoire et de genre, graveur et lithographe; vécut quelque temps à Amsterdam, séjourna en Angleterre, mais demeura la plus grande partie de son existence à Bruxelles. Il y fut, à partir de 1820, et après en avoir été l'élève, professeur à l'Académie de peinture et de dessin (future Académie royale des Beaux-Arts) installée jusqu'en 1829 dans une partie de l'hôtel de ville. Il mourut en 1841 dans sa maison du boulevard de Waterloo. Sa femme, Marie-Thérèse Dupret, lui avait donné trois fils dont deux, Jean-Ferdinand et Jean-Baptiste, étaient devenus eux-aussi peintres, respectivement paysagiste et animalier.

Au lendemain du 18 juin 1815 (écrit Carlo Bronne dans «l'Amalgame»), les peintres avaient saisi leurs pinceaux avec une ardeur martiale. Thys et Rubbens représentèrent la rencontre de Blücher et de Wellington;

De vastes étendues herbageuses parsemées de boqueteaux touffus, les eaux calmes du détroit de Menai! Et sur l'autre rive qui borde le Comté de Caernavon, les *Snowdonia mountains* aux douces inclinaisons! Le Ponant y trouve son exemplaire Arcadie!

Nous sommes à *Plas Newydd*, en bordure de la verte *Ardalydd* plus communément dite île d'Anglesey, que deux ponts séparent de la Grande-Bretagne. Et là, dans un élégant manoir du XVIII^e siècle, Waterloo, oui WATERLOO, n'est rien moins qu'omniprésent!

Rien d'étonnant après tout puisque c'est ici la résidence des comtes d'Uxbridge devenus - par la grâce de Waterloo - marquis d'Anglesey! Et qu'un captivant musée de la Campagne de 1815 y présente une riche collection de reliques de Waterloo (1).

On sait en effet que le premier porteur du titre marquisal, Lord Henry William Paget, général comte d'Uxbridge, commandant en chef de la cavalerie anglo-hollando-allemande et de l'artillerie à cheval, trouva à Waterloo la gloire, au prix d'y laisser... une jambe!

Un pinceau au service de l'histoire

Davantage encore que d'admirables peintures de Hoppner, Snyders, Van Dijck, Bassano et autres grands maîtres qui y sont exposées, titillent notre curiosité les personnages et le décor d'un tableau à l'huile de belles dimensions (98 X 80 cm). C'est tout d'abord - chauvinisme oblige! - l'oeuvre d'un peintre brabançon! Qu'il connût de son vivant une enviable notoriété! Et qu'au surplus, l'artiste avait de la parenté à Waterloo!

Paelinck brossa une toile de dix-huit pieds sur trente évoquant la bataille. Coene retraça «l'Amputation de Lord Uxbridge» et la «Bataille de Mont-saint-Jean» que le régiment - futur George IV - acquit pour 10.000 francs. On attribue également à ce dernier une peinture représentant un soldat de Waterloo rentrant au foyer. Deux autres tableaux évoquant, cette fois, la Révolution de 1830 sont bien connus des visiteurs les plus assidus du Musée royal de l'Armée et d'histoire militaire. Ce sont «l'Attaque du parc de Bruxelles» et «le Corps de garde de la garde urbaine». D'autres musées, à Amsterdam et à Liège, possèdent des oeuvres de Constantin Coene tandis que le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Royale conserve des lithographies reproduisant nombre de ses dessins. Vers 1840, il fut proposé de dédier une rue de Vilvorde au fameux peintre de paysages natif de cette commune

mais le projet demeura sans suite. Les traits de l'artiste sont connus par un tableau de groupe de Célestin François exposé au Musée communal de Bruxelles et qui représente une classe de l'Académie où il figure à la gauche du titulaire du cours.

Héros waterloëns et non-héros waterlootois!

L'oeuvre exposée dans le château-musée de *Plas Newydd* est une composition sans doute assez convenue mais elle est bien de son temps.

Constantin Coene n'est certes ni un David ni un Girodet mais s'il n'en a pas le souffle il fait néanmoins preuve d'un solide talent.

Le tableau glorifie celui que l'historien Arthur Bryant désigne comme *le plus grand héros de Waterloo après Wellington*, Lord Uxbridge, peu après

son amputation, à l'intérieur de la maison waterlootoise où il avait pris quartier, au centre du village. Au chevet du général, le duc de Wellington et John Robert Hume, le chirurgien qui l'a opéré.

A gauche, l'aide-de-camp Thomas Wildman - un ami de Lord Byron - fait face à un hussard...

A droite, un peu en retrait, un autre monde: celui, modeste et déferent, d'habitants un peu interdits d'avoir le privilège d'être admis aux côtés d'aussi glorieux personnages et d'être les témoins directs de l'histoire. Il y a là, archétypiques non-héros (2), la

Le propriétaire du tableau de Constantin Coene exposé dans le musée de Plas Newydd est aujourd'hui le comte d'Uxbridge, fils aîné du 7^e marquis d'Anglesey. Il lui fut offert par son parrain qui n'était autre que le 7^e duc de Wellington et prince de Waterloo, père de l'actuel porteur de ces titres (By courtesy of The National Trust, Plas Newydd, Anglesey).





veuve Laurent Coene née Catherine Willame, mercière de son état, apportant au blessé un grand bol de bouillon. A côté d'elle, grand de taille, un falot à la main en tenant inclinée une belle tête d'ancien régime, le garde général forestier Hyacinthe dit Joseph Paris. Derrière la maîtresse et le maître du logis se tiennent Jean-Baptiste Paris, fils du forestier et ancien des campagnes péninsulaires sous les aigles de Napoléon; ainsi qu'un jeune homme dont on n'aperçoit qu'une moitié de visage.

Vision rare: un intérieur waterlootois en 1815!

Tandis que la bataille est encore un événement récent et alors que prolifèrent déjà les peintures, aquarelles, dessins et gravures faisant décorativement honneur au paysage et à l'habitat de la région de Waterloo, rares sont les artistes qui en cette occasion percent l'intimité des foyers et donnent un visage à leurs habitants.

A cet égard, Constantin Coene pénétrant la réalité d'un logis waterlootois du temps de la bataille et accordant un rôle figuratif à ses occupants, marque une exception. Mais que nous rapporte le regard de l'artiste posé sur cet intérieur bourgeois d'un gros village du *Roman Païs*, Waterloo comptant alors quelque mille huit cents habitants? Le salon représenté contient un mobilier d'une assez froide sobriété. A gauche, un secrétaire sans ornements, en bois de citronnier semble-t-il. Il est garni, entre deux vases à long col, de l'inévitable bouquet de fleurs séchées, sous globe. Au dessus pend au mur, orientée sud-nord, une carte de la région (reprise de Ferraris sans doute). A droite, haute, étroite et à un battant, une typique bonnetière qui pourrait être en cerisier. Au centre, une assez quelconque cheminée dont le manteau est orné d'un grand médaillon mouluré dans lequel se devine, en relief, un visage d'homme.

Le salon historique où le peintre Constantin Coene paracheva sa composition était vraisemblablement situé dans l'aile gauche du rez-de-chaussée de la maison du garde général forestier Paris, ici représentée par une lithographie éditée après 1840 par Hubert Dieudonné Gérard dans l'un de ses albums de vues des environs du champ de bataille.

Vérité ou fabulation!

Si Constantion Coene mit énormément de soin dans la peinture d'après nature de ses personnages, il eut aussi le souci de respecter à la lettre l'authenticité du décor, à preuve qu'étant en Angleterre, il se déplaça spécialement de Londres à Waterloo à la mi-avril de 1816 afin de revoir chez sa parente (sa belle-soeur sans doute) les lieux de la scène qu'il avait à représenter. Depuis la bataille - moins de dix mois plus tôt - ceux-ci n'avaient guère changé étant donné la volonté des occupants de la maison de laisser la pièce en l'état, afin de préserver sa qualité de relique historique et d'en tirer un profit durable

en la transformant en musée, l'un des premiers établissements du genre créés ici après le 18 juin 1815. Ce souci d'authenticité de la part du peintre apparaît assez paradoxal lorsqu'on sait que la scène elle-même est réputée... apocryphe!

Wellington, en effet, n'aurait jamais rendu visite au blessé, bien que cinquante mètres à peine séparassent l'auberge Bodenghien (actuel Musée Wellington) où il logeait, de la maison du forestier Paris et de la veuve Laurent Coene!

Il faut savoir que les deux hommes, associés sans faille sur le champ de bataille, n'entretenaient que des rapports de froide civilité depuis que le général avait délaissé sa femme pour l'épouse... du frère cadet du duc! De telles choses ne se pardonnaient pas. A fortiori un militaire, homme d'honneur par excellence, ne pouvait céder à la simple commisération!

Cinq jours après Waterloo, de Cateau où il poursuit les Français en retraite, Wellington prend la peine d'écrire à Uxbridge en réponse à une lettre du frère du blessé, lui offrant ses services. Il explique longuement qu'il croit la chute de Bonaparte proche, qu'il serait heureux de ce concours mais que dans cette perspective il laisse au frère le soin de décider lui-même de le rejoindre ou non.

En revanche, à propos de la santé de son destinataire, le duc n'a que cette

lapidaire formule: «I hope you are getting on well!».

Mais alors! Pourquoi ce face-à-face dans le tableau de Constantin Coene, commandé semble-t-il par le prince-régent, et dont la presse bruxelloise rend écho?

Wellington ne se serait-il pas bel et bien rendu au chevet d'Uxbridge laissant ensuite planer le doute quant à la réalité de cette visite pour ne pas donner corps au mauvais exemple d'avoir sacrifié l'honneur à la compassion? (En octobre 1821 le duc accompagnera le roi Georges IV dans sa visite de la pièce historique transformée en musée).

A l'inverse, si la scène est vraiment apocryphe, ne pourrait-on émettre l'hypothèse d'une intention politique visant à contribuer, par le pinceau d'un peintre belge, à propager certaine légende dorée pouvant difficilement s'accommoder d'une mésintelligence entre les deux héros de Waterloo? L'un et l'autre ont emporté leur secret tout comme les autres personnages qui dans le tableau de Coene viennent d'être secoués par l'ouragan de l'histoire.

Un lieu de mémoire très «British»

Intrépide cavalier, Uxbridge s'était taillé sous John Moore au Portugal une incomparable réputation de meneur d'escadrons; tandis qu'à

Waterloo il avait fait face à cet autre cavalier légendaire, le maréchal Ney! Après son amputation il fut fait marquis d'Anglesey et la faveur familière dont il jouissait le fit surnommer «One Leg» ou encore «Marquis de Waterloo!» Tout comme Wellington, il accompli ensuite dans son pays une importante carrière politique.

La demeure à l'intérieur de laquelle Constantin Coene paracheva son tableau fut de 1815 à 1880 l'un des sanctuaires du pèlerinage menant au champ de bataille. Elle reçut en ses murs le roi d'Angleterre, le roi de Prusse, des grands de ce monde et des chapelets de célébrités. Y planent encore maintes ombres romantiques dont celles du lyrique Southey et de Charles Baudelaire.

A cinquante mètres au nord de l'église, bâtie en retrait de la chaussée, au numéro 214, elle n'est plus aujourd'hui qu'une simple habitation privée dégagée, avec son jardin abandonné aux herbes folles, une mélancolique impression de délaissement. «Waterloo Cottage» pour les Anglais, la maison est ici dite «Château Tremblant»!

Lord Uxbridge lui, qui y passa sans doute le plus mauvais quart d'heure de sa vie, reste de nos jours dans le monde anglophone un personnage mythique. Et il ne pourrait en être de plus folle illustration que le prix atteint chez Christie's, en juillet 1994, par la vente publique d'un bureau lui ayant appartenu; certes de belles dimensions, en acajou, décoré de figures de bronze et incrusté d'ivoire; mais dont nul n'aurait imaginé qu'il eût pu être adjugé pour la fabuleuse somme de 83.000.000 de francs belges!

(1) Informations sur le château-musée de Plas Newydd: The National Trust, Plas Newydd, Llanfairpwll, Anglesey, Gwynedd LL61 6EQ - Royaume-Uni. Tél.: (248)71.47.95.

(2) Nous préférons ce terme à celui d'anti-héros qui nous semble inadéquat.

Commandé en 1809 par Lord Uxbridge aux ébénistes londoniens Marsh et Tatham; ce bureau de style Régence-décoré d'allégories hellénistiques dans le goût antique en grande faveur à l'époque - a atteint en vente publique, le 8 juillet 1994, chez Christie's l'enchère record de 1.761.500 £.



Prestigieuses demeures du Brabant (15) Le Vauxhall de Bruxelles

Par Josée GEORIS

Notre série d'évocations des prestigieuses demeures du Brabant se poursuit par la présentation, à nouveau, d'une bâtisse superbe - l'intérieur surtout - le Vauxhall de Bruxelles. Bien dans ces murs, si hospitaliers, le Cercle Royal Gaulois Artistique et Littéraire, discret, n'en mène pas moins une activité intellectuelle et culturelle très appréciée.

Trois noms prestigieux

Le Concert Noble, d'abord «Société de l'Académie de Musique» existant déjà avant 1779, devient Concert Noble (la date n'est pas précisée, mais avant 1793).

Le Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles, a été fondé en 1847. En fait, il prenait la succession d'un «Cercle des Arts» qui, dès 1840,

Dès le seuil du bâtiment franchi, le hall sobre, accueillant, aux teintes douces, donne déjà un avant-goût de l'atmosphère sereine que les membres du Gaulois vont trouver ici. (Photo: Josée Georis).

avait été créé à l'initiative d'artistes et d'hommes de lettres. Il a absorbé en 1854 la Société de la Loyauté - ayant les mêmes buts que lui - qui existait depuis 1805. Le Cercle Artistique occupe toujours le Vauxhall; il a fusionné en 1951 avec le Cercle Royal Gaulois et a pris alors le nom de «Cercle Royal Gaulois Artistique et Littéraire».

Selon les statuts de 1847, le Cercle Artistique et Littéraire avait pour but de «constituer un centre de réunion pour les amis des arts et des lettres, et les notabilités artistiques, littéraires et scientifiques du pays et de l'étranger, ainsi qu'un cabinet de lecture pourvu des meilleurs journaux et revues». La société se proposait, en outre, «d'encourager les arts et les lettres par tous les moyens qui sont en elle ou dont elle pourra disposer».

Un cercle: un besoin humain

A plusieurs époques de notre histoire, des hommes dynamiques, soucieux des plaisirs de l'esprit, ont ressenti la nécessité de créer quelque chose de positif. Ils savaient que certains cercles, certaines associations qu'ils

A l'entrée du Vauxhall, occupé par le Cercle Royal Gaulois Artistique et Littéraire, un superbe treillage en bois se laisse admirer. Le bâtiment est situé derrière le Théâtre Royal du Parc. (Photo: Josée Georis).



fondaient, étaient l'occasion de rencontres où l'amitié est présente. Où la soif d'apprendre, de se cultiver était satisfaite. Un besoin d'échange d'idées dictait leur conduite. Si possible, sans sectarisme aucun, avec ouverture d'esprit et respect de l'opinion des autres. Tout un programme nous direz-vous!

Des membres illustres. Des événements importants

En 1849, le cercle présidé par l'illustre Adolphe Quételet, directeur de l'Observatoire et fondateur de la discipline scientifique de la statistique, comptait parmi ses membres des architectes comme Balat et Cluysenaer, des peintres comme Degroux, Portaels, Verwée, Madou. Des musiciens comme Fétis, de Bériot, Samuel, l'éditeur Schott. Des



Le merveilleux petit «Salon Bleu» n'invite-t-il pas à la conversation feutrée, à la courtoisie, à la convivialité entre invités? Il fait partie de l'ancien Vauxhall. (Photo: Josée Georis).

Les quatre auteurs du Vauxhall

Nous allons, dans l'ordre chronologique évoquer le Concert Noble, le Cercle Artistique et Littéraire, le Cercle Gaulois. Trois noms prestigieux, liés à la vie culturelle autrefois à Bruxelles! Trois architectes très connus et un sculpteur de renommée internationale sont les artisans de cette splendide demeure, fleuron de notre superbe patrimoine architectural.

Montoyer

Des documents précieux se trouvent aux Archives Générales du Royaume: il s'agit de quatre lavis attribués à Montoyer. La farde les contenant porte l'inscription suivante, à l'encre rouge «plans à rejoindre à la soumission des Bultos pour le Vauxhall du parc». Ces lavis ne sont ni signés, ni datés. Les plans montrent le grand bassin, le théâtre, une colonnade, un grand bâtiment et onze pavillons.

D'autre part, on trouve aux Archives de la Ville de Bruxelles, une farde intitulée «Acquisition du Théâtre du Parc et du bâtiment du Vauxhall, 1818». L'inventaire de cette farde comporte une copie des décrets de 1780, 1781 et 1782 par lesquels le sieur Bultos et ses deux fils Herman et Alexandre sont autorisés à construire en 1780 une hutte devant servir de Vauxhall. Autorisation est donnée pour construire en 1782, un grand bâtiment composé d'une salle de spectacle, d'une salle de bal ainsi qu'un café. Ces immeubles ont été construits d'après les plans de Montoyer. Le petit bijou que nous connaissons actuellement - le Théâtre Royal du Parc - n'est pas la construction originelle. Le premier théâtre du Parc, a été construit par Montoyer en 1782 en même temps que le Vauxhall.

sculpteurs, des médecins, des magistrats, des professeurs d'université, des négociants, des banquiers. En 1911, présidé par le bourgmestre Adolphe Max, il comptait 700 membres artistes et 614 membres non artistes: en somme, une élite bourgeoise et culturelle. La société organisait des conférences, des expositions de peinture et des concerts. Elle disposait aussi d'un cabinet de lecture, d'un salon de conversation et d'un billard. Actuellement, c'est encore le cas.

La majorité des titulaires belges du prestigieux «Ordre de la Légion d'Honneur» se regroupe dans la «Société de la Légion». Son assemblée générale se tient chaque mois de novembre au Cercle Royal Gaulois Artistique et Littéraire. La marquise du Lau, descendante de Napoléon, honore de sa présence cette section belge de la Légion d'Honneur. Son Excellence l'ambassadeur de France et d'autres personnalités de haut rang, se déplacent aussi à cette occasion.





Les fameuses caryatides de la salle Van Der Straeten sont superbés! La restauration de cette salle s'est faite avec le plus grand soin. Les dorures sont à la feuille d'or 22 carats tranchant si bien avec le bleu de Prusse. (Photo: Josée Georis).

Van Der Straeten

Des auteurs, dès 1824, signalent l'existence de la salle du Concert Noble conçue par Van Der Straeten et construite en 1820. Né à Bruxelles le 14 juin 1771, il est mort à Ixelles le 17 juin 1834. Il eut un fils, Eugène, architecte également qui devint bourgmestre d'Ixelles et décéda en 1868.

Charles Van Der Straeten devint architecte du roi Guillaume Ier. Homme de grande envergure, il possédait très bien la maîtrise de son art. Parmi ses réalisations citons: le Palais des Académies (voir notre article n° 12, décembre 1994), le magnifique château de Tervueren. Il s'agit de deux commandes du monarque précité. Le château fut détruit par un incendie en 1879. Parmi les autres créations de l'architecte citons le théâtre de la Monnaie qui a

Une porte est surmontée d'un angelot jouant des castagnettes. Les différents corps de métiers ont apporté tout leur savoir-faire pour obtenir ce résultat remarquable. (Photo: Josée Georis).



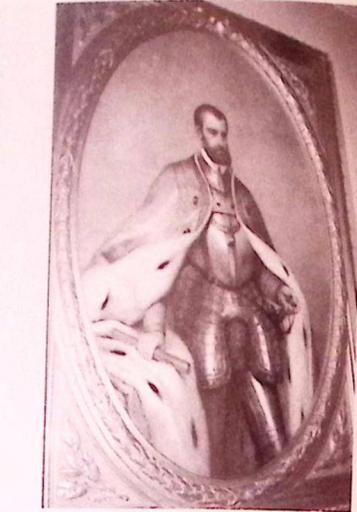
disparu pour faire place à la Grand-Poste. Parmi les bâtiments transformés par lui, l'on trouve l'Hôtel Bender ainsi que l'Hôtel de la Place des Palais construit en 1781 pour Belgioso.

Van Ysendyck

Paris vit naître cet architecte le 17 octobre 1836 qui mourut à Uccle le 17 mars 1901. Il est l'auteur de l'hôtel de ville d'Anderlecht et de la restauration de l'église de Notre-Dame Victoires du Sablon ainsi que de la salle des mariages de l'hôtel de ville de Louvain. Il est l'auteur également des salles du Cercle Artistique, du côté de la rue Ducale, mais on en ignore la date. Il s'agit de la salle contiguë à la salle des fêtes et peut-être du très beau restaurant actuel, les salons restants (bar, fumoir) ayant été faits en 1905. L'intervention de Van Ysendyck est postérieure à 1880.

Rude, le sculpteur

Les quatre superbes caryatides de la salle Van Der Straeten sont attribuées à Rude. Dès 1824, elles sont signalées et déclarées remarquables par tous les historiens de l'époque. Né à Dijon en 1784, François Rude est l'un des plus grands maîtres de l'école romantique. Il est l'auteur d'un



Dans le Salon Royal, ou Salle du Conseil, admirable portait de Charles-Quint réalisé par l'artiste tournaisien Louis Gallait. Le Salon Royal fait aussi partie de l'ancien Vauxhall. (Photo: Josée Georis).

des bas-reliefs de l'arc de l'Etoile, «le Départ», surnommé «la Marseillaise». Il a vécu à Bruxelles de 1816 à 1827. Compromis par ses menées bonapartistes, il s'était réfugié chez nous après les Cent Jours avec son protecteur Louis Frémiet dont il épousa la fille à Sainte-Gudule en 1821. Rude eut la grande chance d'être remarqué par Van Der Straeten qui lui commandera les suites de bas-reliefs du palais de Tervueren (où vécut l'Impératrice Charlotte du Mexique) mais qui en fera son conseiller, le directeur de toute la sculpture des monuments qu'il construira. Rude est mort en 1855. Cette étroite collaboration entre les deux hommes nous a donné des choses admirables.

Rude eut entre-autres comme élève son neveu Emmanuel Frémiet (1824-1910), sculpteur français apprécié d'abord comme animalier, il s'est ensuite rendu célèbre par sa Jeanne d'Arc érigée place des Pyramides, par sa statue de Ferdinand de Lesseps à Suez etc. Frémiet fut l'ami et le beau-père de Gabriel Fauré, célèbre compositeur français né à Pamiers en 1845, décédé en 1924. Il

Vue de l'accueillante salle-à-manger et de sa table d'hôte où, chaque midi-sans réserver-les membres peuvent s'installer autour d'elle, choisissant leurs voisins de table en fonction de leurs goûts, de leur sympathie réciproque. (Photo: Josée Georis).



fut le plus grand maître français de la mélodie et de la musique de chambre. Il est aussi l'auteur de pièces pour piano, d'un Requiem, de Prométhée, de l'opéra Pénélope. Il fut directeur de Conservatoire de 1905 à 1920. Fauré lui-même a joué plusieurs fois dans la superbe salle des caryatides, décorées par son illustre ancêtre!

Dernier quart du XVIIIe siècle

Le Vauxhall est étroitement lié à la vie du Parc de Bruxelles. C'est le 10 mai 1776 que la ville de Bruxelles s'engage à niveler les trois grandes allées qui sillonneront le parc, promenade publique à créer en transformant les anciens jardins (Warande du Palais Ducal en ruines). L'Impératrice Marie-Thérèse sanctionne cet accord par lettre patente. Dès la création du Vauxhall, le Parc de Bruxelles a servi d'écrin à cette construction de prestige! Zinner et Guimard ont mis tout leur savoir à sa réalisation, à la mise en valeur de cette belle végétation.

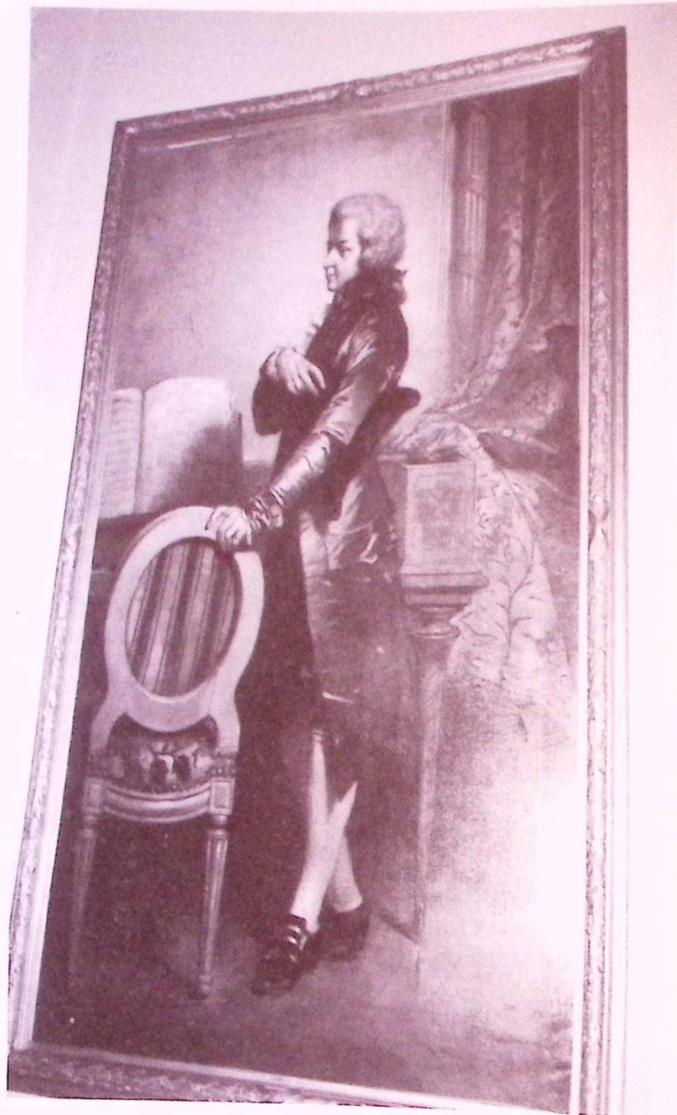


et de Christine. Les Bultos, en 1794, obtiennent une nouvelle concession pour 24 ans: ils ont fait la preuve de leur capacité. Trois ans après, la Ville de Bruxelles est chargée de l'entretien et de l'administration du Parc et l'année suivante elle s'attribue la propriété du Vauxhall.

Première moitié du XIXe siècle

Le Vauxhall a eu la visite le 29 juillet 1803 du Premier Consul et de Joséphine Bonaparte. A cette occasion, on établit une tente longue de 130 sur 40 pieds. En 1817, un arrêté stipule que la Ville de Bruxelles est chargée de l'administration du parc. Par lettre du 5 mai, le comte de Mercy Argenteau fait savoir qu'abandon est fait à la Ville de tous les droits du Domaine à la propriété du Parc et aux prétentions du Gouvernement à la charge de la Créance Bultos. L'année suivante, acquisition par la Ville du théâtre du Parc et du bâtiment du Vauxhall. L'on peut lire en 1838 «A propos du Vauxhall... un café entouré d'un parc où sont disséminés des cabinets pour

La superbe salle dite «Salle de Charles de Lorraine», où se tient le banquet annuel des diplomates ainsi que le banquet donné à l'occasion du «baptême» des nouveaux membres. Cette pièce fait aussi partie de l'ancien Vauxhall. (Photo: Josée Georis).



Dans la salle «Charles de Lorraine», portrait très émouvant de Wolfgang Amadeus Mozart, exécuté en 1856 par Hamman. La partition musicale est celle de «La Flûte enchantée». Mozart enfant, s'est produit à Bruxelles devant Charles de Lorraine dans le superbe palais de ce dernier. (Photo: Josée Georis).

par la Ville a construire un petit bâtiment pour agrandir ses locaux vers la grande allée est-ouest du parc (architecte Balat). La ville de Bruxelles a l'excellente idée d'acquiescer la Maison du Roi en 1860. Après 17 ans d'occupation, le Cercle Artistique est prié de quitter cette demeure, mais son bail sera prorogé jusqu'à fin 1869. Pendant trois années, des négociations sont menées avec la ville de Bruxelles. Beyaert est délégué par le collège des bourgmestre et échevins pour faire un plan qui mette les nouvelles constructions du Vauxhall en rapport avec les constructions grandioses de la rue de la Loi.

Le Cercle Artistique, association très dynamique, loue à cette époque, les salons du 1er étage de la salle Sainte Cécile située rue Léopold.

Le Concert Noble quant à lui, décide en 1871, de ne pas organiser de fêtes mais de créer un local en ouvrant une souscription: 340 actions de 1.000F. Une société civile est constituée. Le nouveau local sera construit rue d'Arlon, d'après les plans de Beyaert sous la direction du baron de Vinck. Pendant la construction, les bals ont lieu à l'hôtel Marug, au Treurenberg.

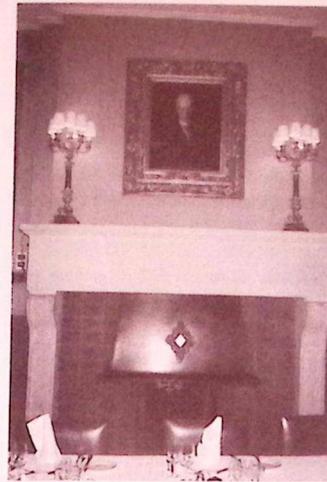
Au cours de cette même année 1871, le Cercle Artistique occupe le Vauxhall au départ du Concert Noble. Celui-ci inaugure son splendide local rue d'Arlon en janvier 1873. Ceux d'entre-vous, amis lecteurs qui ont en l'occasion de pénétrer dans ces splendides salons auront été émerveillés et en gardent sûrement un très beau souvenir. Le Concert Noble existe depuis le XVIIIe siècle. 1882: le Cercle Artistique et Littéraire construit de nouveaux bâtiments faisant suite aux locaux occupés par lui dans l'enclos du Vauxhall. L'architecte est Van Ysendyck. Un emprunt de 50.000F. est nécessaire. Dix années plus tard, ce même Cercle

sociétés particulières... et une salle de bal où une société choisie donne des fêtes tous les hivers. La salle de bal du Vauxhall est très bien décorée: elle est en stuc et a été construite sur les plans de Van Der Straeten». En 1844, le Cercle des Arts se transporte à l'hôtel du violoniste de Bériot (actuellement maison communale de Saint-Josse-Ten-Noode). Charles de Bériot organise les premières séances musicales. Une fête fut offerte à S.M. le Roi Léopold Ier en date du 26 septembre 1848 en la salle de la Madeleine par le Cercle

Artistique qui avait acquis une très grande importance dans le vie de la capitale. En 1850, des soirées musicales en plein air se donnent au Vauxhall au cours desquelles se produisent Singlié et Sacré.

Le Vauxhall depuis 1854

Cette année là, le Cercle Artistique s'installe à la Maison du Roi (Grand-Place) le 15 juillet. Fusion avec le Cercle de la Loyauté, ayant les mêmes objectifs, cette même année. L'année suivante, le Concert Noble est autorisé



Au dessus de la cheminée de la salle-à-manger l'on peut voir un superbe tableau représentant François-Joseph Ier, empereur d'Autriche et roi de Hongrie, né à Schönbrunn (1830-1916). Il est monté sur le trône en 1848. (Photo: Josée Georis).

des Pays-Bas, elle dut sa prospérité principalement à la production de drap, tissu luxueux très en vogue auprès de toutes les cours européennes. Pendant le dernier quart du XIVE siècle, l'industrie drapière bruxelloise connut une crise importante. Une deuxième période de forte croissance économique se manifesta au début du XVe siècle, grâce au passage de la production de draps au tissage de tapis.

Une appréciation flatteuse de nos artisans brabançons est reprise dans un livre édité à Anvers. Le 16 août 1567, la régente des Pays-Bas, Marguerite de Parme, fille de Charles-Quint, le recevait car il lui était dédié: «Description de tout le Pays-Bas, autrement dit la Germainisnie Inférieure ou Basse Allemagne», par Messire Guicciardini. L'auteur écrit: «En cette Belgique, inventrice de la couleur à l'huile pour la peinture, inventrice de cuire au verre les couleurs et inventrice de la tapisserie sont maintes resplendissantes et fameuses cités. Bruxelles a eu de tous temps hommes vertueux et en toutes professions sages et savants...

fait construire une salle abri «pour y donner des concerts en cas de mauvais temps». La dernière construction date de 1905; il s'agit de créer dans les jardins attenants aux locaux existant à cette époque vers la rue Ducale, une salle d'exposition. Et en 1947, le Cercle Gaulois s'installe au Vauxhall.

Les trois tapisseries du Gaulois

Aux environs de l'an 1000, Bruxelles fut placée sous l'égide des comtes de Louvain. Lambert II déplaça sa résidence de la île de la Senne vers le Coudenberg, où le souverain, ou son représentant, allait séjourner des siècles durant.

Grâce à sa position centrale entre la Flandre prospère et les villes du royaume germanique, Bruxelles devint bientôt une véritable ville. Au XIIe siècle, elle comptait 30.000 habitants. Ce n'est qu'à partir du début du XIVE siècle que Bruxelles commença vraiment à jouer un rôle significatif et reprit le flambeau des villes agonisantes du comté de Flandre. Tout comme les autres villes

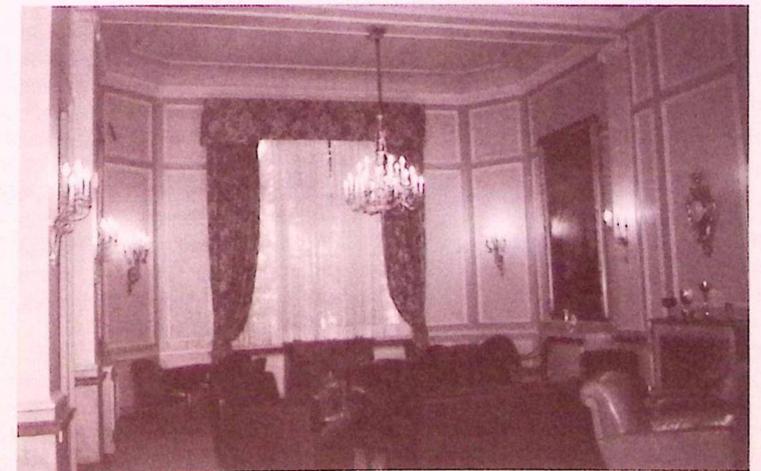
Salon où les messieurs aiment de se retrouver entre «gentleman» à l'exemple des cercles britanniques. Interdiction formelle est faite aux dames de franchir le seuil du salon! Toutefois, le midi elles peuvent venir déjeuner sur invitation d'un membre. (Photo: Josée Georis).

Mais surtout y est admirable et de grande utilité le métier des tapissiers qui nous montrent ouvrages de soie, d'or, d'argent, de dépens et industrie merveilleux».

Trois superbes tapisseries, au point de Bruxelles, ornent les murs du Gaulois. Celles de la grande galerie, font l'objet de recherches. Quant à celle de la grande salle d'apparat, elle représente «la plantation du Meiboom».

Visiteurs de marque au Vauxhall

En 1780, s'éteignent deux personnalités que nous aimions bien: notre sympathique gouverneur Charles de Lorraine et après lui, notre chère Impératrice Marie-Thérèse, sa belle-soeur. Le 22 juillet 1781, Joseph II, sévère et de gris vêtu, se rend au Vauxhall en compagnie de sa jolie soeur Marie-Christine, l'épouse de notre érudit gouverneur Albert de Saxe Teschen, grand collectionneur de dessins de maîtres: Van Dijk, Durer et tant d'autres. Un autre invité de marque du gouverneur, le comte d'Artois franchi le seuil du Vauxhall en 1783. Le 31 juillet 1794, le bourgmestre et les échevins bruxellois offrent un dîner de cent-vingt couverts dans les superbes salons. Les journaux de l'époque racontent comment le 29 juillet 1803, Bonaparte alors premier Consul et accompagné



de la ravissante Joséphine, est reçu par la municipalité bruxelloise tandis qu'une banderole orne les locaux du Vauxhall. On pouvait y lire: «Qu'elle est belle, la fête où préside la gloire». Sir Winston Churchill séjournant à Bruxelles en compagnie de sa fille Mary, sont reçus le 10 mars 1949. L'illustre vainqueur de Rommel, le maréchal Montgoméry, est lui reçu en 1952. Le cinquantième anniversaire du Gaulois fut commémoré avec faste le 24 octobre 1961, en présence de LL. MM. Baudouin Ier et Fabiola. Le 9 avril 1965, l'Institut de France est reçu à l'occasion de la remise à S.M. La Reine Elisabeth du titre officiel de son élection en qualité d'associée étrangère à l'Académie des Beaux-Arts. Le 16 décembre 1971, le Gaulois reçoit S.A.R. le Prince Albert ainsi que les membres de l'Association «Quartier des Arts» si soucieux de sauvegarder ce joyau de l'urbanisme bruxellois. La Princesse de Liège, en 1976, fait l'honneur d'inaugurer l'exposition consacrée par René Pechère, au Parc de Bruxelles. Citons quelques invités de marque étrangers: Lord Mountbatten, le général Alexandre Haig, Jean d'Ormesson, Jean Gandois Jean-Marie Charriez, Louis Pauwels. Mais surtout, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire du Gaulois, le 12 mai 1986, la séance académique

fut rehaussée par la présence de S.M. Le Roi. Les membres du Cercle avaient tenus à participer à l'événement, par une contribution financière en faveur de la recherche scientifique en Belgique: ce geste les honore. Ce jour là, prirent la parole le Professeur de Duve, Prix Nobel, M. J.E. Schell, Prix Alexander von Humboldt, l'ingénieur R.J. Van Overstraete et le Prix Nobel de Chimie Ilya Prigogine.

La musique n'a pas été oubliée

Le maestro Sacré a dirigé son orchestre sous les ombrages du Parc. Le 16 décembre 1886, Eugène Ysaye, Crickboom, Jacobet Van Hout exécutent pour la première fois en public, l'admirable sonate de César Franck qui est présent dans la salle et chaleureusement applaudi. Jusqu'en 1900, les concerts se succèdent au Cercle. On y entend le pianiste Albert Cortot, le Quatuor Ysaye et d'autres virtuoses.

Mais le 7 octobre de cette année 1900, deux jeunes mariés de haut rang sont présents: le prince Albert et la princesse Elisabeth qui assistent à un concert donné par Eugène Ysaye, Arthur De Greef et le grand chanteur Van Dijkstra au sommet de sa gloire. En 1906, grand succès pour le festival Mozart organisé par le Cercle avec le concours de l'orchestre de la Monnaie.

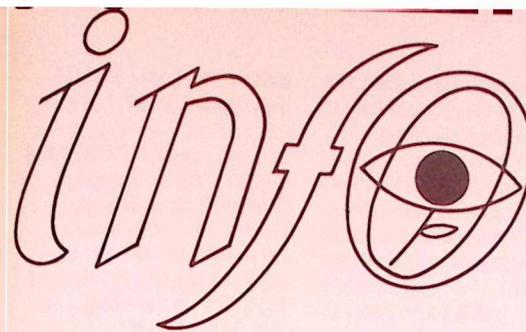
Alfred Cortot, Jacques Thibaut et Pablo Casal donnent des concerts en 1907. Après la guerre, le 11 novembre 1920, le Cercle invite Braïlowski: les années suivantes se succéderont de remarquables interprètes tels que Enesco et Cortot. En 1926, Arthur Rubinstein interprète Albeniz et Ravel et en 1930, la musique moderne envahit le Cercle avec Arthur Honegger. Joseph Jongen, grand compositeur, a dirigé un concert dans cette somptueuse demeure, en 1951. Dix années après,

Ravel, Roussel et Debussy sont au programme d'un concert. «Une soirée à Vienne au temps de Mozart» avec l'orchestre de Chambre de Wallonie dirigé par la grande virtuose Lola Bobesco, fut un régal pour les personnes présentes. 1979 Millénaire de Bruxelles: concert sous la direction de Jean Jakus avec le concours de Lola Bobesco. Cette année là, le piano du Gaulois est inauguré par François Glorieux. L'ensemble Intermezzzi de Londres eut le bonheur d'interpréter «Così fan Tutte». Concert très varié, en 1982: Mozart et Stockhausen. En 1983, Alain Volondat lauréat du Concours Reine Elisabeth se produit et en 1984 Clara et Robert Schumann sont évoqués. Par la suite, un récital du pianiste Micealu Rourke et l'adorable opéra de Purcell «Didon et Enée». Bien entendu, la musique continue à occuper une place de choix au Cercle Gaulois.

Peinture, théâtre, sculpture, conférences

Ces arts ne furent pas oubliés. Une exposition permet de présenter le célèbre «Angelus» de Millet. En 1880, fête artistique au Parc Léopold où furent exposées peintures et sculptures. James Ensor voit ses oeuvres disposées dans les superbes salons: ses peintures suscitent des mouvements en sens divers dans le milieu des critiques. L'un d'eux écrit: «Ce monsieur à force de braver le bongouût, n'irapas loin. «Pierre Paulus révèle aux membres du Cercle, en 1910, l'univers du Pays Noir, ses mineurs, ses hiercheuses. Les oeuvres de Paul Klein ont été également accrochées aux cimaises du Cercle. Septante-deux ans après leur première exposition, une nouvelle fois les oeuvres du baron Paulus de Chatelet sont montrées: nous sommes en 1982.

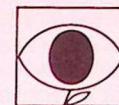
Quant au théâtre, une représentation a lieu le 19 mars 1875. Les vedettes en sont Coquelin-cadet et la grande Jeanne Bartet. Soirée inoubliable en ce 25 février 1913: Ligné-Poe et la troupe du Théâtre de l'Oeuvre jouent; «L'annonce faite à Marie» de Paul



BRABANT
Wallon *tourisme*

Supplément à la revue
"Brabant wallon Tourisme"
N° 3/95

Edité par :



Chaussée de Bruxelles, 218
1410 Waterloo

FEDERATION
TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE
DU BRABANT
WALLON

Bureau de Dépôt
Waterloo 1

Expositions

LIEUX

AUDERGHEM

23/09-26/11

Conseil de Trois-Fontaines (château de Trois-Fontaines, ch de Wavre 2241): «*Domaines issus de la forêt de Soignes depuis le XIXe siècle*». Ouvert les samedis, dimanches et jours fériés de 14 à 17 heures. Tél. 02/660.78.03

BRUXELLES

Musée de la Ville de Bruxelles (Maison du Roi): «*Musée consacré à tous les aspects du passé bruxellois, histoire - archéologie - folklore*» Exposition permanente. Informations complémentaires au 02/511.27.42. Ext. 7.

Hôtel de Ville de Bruxelles: «*Un des plus somptueux édifices du pays*» Exposition permanente. Informations complémentaires au 02/511.27.42. Ext. 7.

Musée Archéologique (Bruxella 1238): «*Vestiges du Couvent des Frères Mi-*

neurs» Exposition permanente. Informations complémentaires au 02/511.27.42. Ext. 7.

>26/11

Château de Grand Bigard (Grand Bigard): «*Les Automates*». Ouvert tous les jours de 10h00 à 18h00, fermé les samedis de 10h à 18h.

>01/10

Le Botanique (rue Royale, 236): «*Lalique*» exposition des plus prestigieuses objets en verre ou en cristal de Lalique (1860-1945). Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 11 à 18h, vendredi jusqu'à 21h. Tél. 02/226.12.18.

16/06-03/09

Palais des Beaux-Arts: Société des Expositions (rue ravenstein, 23): «*Victor Grippo*». première rétrospective - une série unique d'oeuvres-clés des années 70 seront reconstituées. Ouvert tous les jours de 11h à 18h.

24/06-03/09

Musée de La Poste et des Télécommunications (pl. du Grand Sablon, 40): «*Art nouveau*». Ouvert gratuitement du mardi au samedi de 10 à 16h, les dimanches et jours fériés de 10 h à 12h30.

>09/06/1996

Musée du Cinquantenaire (Parc du Cinquantenaire, 10): «*Richesses de velours - Velours de la Renaissance à nos jours*». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10h00 à 17h00.

>15/10

Maison de l'Art Actuel (Rue des Chartreux, 26/28): «*Exposition des photographes Canadiens*» Informations au: Tél. 02/513.14.69.

>05/11

Palais des Beaux-Arts (rue ravenstein, 23): «*Elisabeth Diller et Ricardo Scofidio*». Ouvert tous les jours. Informations: Tél. 02/507.82.00.

>24/09

Hôtel de Ville de Bruxelles (Salle de la Milice): «*Traux des élèves de l'Ecole de Photographie de la Ville de Bruxelles*». Ouvert tout les jours de 11 à 18h00, le dimanche de 10 à 13h00.

>03/12

Musée d'Art Ancien (Forum, rue de la Régence 3, Salle 71): «*Vue de la Tamise 1916 à 1919*» de Emile Claus. De 10h00 à 12h00 et de 13h00 à 17h00, fermé le lundi, entrée libre. Informations: Tél. 02/508.32.11.

>11/10

Chapelle des Brigittines («*Sculptures*»), de Doris Halfman. Ouvert tout les jours de 11 à 18h00 et le dimanche de 10 à 13h00.

23-24/09

Hôtel de Ville de Bruxelles (Salle Ogivale): «*Exposition Flore, Plantes et Fleurs*». Ouvert de 10 à 18h00.

23/09-30/12

Bibliotheca Wittockiana (Rue du Bemel, 21): «*Reliures française de l'Epoque Romantique*». Tél. 02/770.53.33.

>24/09

Centre d'Art du Rouge-Cloître (Rue du Rouge-Cloître, 4): «*16e salon du prix de l'aquarelle*» Ouvert tous les jours de 14h à 17h sauf le lundi et le vendredi. Renseignements au: 02/660.55.97.

>24/09

Centre belge de la Bande dessinée (rue des Sables, 20): «*Les trésors de Saint-Roch*». Ouvert tous les jours, sauf le lundi de 10 à 18h. Tél. 02/219.19.80.

28/09-31/12

Palais des Beaux-Arts (rue ravenstein, 23): «*Mode et*



Les expositions de peintures se tiennent ici au Salon-Galerie où les oeuvres sont si bien mises en évidence. Les deux tapisseries au point de Bruxelles garnissent ses murs. (Photo: Josée Georis).

Art des années 50 à nos jours». Informations : Tél. 02/507.82.00.

30/09-29/10

Centre d'Art du Rouge-Cloître (Rue du Rouge-Cloître, 4): «Exposition une passion de cinquante ans» d' Yvette Lichtfus. Ouvert tous les jours de 14h à 17h sauf le lundi et le vendredi. Tél. 02/660.55.97.

29/09-31/12

Palais des Beaux-Arts : (rue ravenstein, 23) : «La mode et l'art des années 50 à nos jours». Ouvert tous les jours de 11h à 18h.

>23/12

Bibliothèque Solvay (Parc Léopold) : «Le Monde des Instruments de Musique Mécanique», ouvert 7 jours sur 7 de 10h à 17h30 et le lundi de 14h30 à 22h. Tél. 02/280.16.13.

>30/09

Pavillon chinois (Laeken) : «Porcelaine de Chine du British Museum» Ouvert tous les jours de 10h à 16h45, fermé le lundi.

>01/10

Centre belge de la Bande dessinée (rue des Sables, 20): «Bob et Bobette ont 50 Ans». Ouvert tous les jours, sauf le lundi de 10 à 18h. Tél. 02/219.19.80.

03/10-07/01

Centre belge de la Bande dessinée (rue des Sables, 20): «Andréa Pazienza». Ouvert tous les jours, sauf le lundi de 10 à 18h. Tél. 02/219.19.80.

21/10

Fondation pour l'architecture (Rue de l'Ermitage, 55): «Prix Européen de la reconstruction de la ville - Réunion du Jury et résultats», Informations sur les horaires: Tél. 02/649.02.59.

>31/10

Bibliothèque Royale Albert

ler (Mont des Arts) : «L'académie royale de langue et de littérature française de Belgique fête ses 75 ans» Ouvert tous les jours de 09h00 à 17h00, fermé les dimanches.

>02/11

Le Jardin Botanique (Château de Bouchout, Domaine de Bouchout-1860 Meise): «Le café, de la plante à la tasse». Tél. 02/269.39.05.

>02/11

Le Jardin Botanique (Château de Bouchout, Domaine de Bouchout - 1860 Meise): «Monumental Meise», art contemporain. Tél. 02/269.39.05.

07/11-21/12

Centre belge de la Bande dessinée (rue des Sables, 20): «The road to de Mausby art spiegelman». Ouvert tous les jours, sauf le lundi de 10 à 18h. Tél. 02/219.19.80.

11-26/11

Centre d'Art du Rouge-Cloître (Rue du Rouge-Cloître, 4): «Concours du prix «Découverte» de Rouge-Cloître». Ouvert tous les jours de 14h à 17h sauf le lundi et le vendredi. Tél. 02/660.55.97.

17/11-19/05/1996

Musée du Cinquantenaire (Parc du Cinquantenaire, 10): «Quand la pierre se fait précieuse». Pierres précieuses et fines venant de Sibérie. Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10h00 à 17h00. Tél. 02/741.72.15.

>26/11

Musée du Costume et de la Dentelle (Rue de la Violette): «Au temps de la guerre en Dentelles, 1690 à 1748», Informations sur les jours d'ouverture et visites guidées Tél. 02/511.27.42. Ext. 7.

02/12-18/02/96

Centre d'Art du Rouge-Cloître (Rue du Rouge-

Cloître, 4) : «Exposition sur le 24e salon d'ensemble des peintres de Rouge-Cloître et d'Auderghem» hommage à Alfred Bastien. Ouvert tous les jours de 14h à 17h sauf le lundi et le vendredi ainsi que du 24/12 au 01/01. Tél. 02/660.55.97.

15/12-07/04/1996

Musée de la Porte de Hal (Boulevard du Midi) : «Mariage vécu dans les diverses communautés vivant en Belgique». Tél. 02/741.72.15.

>31/12

Tour Japonaise (Avenue Van Praet 44, Laeken) : «Samurai». Ouvert tous les jours de 10h à 16h45, fermé le lundi. Tél. 02/268.16.08.

>31/12

Interbrew : «Découverte de la brasserie Belle-vue». Ouvert le lundi 13h à 21h, le mercredi de 10h à 18h et le week-end sur rendez-vous. Renseignement. Tél. 016/24.72.11.

>31/12

Musée du Cinquantenaire (parc du Cinquantenaire) : «Richesses de Velours de la Renaissance provenant de la collection Errera et créations actuelles». Entrée libre. Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 9h30 à 17h00 et de 10h à 17h le week-end et jours fériés. Tél. 02/649.02.59.

02-28/03/1996

Centre d'Art du Rouge-Cloître (Rue du Rouge-Cloître, 4) : «Le Cercle d'Art d'Auderghem présente Henri Logelain». Ouvert tous les jours de 14h à 17h sauf le lundi et le vendredi. Tél. 02/660.55.97.

20/04-22/05/1996

Centre d'Art du Rouge-Cloître (Rue du Rouge-Cloître, 4): «L'artiste-peintre» de Fernand Pire. Ouvert tous les jours de 14h à 17h sauf le

lundi et le vendredi. Tél. 02/660.55.97.

01-23/06/1996

Centre d'Art du Rouge-Cloître (Rue du Rouge-Cloître, 4) : «Aquarelles» de P. Chariot. Ouvert tous les jours de 14h à 17h sauf le lundi et le vendredi. Tél. 02/660.55.97.

01/09/1996-31/11/1996

Musée d'Art Ancien (Forum, Rue de la Régence 3): «Legat Louis et Irène Scutenaire Hamoir» de Emile Claus. De 10h00 à 12h00 et de 13h00 à 17h00, fermé le lundi, entrée libre. Informations : Tél. 02/508.32.11.

GENVAL

>15/12

Musée de l'eau et de la fontaine asbl (Avenue Hoover, 63):

«Fontaines de Belgique», et «distribution de l'eau». Ouvert tous les week-ends et jours fériés de 10h à 18h. En semaine, uniquement sur rendez-vous. Tél. 02/654.19.23.

IXELLES

07/10-12/11

Fondation pour l'Architecture (rue de l'Ermitage, 55): «The act of seeing (Urban space) - Taking a distance». Ouvert du mardi au vendredi de 12h30 à 19h, le week-end de 11 à 19h. Tél. 02/649.02.59.

SAINT-GILLES

25/08

Hôtel de ville de Saint-Gilles : «Exposition de photos sur le sud de la Louisiane».

14/09 -05/11

Espace Photographique Contretype (av. de la Jonction, 1) : «Denis Farley et Stephan Ballard - Québec» Ouvert du mardi au dimanche, de 13 à 18h.

09/11 -17/12

Espace Photographique Contretype (av. de la Jonction, 1) : «Andreas Muller-Pohle (D)» Ouvert du mardi au dimanche, de 13 à 18h

TERVUREN

>30/11

Musée Royale d'Afrique centrale (Leuvensesteenweg 13) : «Arts africain, trésors cachés du musée de Tervuren». Tél. 02/769.52.11.

VILLERS-LA-VILLE

Hôtel des ruines (1er étage) : «Maisons des arts du Goddiarch» tous les samedis, dimanches et jours fériés de 14h30 à 18h. Renseignements : 071/87.74.47. ou 071/87.76.58.

16/09-08/10

Porte de Bruxelles : «Salon d'automne». Couleur, querelle et pastel. Renseignements : 71/87.74.47. ou 071/7.76.58.

WOLUWE-SAINT-LAMBERT

>28/10

Musée communal de Woluwe-Saint-Lambert (Rue de la Charette, 40) : «Cartes ostales d'autrefois 1900 - 1940». Ouvert du mercredi au samedi de 14h00 à 17h30, exceptionnellement le dimanche 17 septembre à l'occasion des Journées du patrimoine. Renseignements : 02/761.27.65.

Spectacles - Théâtre

AUDERGHEM

21/10

Centre Culturel (bd du Souverain, 183/185) à 15h00:

«Candide» de Voltaire. Tél. 02/660.03.03.

29/10

Centre Culturel (bd du Souverain, 183/185) à 15h30: «Bossemans et Coppinolle» de Paul Van Stalle et Joris D'Hanswijk. Tél. 02/660.03.03.

09/12

Centre Culturel (bd du Souverain, 183/185) à 15h00 : «Desire» comédie de Sacha Guitry. Tél. 02/660.03.03.

17/02/1996

Centre Culturel (bd du Souverain, 183/185) à 15h00: «Une aspirine pour deux» comédie de Woody Allen. Tél. 02/660.03.03.

23/03/1996

Centre Culturel (bd du Souverain, 183/185) à 15h00: «Interdit aux Messieurs» de Valmy et Haguët. Tél. 02/660.03.03.

BRUXELLES

20-30/09

Le Théâtre-Poème (Rue d'Ecosse, 30) : «Contes à rebours» tous les jours à 12h30 et à 20h30, fermé le dimanche Tél. 02/538.63.58.

19 - 28/09

Théâtre National (centre Rogier) dans la petite salle: «Le courage de ma mère» de George Tabori. Tous les jours à 20h30, le mercredi à 19h30 et le dimanche 24/09 à 15h00. Fermé le lundi. Tél. 02/203.53.03.

14/09-14/10

Théâtre du Parc (rue de la Loi, 3) Bureau de location ouvert de 11h à 18h: «Les Rustres» de Carlo Goldoni. Tél. 02/511.41.47 ou 512.23.39.

21-22-23/09

Théâtre de TOONE (Impasse Schuddeveld, 6): «Les trois mousquetaires» de A. Dumas. Tél. 02/511.71.37.

21/09-15/10

Comédie Claude Volter (98, avenue des Frères Legrain) Bureau de location ouvert de 11h à 18h tous les jours, même le lundi, le samedi de 11h à 16h: «Pauvre Bitos» de Jean Anouilh, Du mardi au samedi à 20h15. Tél. 02/762.09.63

27/09-27/10

Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Petit Théâtre à 20h15: «Jascha» de Yasmina Reza, mise en scène de Thierry Debroux. Le dimanche à 15h. Tél. 02/507.83.60.

28/09-14/10

Théâtre National (centre Rogier) dans la grande salle: «Le cocu magnifique» de Fernand Crommelynck. Tous les jours à 20h15, le mercredi à 19h30 et le dimanche 08/10 à 15h00. Fermé le lundi. Tél. 02/203.53.03.

02-15/10

Le Théâtre-Poème (Rue d'Ecosse, 30) : «Don Juan» de Milosz tous les jours à 20h30 et les dimanches à 15h00, fermé le lundi Tél. 02/538.63.58.

04-12-21-25/10

Au centre des Riches Claires (Rue des Riches-Claires, 24) à 20h30: «Le Conférencier» d'après Anton Tchekov, mise en scène de Denis Bernard. Tél. 02/511.99.66.

04/10-04/11

Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Studio à 20h15: «Arcadia» de Tom Stoppard, mise en scène de Adrian Brine. Le dimanche à 15h. Tél. 02/507.83.60.

06-21/10

Le Théâtre-Poème (Rue d'Ecosse, 30): «Le Jardin des fables» tous les jours à 12h30 sauf les dimanches et lundis à 15h00. Tél. 02/538.63.58.

07-12/10

Cirque Royal (Rue de l'enseigne, 81): «Le Malade Imaginaire» de Molière. Tél. 02/218.20.15. ou 010/45.04.00.

26/10-19/11

Comédie Claude Volter (98, avenue des Frères Legrain) Bureau de location ouvert de 11h à 18h tous les jours, même le lundi, le samedi de 11h à 16h: «Le congrès s'amuse» de Claude Volter, Du mardi au samedi à 20h15. Tél. 02/762.09.63

26/10-25/11

Théâtre du Parc (rue de la Loi, 3) Bureau de location ouvert de 11h à 18h: «La trajectoire du Boomerang» de Bernard de Costa. Tél. 02/511.41.47 ou 512.23.39.

03-12-17-26-29/11

Au centre des Riches Claires (Rue des Riches-Claires, 24) à 20h30: «Le Conférencier» d'après Anton Tchekov, mise en scène de Denis Bernard. Tél. 02/511.99.66.

06/11-18/11

Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Petit Théâtre à 20h15: «Oleanna» de David Mamet, mise en scène de Adrian Brine. Le dimanche à 15h. Tél. 02/507.83.60.

07-25/11

Théâtre National (centre Rogier) dans la grande salle: «Sophonisbe» de Pierre Corneille. Tous les jours à 20h15, le mercredi à 19h30 et le dimanche 19/10 à 15h00. Fermé le lundi. Tél. 02/203.53.03.

17/11-15/12

Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Studio à 20h15: «Vos rêves les plus fous» de Alan Ayckbourn, mise en scène de Adrian Brine. Le dimanche à 15h. Tél. 02/507.83.60.

21/11-09/12
Théâtre de la Vie (Rue Traversière, 45): «Dom Juan» de Molière. Renseignements et réservations au: 02/218.79.35.

01-07-13/12
Au centre des Riches Claires (Rue des Riches-Claires, 24) à 20h30: «Le Conférencier» d'après Anton Tchekov, mise en scène de Denis Bernard. Tél. 02/511.99.66.

07/11-02/12
Théâtre National (centre Rogier) dans la petite salle: «Le médecin malgré lui» de Molière. Tous les jours à 20h30, le mercredi à 19h30 et les dimanches 19 et 26/10 à 15h00. Fermé le lundi. Tél. 02/203.53.03.

23/11-15/12
Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Petit Théâtre: «Le clown et l'enfant sombre» de Thierry Debroux, mise en scène de Thierry Debroux. Renseignements et réservation: Tél. 02/507.83.60.

30/11-31/12
Comédie Claude Volter (98, avenue des Frères Legrain) Bureau de location ouvert de 11h à 18h tous les jours, même le lundi, le samedi de 11h à 16h: «Une Folie» de Sacha Guitry, Du mardi au samedi à 20h15. Tél. 02/762.09.63

07/12-07/01/1996
Théâtre du Parc (rue de la Loi, 3) Bureau de location ouvert de 11h à 18h: «Silence en coulisses» de Michael Frayn. Tél. 02/511.41.47 ou 512.23.39.

13-23/12
Théâtre de la Vie (Rue Traversière, 45): «Macour d'honneur» de et par Philippe Avron. Renseignements et réservations au: 02/218.79.35.

17/12
Chapelle des Brigittines (Rue des Visitandines) à 20h30: «Le Conférencier» d'après

Anton Tchekov, mise en scène de Denis Bernard. Tél. 02/511.99.66.

19/12-14/01/1996
Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Studio à 20h15: «Voyages avec ma Tante» de Giles Havergal et d'après Graham Greene, mise en scène de Adrian Brine. Le dimanche à 15h. Tél. 02/507.83.60.

26-30/12
Théâtre de la Vie (Rue Traversière, 45): «La Foire en Chansons» de et par Monique Gelders et Geneviève Knoops. Renseignements et réservations au: 02/218.79.35.

05/01-13/01/1996
Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Petit Théâtre à 20h15: «Oleanna» de David Mamet, mise en scène de Adrian Brine. Le dimanche à 15h. Tél. 02/507.83.60.

12-17/01/1996
Théâtre National (centre Rogier) dans la grande salle: «Ubu Roi - Titus Andronicus» de Alfred Jarry. Tous les jours à 20h15, le mercredi à 19h30 et le dimanche 14/01 à 15h00. Fermé le lundi. Tél. 02/203.53.03.

17-30/01/1996
Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Petit Théâtre: «Moi, Jean-Joseph Charlier - dit jambe de bois, héros de la révolution belge» de Paul Emond, mise en scène de Jules-Henri Marchant. Renseignements et réservation: Tél. 02/507.83.60.

18/01-17/02/1996
Théâtre du Parc (rue de la Loi, 3) Bureau de location ouvert de 11h à 18h: «Volpone» de Ben Jonson. Tél. 02/511.41.47 ou 512.23.39.

20/10-17/11
Théâtre de Jean Vilar (Centre Urbain): «Dom Juan» de Molière. Tél. 010/45.04.00.

30/01-17/02/1996
Théâtre National (centre Rogier) dans la petite salle: «Par les villages» de Peter Handke. Tous les jours à 20h30, le mercredi à 19h30 et le dimanche 04/02 à 15h00. Fermé le lundi. Tél. 02/203.53.03.

31/01-02/03/1996
Rideau de Bruxelles (Palais des Beaux-Arts, Rue Ravenstein 23) au Studio à 20h15: «L'Odyssée» de Homère, mise en scène de Jules-Henri Marchant. Le dimanche à 15h. Tél. 02/507.83.60.

ETTERBEEK

03-21/10
Théâtre Varia (rue du Sceptre, 78) à 20h30: «Les Présidentes». Le mercredi à 19h30. Tél. 02/640.82.58.

24/10-04/11
Théâtre Varia (rue du Sceptre, 78) à 20h30: «Les Présidentes et excédent de poids». Le mercredi à 19h30. Tél. 02/640.82.58.

21/11-23/12
Théâtre Varia (rue du Sceptre, 78) à 20h30: «On ne badine pas avec l'amour». Le mercredi à 19h30. Tél. 02/640.82.58.

LOUVAIN-LA-NEUVE

01/09-04/10
Théâtre de Jean Vilar (Centre Urbain): «Le Malade Imaginaire» de Molière. Tél. 010/45.04.00.

20/10-17/11
Théâtre de Jean Vilar (Centre Urbain): «Dom Juan» de Molière. Tél. 010/45.04.00.

21/11-03/12
Théâtre de Jean Vilar (Centre Urbain): «Nina Stromboli» de Jérôme Savary. Tél. 010/45.04.00.

04-10/12
Théâtre de Jean Vilar (Centre Urbain): «Ma cour d'honneur» one-man show de et par Philippe Avron. Tél. 010/45.04.00.

23/01-14/02/96
Théâtre de Jean Vilar (Centre Urbain): «Silence en coulisses» comédie de Michael Frayn. Tél. 010/45.04.00.

20/02-31/03/96
15-30/04/96
Théâtre Blocry (Centre du Blocry): «Mémoires de deux jeunes mariées» de Patricia Houyoux, d'après Honoré de Balzac. Tél. 010/45.04.00.

07-12/05/96
Théâtre de Jean Vilar (Centre Urbain): «Indépendance» de Lee Blessing. Tél. 010/45.04.00.

Concerts - Ballets - Jazz

BRUXELLES

21/09
Palais des Beaux-Arts à 20h: «Brahms - Sibelius» - Orchestre national de Belgique - sous la direction de Jansug Kakhidze et organisé par la Société philharmonique de Bruxelles. Tél. 02/507.84.10. Réservations: 02/507.82.00.

24/09
Cathédrale des SS. Michel et Gudule (parvis Sainte-Gudule) à 10h: «Messe et motets polyphoniques par des chorales belges et étrangères», Missa di Madrid de D. Scarlatti. Tél. 02/217.83.45.

01/10
Cathédrale des SS. Michel et Gudule (parvis Sainte-Gudule) à 10h: «Messe et motets polyphoniques par des chorales belges et étrangères», Missa' Laudate Dominum omnes gentes' a 8 vocum de G.P. Da Palestrin. Tél. 02/217.83.45.

22-29/10
Semaine Internationale d'orgue de Bruxelles

22/10
Cathédrale des SS. Michel et Gudule (parvis Sainte-Gudule) à 16h: Semaine Internationale d'orgue de Bruxelles «J.S. BACH», Jozef Sluys. Tél. 02/532.50.80.

23/10
Eglise St-Boniface (Rue de la Paix, Ixelles) à 20h15: Semaine Internationale d'orgue de Bruxelles, Mens E. Christensen. Tél. 02/532.50.80.

24/10
Eglise Protestante du Botanique (Bischoffsheim, 40) à 20h15: Semaine Internationale d'orgue de Bruxelles, Rain Wirth. Tél. 02/532.50.80.

25/10
Eglise Ste-Claire (Av. De Meyn, Jette) à 20h15: Semaine Internationale d'orgue de Bruxelles, Philip Swanton. Tél. 02/532.50.80.

26/10
Eglise St-Hubert (Boitsfort) à 20h15: Semaine Internationale d'orgue de Bruxelles, Jozef Sluys et la Chorale d'Arenberg. Tél. 02/532.50.80.

27/10
Eglise St-Lambert (Place du Cré-Coeur, Woluwe-St-Lambert) à 20h15: Semaine Internationale d'orgue de Bruxelles, Hans Dieter Moller. Tél. 02/532.50.80.

28/10
PROMENADE D'ORGUE

Eglise de la Chapelle (Place de la chapelle) à 10h30: Semaine Internationale d'orgue de Bruxelles, Christopher Bowers-Broadbent. Tél. 02/532.50.80.

Chapelle Nassau (Bibliothèque Royale Albert 1-Bd de L'Empereur) à 11h30: Semaine Internationale d'orgue de Bruxelles, Orgue: Luc Bastiaens. Flûte à bec: Bart Coen. Tél. 02/532.50.80.

Eglise Protestante (Chapelle Royale-Place du musée) à 12h30: Semaine Internationale d'orgue de Bruxelles, Allen James. Tél. 02/532.50.80.

St-Jacques sur Coudenberg (Place Royale) à 15h: Semaine Internationale d'orgue de Bruxelles, Guy Van Waas et Raphael Wiltgen. Tél. 02/532.50.80.

Notre-Dame du Sablon (Place du Sablon) à 16h: Semaine Internationale d'orgue de Bruxelles, Kees Van Houten. Tél. 02/532.50.80.

29/10
Cathédrale des SS. Michel et Gudule (parvis Sainte-Gudule) à 16h: Semaine Internationale d'orgue de Bruxelles «J.S. BACH», Marc Schaefer. Tél. 02/532.50.80.

FOREST

14/10
Forest National (Av. du Globe, 36) «Johnny Hallyday» à 20h30. Tél. 02/347.03.55.

09-10-11/11
Forest National (Av. du Globe, 36) «Michel Sardou» à 20h30. Tél. 02/347.03.55.

16-21/11
Forest National (Av. du Globe, 36) «Aïda» Tél. 02/347.03.55.

JODOIGNE

23/09
Salle des Calèches (Château Pastur) à 20h00. «Récital de mélodie française». Interprété par Marcel Vanaud baryton et Patrick Dheur piano. Renseignements et réservations au: 010/81.35.01.

28/10
Salle des Calèches (Château Pastur) à 20h00. «Récital de violon et de piano». Interprété par Mark Lubotsky et Ralf Nattkemper. Renseignements et réservations au: 010/81.35.01.

09/12
Salle des Calèches (Château Pastur) à 20h00. «Concert d'hommage à Samy Strasunas». Interprété par le trio Grumiaux (Philippe Koch, violon; Luc Dewez, violoncelle; Luc Devos, piano), Duo Reine Elisabeth (Wolfgang Manz, piano; Rolf Plagge, piano), Marc Grauwels, flûte, Jean-François Chamberlan, violon, Patrick Dheur, piano et Ronald Van Spaendonck, clarinette. Renseignements et réservations au: 010/81.35.01.

02/03/1996
Salle des Calèches (Château Pastur) à 20h00. «La famille Bach - Ricercar Consort». Interprété Philippe Pierlot, viole; Guy Penson, clavecin; Marc Hantaï, flûte et Danielle Etienne, flûte. Renseignements et réservations au: 010/81.35.01.

04/05/1996
Salle des Calèches (Château Pastur) à 20h00. «Récital de piano». Interprété par Luiz De Moura Castro. Renseignements et réservations au: 010/81.35.01.

PERWEZ

25/11
Foyer culturel de Perwez à 20h00: «André-Ernest-Modeste Grétry, C. Ph. E. Bach, Joseph Haydn et Mozart»: Interprété par Ludovic De San, baryton et John Whitelaw, clavecin. Renseignements et réservations au: 081/65.61.04.

VILLERS-LA-VILLE

23/09
Abbaye de Villers-la-Ville (Eglise Romane) à 17h: «Festival de Wallonie» Anatol Ugorski - piano. Tél. 071/87.95.55.

30/09
Abbaye de Villers-la-Ville (Eglise Romane) à 17h: «Festival de Wallonie» Quatuor à cordes. Keller et Walter Boeykens - clarinette. Tél. 071/87.95.55.

07-08/10
Abbaye de Villers-la-Ville (Eglise Romane) à 17h: «Festival de Wallonie» Luc Devos - piano (nocturne de Chopin). Tél. 071/87.95.55.

Conférences - Visites commentées

BRUXELLES

03/10-07/11-05/12
La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 05h45: «Abattoirs et marchés d'Andersonlecht». Réservation obligatoire au 02/410.99.50.

03/10-07/11-05/12
La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 09h30: «Mécanique Vanderperren - Boulangerie Van De

Kerchove». Réservation obligatoire au 02/410.99.50.

05/10-09/11-07/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 05h00: «Marché matinal de Mabru - Centre Européen des fruits et légumes». Réservation obligatoire au 02/410.99.50.

05/10-10/11-08/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 09h30: «Frappe de médailles Fibru - Sterop-Pharmacobel». Réservation obligatoire au 02/410.99.50.

06/10-10/11-08/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 09h30: «Gaufres Pegi - Néons Degavre». Réservation obligatoire au 02/410.99.50.

09/10-06/11-11/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 09h30: «Charcuterie Blancke - Torrefaction Santos Palace». Réservation obligatoire au 02/410.99.50.

10/10-14/11-12/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 09h00: «Quai Monnoyer-Ferrailage Techramo - bétons Readymix - récupérations des métaux Goerge». Réservation obligatoire au 02/410.99.50.

11/10-15/11-13/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 09h30: «Tannerie Thompson - Brasserie Belle-Vue». Réservation obligatoire au 02/410.99.50.

11/10-15/11-13/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 19h30 à 00h30: «Workside by Night - Tri Postal - Imprimerie Nevada-Nimifi». Réservation obligatoire au 02/410.99.50.

12/10-16/11-14/12

La Fonderie - Parcours de valorisation de l'entreprise bruxelloise (Rue Ransfort, 27 - 1080 Bruxelles) à 09h30: «Chocolaterie Manon - L'Emagerie belge». Réservation obligatoire au 02/410.99.50.

13-19/10

Palais des Beaux Arts (Rue Ravenstein 23): «Australie, terre d'avenir», de Jacques Villeminot. Renseignements au 02/507.82.00.

21/10

Auditorium 44 (Boulevard du Jardin Botanique 44) à 15h00: «Australie, terre d'avenir», de Jacques Villeminot. Renseignements au 02/507.82.00.

08-19/11

Palais des Beaux Arts (Rue du Ravenstein 23): «Mississippi, à travers les Amériques», de Alain de la Porte. Renseignements au 02/507.82.00.

18/11

Auditorium 44 (Boulevard du Jardin Botanique 44) à 15h00: «Mississippi, à travers les Amériques», de Alain de la Porte. Renseignements au 02/507.82.00.

02-20/12

Palais des Beaux Arts (Rue du Ravenstein 23): «Océan Indien, Maurice, Madagascar, Réunion», de Claude Pavard. Renseignements au 02/507.82.00.

09/12

Auditorium 44 (Boulevard du Jardin Botanique 44) à 15h00: «Océan Indien, Mau-

rice, Madagascar, Réunion», de Claude Pavard. Renseignements au 02/507.82.00.

>31/12

Musée bruxellois de la gueuze: «Visites guidées de brasserie artisanale». Ouvert tous les samedis à 11h, 14h et 15h30. Tél. 02/520.28.91.

VILLERS-LA-VILLE

Ruines de l'Abbaye sont ouvertes toute l'année du mercredi au vendredi de 13 à 17h. Week-ends et jours fériés et vacances scolaires de 11 à 17h. Visites guidées tous les dimanche à 15h30 et sur rendez-vous. Tél. 071/87.95.55. ou SI: 071/87.98.98.

Evénements

BRUXELLES

/09

Stade du Heysel: «Mémorial Van Damme», meeting athlétique. Renseignements: 02/411.46.20

08-10/12

Grand Sablon: «Marché Européen des traditions de Noël». Renseignements: 02/513.39.72.

GENVAL

01/10 Fête du Mahiermont.

ITTRE

23-24/09 Ducasse de la Saint-Rémy.

JODOIGNE

22-24/09 Fête du quartier Saint-Lambert.

07-08/10 Fête du cochon.

LA HULPE

07/10

Le plus petit des grands marchés.

LOUVAIN-LA-NEUVE

18-19/10

Les 24 heures cyclistes.

25/10

Combat du «Lumeçon».

NIVELLES

01/10

Procession du Tour Sainte- Gertrude.

16-18/12

Marché de Noël et concours de crèches.

ORP-LE-GRAND

01/10

Pèlerinage à Sainte-Adèle.

OTTIGNIES

27/09

Marche en étoile et aux flambeaux.

TOURINNES-LA-GROSSE

05-12-19-26/11

Fête de la Saint-Martin.

VILLERS-LA-VILLE

05/11

Fête de la Saint-Hubert.

15/10

Fête de la Saint Hubert. Tél. 071/87.98.98 ou 071/87.73.27.

De fin mars à fin octobre, brocante tous les samedis matin.

WAVRE

10/09

Brocante d'automne Orange-rie. Renseignements au comité des Fêtes: 010/24.10.71.

Salons - Foires - Marchés

BRUXELLES

19-23/09

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Bureau» (halls 5-8). Salon international de l'équipement de bureau, de l'informatique et des télécommunications. Organisation: 02/762.71.83.

20-23/09

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Probuilt» (halls 6-7-11-12). 1er salon professionnel de la construction industrielle et des grands ensembles. Organisation: 02/477.04.21.

21-24/09

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Pétanque» (hall 3). Championnat du monde de pétanque. Organisation: 02/511.90.00.

27-30/09

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Médecine nucléaire» (halls 7 et

11). Congrès ainsi qu'exposition. Organisation: (31).(20).626.13.72.

29/09-02/10

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Photo-vidéo» (hall 12). Salon National de l'image: Photo, Ciné, Vidéo. Organisation: 09/234.14.78.

30/09-02/10

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Estétika» (hall 1). Salon professionnel de produits de beauté, de cosmétologie et de Podologie. Organisation: 09/222.40.22.

07-22/10

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Salon de l'alimentation et des arts ménagers» (halls 3-4-5-6-8, patio 9). Salon de l'Alimentation, Boissons, Restauration, Arts Ménager, Appareils, Vaisselle et Divers. Organisation: 02/217.96.33.

05-08/10

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Déballage» (hall 1). Grand Déballage International d'antiquités, brocante et objets de collection. Organisation: 041/84.50.52.

11-14/10

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Label expo» (halls 7-11-12). Salon

international de l'Etiquette, Technologies d'impression et de Fabrication d'Etiquettes. Organisation: 0044/81/313.35.35.

19-22/10

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Fête du livre» (hall 10). Fête du livre. Organisation: 031/34.02.474.00.

20-24/10

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Green fair - Salon International de l'Environnement» (hall 1). Salon International de l'Environnement en simultanéité avec le 4ème Congrès Européen sur l'Emballage et l'Environnement. Organisation: 02/511.38.60.

21-22/10

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Brussels Retro Festival» (halls 7-11). Exposition d'Antiques Voitures et Motos: Echange, Pièces, Miniatures, etc. Organisation: 02/582.59.28.

28-29/10

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Day 1» (hall 1). Salon International des Arts Martiaux. Organisation: 09/366.25.83.

28/10-05/11

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Cara-

vaning» (halls 11-12). Salon International de la Caravane et du Motorhome. Organisation: 02/380.21.21.

05-09/11

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Meuble» (halls 3-4-5-6-7-8). Salon International et Professionnel de Meubles, Sièges, Matelas, Ameublement et Accessoires. Organisation: 02/218.28.44.

12-15/11

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Hair & Beauty Lifestyle» (hall 12). Hair & Beauty Lifestyle Organisation: 09/369.38.42.

17-26/11

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Festival de l'Enfance» (hall 10). 12e Festival de l'Enfance (nature - science - musique - jeux - livres) Organisation: 02/649.31.87.

25/11-03/12

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Cocoon» (halls 6-7-9). Salon International de l'Aménagement d'Intérieur et du Design. Organisation: 02/660.89.30

06-10/12

Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel): «Zenith» (hall 1). Le Salon de la retraite active. Organisation: 02/514.10.11.

Chez nos amis du Luxembourg belge

BOMAL s/O

11/11 122e foire St Martin. Renseignements: 086/21.24.84.

BORZEE

15/10 Découverte et identification des champignons en famille. Renseignements: 084/41.17.87.

BOUILLON

11/11 Fête de la chasse, toute la journée. Marché au gibier, trompes de chasse. Renseignements: 061/46.62.57.

03/12 Fête de la St Eloi. 9h30: cortège, 10h: messe solennelle de St Eloi. Renseignements: 061/46.68.01.

CLAIREFONTAINE

22/10 Promenade guidée à la cueillette des champignons. Renseignements: 063/23.54.18.

DURBUY

07-08/10 Festival de BD de Durbuy Strip de 10h à 20h. 1er festival de bande dessinée de Belgique, expositions, présence de plus

de 100 auteurs pour les dédicaces. Renseignements: 041/53.20.13 ou 086/21.24.28.

29/10

Messe de St Hubert à 10h, bénédiction des animaux. Festival des trompettes de chasse. Renseignements: 086/21.24.28.

HABAY-LA-NEUVE

24/09

Bénédiction de la forêt à partir de 11h. Messe de la forêt en

l'église, sonneries de cors de chasse, danses folkloriques, exposition d'artistes et d'artistes, bénédiction à la Place Bonaparte et fête populaire au château de Pont d'Oye. Renseignements: 063/42.22.37.

HOUFFALIZE

11/11 Foire Ste Catherine. Renseignements: 061/28.81.16.

IZEL s/S

23/09 Fête du champignon comestible. Visite de l'exposition, cueillette en forêt sous la conduite de guide mycologues et dégustation de champignons. Renseignements: 061/31.29.83 ou 31.18.41 ou 31.23.20.

LIBRAMONT

23/09-01/10 De 13 à 19h, salon Lib'Art à la halle aux foires. Peinture, sculpture, artisanat de création. Renseignements: 061/22.39.31.

MANHAY

26/09 Présélection pour l'élection de Miss province de Luxembourg. Renseignements: 086/45.56.67.

28/10

Election de Miss province de Luxembourg Renseignements: 086/45.56.67.

MARCHE-EN-FAMENNE

17-20/11 Foire des vigneron à la place aux foires: +/- 55 exposants sous chapiteau, produits de spécialités ardennaises. Renseignements: 041/80.46.62.

MELREUX

01-02/10 Foire agricole et commerciale. Renseignements: 084/46.62.25.

NASSOGNE

23/09 Journée du champignon (de 9h30 à 17h): promenade guidée en forêt avec mycologues, cueillette, tri et dégustation à l'arrivée. Renseignements: 084/21.38.34.

30/09

Journée du champignon (de 9h30 à 17h): promenade guidée en forêt avec mycologues, cueillette, tri et dégustation à l'arrivée. Renseignements: 084/21.38.34.

NEUFCHATEAU

30/09-08/10

Semaine champignon, une organisation du cercle de mycologie du Luxembourg belge et du T.C.B. Renseignements: 061/27.93.16 ou 27.75.64. ou 23.54.18.

RACHECOURT

08/10 Rachecourt dans les pommes: foire artisanale de 9h à 19h. Renseignements: 063/67.58.03 ou 67.85.60.

SAINT-HUBERT

23/09

Promenade nocturne à l'écoute du brâme sous la conduite d'un garde-chasse. Départ: challet d'accueil du parc à gibier à 20h30. Renseignements: 061/61.30.10.

24/09

Festivités de la confrérie Saint-Hubert des bouchers. Renseignements: 061/61.12.34.

08/10

Journée du champignon, balade dans la forêt sous la conduite d'un expert pour la récolte des champignons. Renseignements: 061/61.21.35. ou 61.30.10.

VLESSART (LEGLISE)

30/09

Initiation aux champignons des bois. Marche-promenade du brâme en forêt d'Anlier. Renseignements: 063/42.35.70 ou 42.32.92 ou 02/516.34.43.

03/11

Festivités de la St-Hubert, place de la basilique: animations diverses, 10h45 départ en cortège depuis la Place du Fays. 11h basilique: grand-messe solennelle suivie de la bénédiction des animaux. Renseignements: 061/61.30.10.

09-31/12

Exposition - vente d'artisanat d'art. Peinture sur soie, sérigraphie, bougies, bois tourné, poterie, sculpture, reliure, jouets en bois, fleurs séchées, dentelles, confitures, ... Entrée. Ouvert tout les jours sauf le jour de Noël. Renseignements: 084/43.32.20.

VIRTON

2e et 3e sem./11

Festival du film européen: sortie de films européens inédits. Renseignements: 063/57.89.82.



Le Théâtre Royal du Parc de Bruxelles tel que l'on pouvait le voir encore au début du siècle. L'entrée du théâtre se trouvait du côté du Vauxhall. (Archive: Josée Georis).

Claudiel, alors passionnément discuté.

Le 19 juillet 1905, imposant et souriant, Léopold II inaugure au Cercle une intéressante exposition consacrée à l'art ancien bruxellois. Tapisseries et sculptures ornent les salles. Les conférences données au Cercle ne manquent pas d'intérêt. En 1877, le critique Francisque Sarcey donne une conférence où l'humour le dispute à l'érudition. Le 11 février 1890, le poète raffiné et frileux qu'est Stéphane Mallarmé donne un exposé sur Villiers de l'Isle-Adam. Le succès fut tel que Mallarmé recommencera son exposé quinze jours plus tard dans le salon de Berthe Morisot, la grande artiste. Débat nourri en 1973, entre Pierre de Boisdéffre et l'écrivain Gillès de Pélichy. Sujet: l'avenir du roman. Une soirée exquise que celle donnée avec le concours de la regrettée Suzanne Philippe et de l'artiste lyrique Ludovic de San. Un personnage hors série est évoqué par Hippolyte Wouters qui évoqua «L'Humour dans l'oeuvre de Marcel Proust». Au fil des ans, d'autres conférences furent suivies avec l'intérêt: PM. Groothaert, etc.

Un rêve enfin réalisé

Déjà en 1967, le Général Henri Chevalier, Président de la Section Artistique, écrivait son souhait de voir la Salle néoclassique des Caryatides

du Cercle, être l'objet d'une restauration en raison de sa réelle valeur artistique. Lors de la signature du nouveau bail avec la Ville de Bruxelles, le président Ameye, assuré de la présence en ces lieux du Cercle jusqu'en 2025, décida la rénovation de la grande salle. Le toit transparent fut entièrement refait, la verrière renouvelée. L'ambassadeur van Bellinghen veilla à poursuivre l'effort: le sous-sol fut renforcé en béton-armé et le parquet restauré. Enfin, la partie la plus spectaculaire, la décoration, fidèle aux origines, se termine sous la surveillance attentive du président actuel, le baron Grégoire Guillaume, assisté d'un Comité artistique particulièrement qualifié. Il s'agit du chevalier Philippe de Fabricebeckers de Cortils; Grace, architecte-expert; du professeur Jacques Dolphyn, architecte, ancien membre effectif de la Commission Royale des Monuments et Sites et de Jacques van Malderge, architecte, ancien assistant d'Henry van de Velde. Monsieur Marc Henricot a été un conseiller particulièrement précieux. Les corps de métiers qui se sont succédés sous la surveillance attentive de Madame Stulemeyer, se composaient d'ornemanistes, de peintres, d'électriciens, d'éclairagistes, de menuisiers, de maçons, de vitriers, d'ébénistes, de parqueteurs, de serruriers, de

bronziers et d'un acousticien. A nouveau, «du bel ouvrage» fait avec respect, amour, conscience, bons-sens.

Cette vaste entreprise de rénovation qui s'est d'ailleurs étendue au Salon Royal, a pu être réalisée sur le plan financier, à la faveur d'une gestion très stricte s'étendant sur plusieurs années. Dans notre univers si endetté, le Cercle Royal Gaulois ignore le mot emprunt.

Il nous plaît de signaler que la totalité du Vauxhall et donc du Cercle Royal Gaulois, n° 5, rue de la Loi, vient d'être classé par Arrêté du 9 mars 1995. Il en fut de même, à la même date, pour le Théâtre Royal du Parc (n° 3, rue de la Loi).

La location des salles du Cercle Royal Gaulois doit avoir un membre du groupe qui en fait la demande comme garant.

A nouveau, nous sommes heureux de constater que des personnes ont conscience de beauté, de la richesse, de la diversité de notre patrimoine architectural. Parfois même, elles doivent... se battre pendant plusieurs années pour réussir une belle restauration. Grâce en soit rendue aux dirigeants du Cercle Royal Gaulois Artistique et Littéraire pour leur réalisme, leur assiduité et leurs qualités humaines.

Sources bibliographiques

Bulletin Académie Royale de Belgique. Classe des Beaux-Arts. 10-12-91.
Cahiers Bruxellois. Tome I - Fascicule III. Juillet-septembre 1956.
Deuxième Livre du Gaulois. (1971-1988) Préface de Jo Gérard.
Le Florilège de Bruxelles. Berthe Delépinne.

A Tubize, voici le Musée de la Porte, riche de ce que ses supporters lui apportent

par Albert BURNET



Le musée de la Porte, un bâtiment à la gloire de la brique espagnole. (Photo: C. Dhem).

quoi consistaient les veillées de jadis quand n'existaient encore ni la télévision, ni la radio, ni même le phonographe. Et puis, comment la ménagère d'aujourd'hui, entourée de son lave-vaisselle, de sa lessiveuse à commandes électroniques, de son frigo trois étoiles, de son four à micro-ondes peut-elle évaluer les privilèges matériels dont elle jouit si elle ne connaît pas l'évier et sa pompe, la marmite et la planche à laver, la très relative fraîcheur de la cave ou au mieux la glacière d'autrefois, le poêle à bois dont usèrent, il n'y a pas un siècle, sa grand-mère et son arrière-grand-mère?

Un passé «Bien de chez nous»

Cela, c'est la mémoire commune. Il en est une autre: celle qui est spécifique de la région, de la ville, du village, basée sur des coutumes et des caractéristiques commandées par la nature du sol, les plantes qui y poussent et les minéraux qui s'y cachent, par les métiers qui en ont découlé, par les hasards de l'Histoire ou par les traditions nées de la piété populaire. C'est ce qui différencie les mentalités, le comportement d'une cité à l'autre et singularise même les habitants d'un quartier, voire d'une rue par rapport à une autre... A Tubize, c'est le musée de la Porte qui conserve cette mémoire. Tout le

N'est-ce pas le meilleur destin que l'on puisse souhaiter à un vénérable bâtiment: devenir le réceptacle de la mémoire collective? Tel est celui de la vieille ferme Scaillet devenue en avril 1968 le Musée de la Porte.

Elle méritait bien cette promotion! D'autres que nous en ont fait l'historique, en particulier Christian De Brabanter qui y mit tout son cœur, sa science et sa conscience, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant *Le grand passé d'une ferme devenue musée* (édité par l'auteur en 1988). La nuit des temps, pour cette bâtisse, se niche quelque part dans le XIIIe siècle. Depuis lors, que d'avatars! Non seulement le passé agreste de Tubize s'y trouve impliqué, mais aussi

les phases de son industrialisation: quand la commune s'en rendit acquéreur en 1961, c'est à l'entreprise Fabelta qu'elle la racheta, laquelle la tenait elle-même de la Fabrique de Soie artificielle de Tubize!

On ne dira jamais assez l'intérêt culturel que représentent les musées du terroir, gardiens de tant de souvenirs, garants de la mémoire de métiers, coutumes, traditions qui s'effilochent au fil des ans, et de plus en plus vite. A l'ère où nos enfants croient que le lait sort d'une boîte, la musique d'un transistor et l'écriture d'un stylo à bille, il est temps de leur montrer ce qu'est une vache, un pipeau et une épinette, une ardoise et sa touche. Il faut leur révéler en



La robe (ou plutôt la jupe) brodée de sainte Philomène, rescapée de l'autodafé qui détruisit en 1964 les reliques et le gisant de cette chrétienne romaine, coupable, selon Vatican II, d'encombrer le calendrier grégorien... (Photo: A. Burnet).

monde est invité à l'y retrouver, à conforter la sienne, et aussi à participer à son enrichissement. Car plutôt que de jeter à la poubelle le vieux fer à friser de grand-maman, le porte-plume oublié depuis l'école de l'entre-deux-guerres, le train électrique qui n'amuse plus le jeune fandes tortues Ninja, pourquoi ne pas en faire don (ou même simplement le dépôt) au musée où ces objets devenus étranges et même mystérieux feront déjà sensation et le feront davantage dans vingt ou trente ans?

Et c'est bien parce que de nombreux citoyens de Tubize et des communes entrées dans son giron (Saintes, Clabecq, Oisquerq) depuis la fusion ont eu la bonne réaction que le musée de la Porte est devenu le dépositaire d'un passé parfois encore proche mais que l'on se surprendrait à oublier si quelque témoin concret n'était pas là pour en garantir le souvenir.

La statue professionnelle de sainte Gertrude, patronne de Tubize. (Photo: A. Burnet).

Admirable, ce buste du Christ aux outrages, sculpté vers 1500 et trouvé dans les combles de l'église Sainte-Gertrude. (Photo: A. Burnet).

Tu n'es pas oubliée, sainte Philomène!

A l'heure où l'on rénove tout, y compris les rites, certains esprits plus novateurs que de raison veulent, dans un élan de modernisme mal calculé, jeter au feu tout ce qui «ne sert plus». Même la pauvre sainte Philomène, dont les reliques se trouvaient en l'église Sainte-Gertrude en fit les frais! Le concile Vatican II raya d'un calendrier hagiographiquement trop encombré cette pauvre chrétienne découverte dans les catacombes de Rome en 1802, dans les restes aboutirent à Tubize en 1836, par les soins du pape Grégoire XVI, et pour laquelle un beau gisant vêtu d'atours brodés avait été réalisé. Puisqu'elle était «destituée», on ne fit rien de mieux que de brûler ses restes et ce gisant. Néanmoins, on sauva sa robe brodée et son rosaire. C'est au musée de la Porte que ces vestiges ont trouvé abri, au milieu des trésors du doyenné, sous le regard compatissant d'un émouvant Christ aux Outrages (trouvé un jour dans les combles de Sainte-Gertrude), oeuvre superbe d'un artiste qui le sculpta vers 1500, d'une Marie-Madeleine provenant de Oisquerq, qu'un imagier tailla en



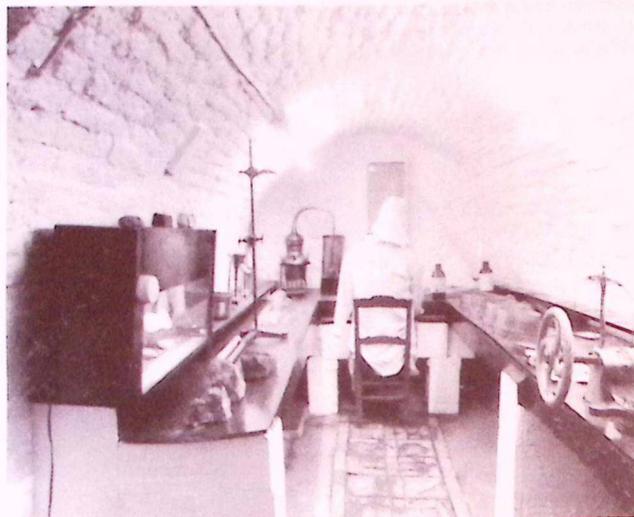
1510, et de sainte Gertrude elle-même, revêtue de ses atours professionnels.

Le peintre, le pharmacien et l'agriculteur

Le musée de la Porte cultive les contrastes. Que trouve-t-on dans la salle attenante? Les oeuvres du peintre et graveur Jules Gonther (1907-1968), un artiste dont Tubize peut être fière, d'autant qu'il expérimenta avec talent diverses techniques et se montra aussi très éclectique dans son inspiration allant du portrait au paysage, fixant sur toile des coins du terroir qui ne sont plus les mêmes aujourd'hui.

Descendez à la cave et sous les voûtes basses, entrez dans le laboratoire d'un pharmacien qui exerçait encore une profession largement artisanale voici quelques décennies: vous y verrez sa machine à fabriquer les suppositoires, celle qui calibrait les pilules, ses autoclaves, ses mortiers... comme si l'alchimie n'était pas encore très loin. Tournez à gauche et baissez bien la tête, car les voûtes sont basses mais ce sous-sol rassemble, en un saisissant condensé, toute la mémoire rurale de Tubize, avec les outils de l'agriculteur, du forestier, du forgeron...





Le fantôme du pharmacien hante encore son vieux laboratoire, reconstitué dans une cave voûtée du musée. (Photo: A. Burnet).

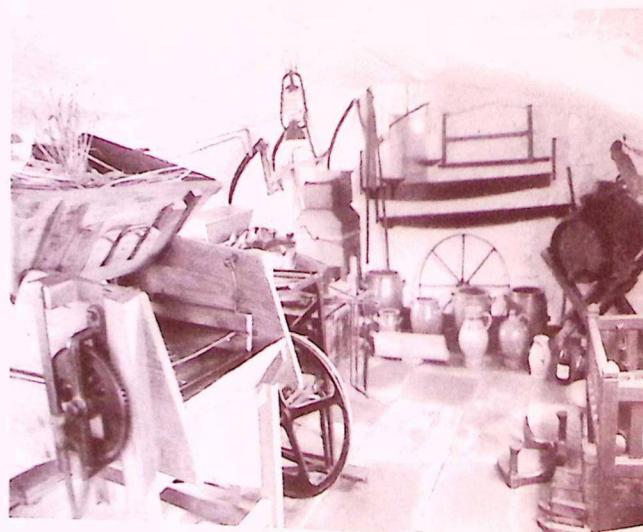
Le triomphe des industries

Pourtant, tout ce côté bucolique se verra surpassé par l'industrie. La plus ancienne est celle de la brique et de la tuile. Aux productions prioritairement utilitaires s'ajoute une touche artistique avec la fabrication de pièces de parement émaillées et de majolique dont quelques échantillons provenant des usines Léon Champagne témoignent du niveau de qualité atteint à la fin du siècle passé, et prolongé dans le nôtre.

Si la première ligne de chemin de fer continentale fut Bruxelles-Malines, la seconde fut créée en 1840 pour relier Tubize à Bruxelles. Les exploitants des carrières saisirent l'occasion pour établir une prolongation jusqu'à Clabecq. Devant un tel développement, un atelier de construction de locomotives ne tarda pas à fonctionner à Tubize avec un succès qui fut marqué, en 1896, par la sortie de son millième engin! Si la vapeur ne survit plus chez nous que sous l'aspect de trains touristiques, il existe encore, de par le monde, des locomotives tubiziennes

La cave dédiée aux travaux agricoles et artisanaux connexes. (Photo: A. Burnet).

accomplissant vaillamment leur devoir. Bien sûr, le musée de la Porte n'a pas la place pour en exposer un exemplaire mais une série de documents administratifs et de photographies rappelle cette activité qui connut sa période de gloire. Une autre initiative industrielle n'eut pas autant de rayonnement mais son souvenir mérite d'être cultivé: il s'agit de tentatives d'exploitation électrique en matière de traction fluviale. On tenta de remplacer le cheval de halage



par un tracteur électrique à trolley et l'on expérimenta semblablement un remorqueur de péniches actionné par ce même type d'énergie nouvelle. Après quelques tentatives, il fallut renoncer mais des documents nous fournissent la preuve que des esprits inventifs avaient cherché fortune dans cette direction. On ne gagne pas à tous les coups...

Par contre, dans le domaine du textile synthétique, Tubize trouva sa voie. Ce ne fut pas sans risques. L'un des premiers procédés mis en application au début du siècle était basé sur l'emploi du collodion, un produit particulièrement dangereux: en 1903, une explosion dévasta l'usine. Cependant le progrès était en marche, le renom de Fabelta se répandit à partir de 1932, et reste inscrit de manière indélébile dans les annales de Tubize. Il y demeurera d'autant mieux que le musée de la Porte a largement ouvert ses espaces à son souvenir. Une statue très usée de saint Expédit, le protecteur de cette corporation, règne sur ce secteur. Le visiteur découvrira simultanément une autre production aux aspects multiples autant qu'utilitaires: le procédé Sisalkraft de renforcement



Un «vase aux quatre dieux», l'une des plus belles pièces de la collection archéologique d'époque romaine provenant des fouilles de Liberchies. (Photo: A. Burnet).

Un objet insolite dans cette même salle est bien plus vieux: on lui donne quelque cinquante millions d'années d'âge. Il s'agit d'un tronc d'arbre pétrifié. Si vous voulez remonter encore davantage le temps, c'est possible au musée: une vitrine de fossiles vous propose de découvrir, entre autres, des spongiaires dépassant les 65 millions d'années. A ces époques, Tubize était sous la mer...

Vous connaissez le musée de la Porte? Vous y êtes déjà allé? Et vous croyez peut-être que cela suffit? Eh bien non: régulièrement, il s'enrichit, il évolue. On travaille pour le moment à restaurer un vénérable drapeau offert en 1832 par Léopold Ier aux volontaires tubiziens de 1830. Cette relique en soie est bien fragile, avec ses trois couleurs encore disposées horizontalement. Dès qu'elle sera consolidée, elle aura sa place d'honneur. Quant à l'étendard de la fanfare de la fabrique de soie artificielle qui date, lui, de 1908, vous vous doutez bien en quelle matière il fut réalisé!

Et pour garantir de toute manière la découverte lors d'une visite, sachez que le musée abrite annuellement une douzaine d'expositions temporaires. Les artistes ne manquent pas dans l'entité de Tubize!

Renseignements pratiques

Le musée de la Porte est situé à l'angle de la rue de Bruxelles (au n° 64) et de la chaussée d'Hondzocht à 1480 Tubize. Il est ouvert selon un horaire un peu compliqué: les samedis et dimanches de 10 à 12 h et de 14 à 18 h, les mardis de 9 h 30 à 11 h 30, les mercredis et vendredis de 15 à 17 h, les jeudis de 18 h 30 à 20 h. Tél.: 02/355.55.39. Il n'a pas encore de conservateur en titre et fonctionne sous la direction d'un animateur, Yves Verteneuil, que l'on peut contacter pour des visites guidées pour écoles et groupes ou pour des animations.

des papiers d'emballage pour l'inclusion de fils dans la pâte. Aux souvenirs de ces industries s'alignent parallèlement ceux de métiers plus artisanaux, voire d'activités familiales. Voici la machine à couler les bonbons du confiseur, puis la machine à coudre du bourrelier mais aussi une ancêtre de celles qu'utilisent les plus industrieuses mères de famille. Voici aussi les étendards, les médailles, les documents des sociétés locales, sportives ou culturelles; voici les témoins de modes révolues, celles des éventails, des montres-gousset. Il y a encore les plumes «Ballon» des écoliers, les jouets d'autrefois, tout ce que les moins jeunes d'entre nous ont encore connu mais que les enfants d'aujourd'hui ont de la peine à concevoir.

Bayard de la Moskova et Faustine la romaine

Voilà pour le proche passé. Il y a aussi tout un potentiel de découvertes nécessitant des bonds plus larges dans les siècles révolus. Premier bond: l'épopée napoléonienne. Admirons la maquette en arkose (une pierre verte locale qui fut aussi un temps à la mode) du château de Clabecq, aujourd'hui disparu. Il

appartient à un marquis de Saive, général de Napoléon, qui après une brillante carrière, se retira en ce lieu avec son cheval Bayard. Brave bête, ce Bayard! Le marquis le montait lors de la baventaille de la Moskova. L'officier, grièvement blessé, tenu pour mort par ses compagnons d'armes, demeura cependant en selle tandis que le vaillant animal traversait la rivière et ramenait son maître dans les lignes françaises. Le marquis «en montra reconnaissant. A Clabecq, Bayard vécut très vieux et fut enterré dans le château. Son maître dressa une stèle à sa mémoire. Il paraît qu'elle existe toujours... La maquette a été réalisée par l'architecte Laurent Tilman.

Le bond suivant nous mène à l'époque romaine. Les numismates ne manqueront pas de se pencher sur le trésor monétaire d'époque impériale découvert à Tubize. Parmi les célébrités dont le profil orne ces sesterces et ces deniers figure Faustine, la fille d'Antonin le Pieux, mère de l'empereur Commode. Dans une autre salle, c'est la céramique romaine qui domine, à côté d'objets de bronze et de fer: c'est la seule collection du musée qui ne soit pas consacrée à l'entité tubizienne car ces beaux objets proviennent des fouilles de Liberchies, en Hainaut.

Il y aura bientôt trente ans, le château Cheval à Mont-Saint-Jean tombait sous la pioche des démolisseurs

par Eric MEUWISSEN

Des tourelles du château, on apercevait tout le champ de bataille de Mont-Saint-Jean.

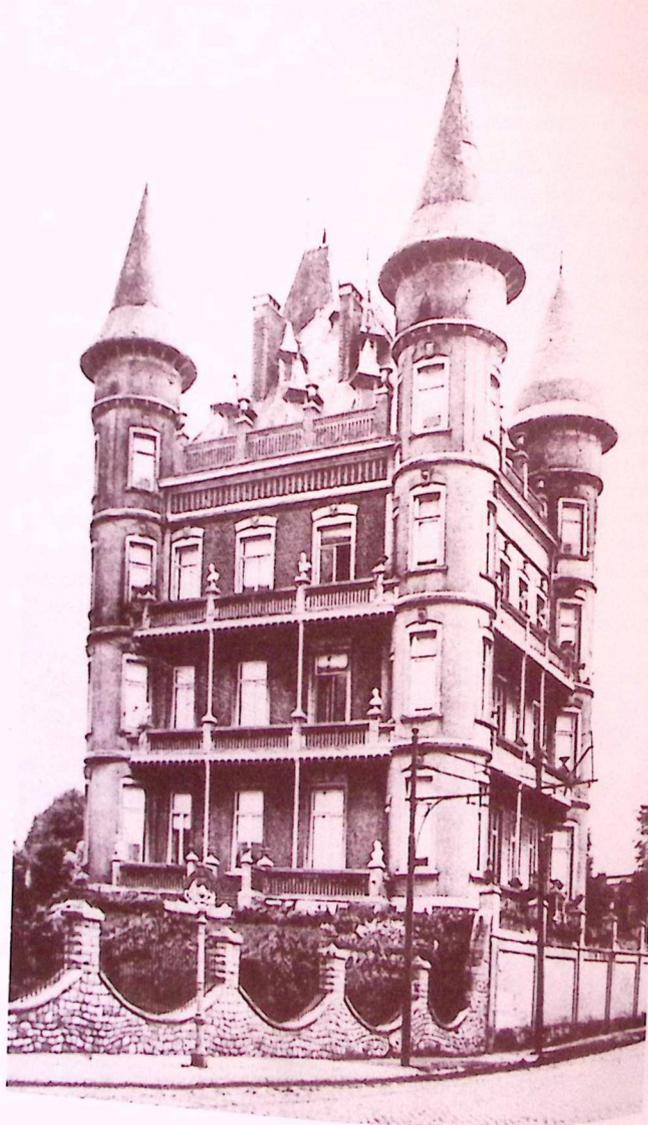
Avec ses cent et une fenêtres et ses quatre tourelles d'angle, le château Cheval ne passait vraiment pas inaperçu. Tout le monde le connaissait. Et pour cause puisqu'il était situé à Mont-Saint-Jean au carrefour de la route Nivelles-La Hulpe et Charleroi-Bruxelles (RN 5). Un endroit aujourd'hui bien connu sous le nom de «Carrefour du Sarma».

De 1895 à 1966, (date de sa démolition), le château Cheval domina la plaine de Mont-Saint-Jean. Il était construit juste en contre-haut de la chaussée sur une butte de 5 ou 6 mètres de haut.

Le Château était entouré d'un parc de trois hectares qui surplombait la chaussée de Waterloo. Le tout était protégé par un mur haut de deux mètres cinquante.

«Le parc était de toute beauté», se rappelle Pierre Cauvin (62 ans) un des petits-fils du dernier châtelain. «Il y avait là, une allée de tilleuls magnifiques. Sans parler des arbres fruitiers, de l'orangerie, des serres et des dahlias. C'était merveilleux. Quand le Sarma a racheté l'ensemble, j'ai cru un moment qu'il allait conserver

C'est vers 1895 que fut entamée la construction de cet étrange château à trois tours rondes et une tour carrée. Un château qui sera construit selon les uns en deux ans et selon les autres en sept ans. (Repro Paul Joachim, collection André Cauvin).



Le château Cheval domina de sa masse imposante de 1895 à 1966 le carrefour des chaussées de Bruxelles et de Louvain. Un endroit mieux connu aujourd'hui sous le nom carrefour Bigg's (ex-Sarma). Repro Paul Joachim, collection André Cauvin.

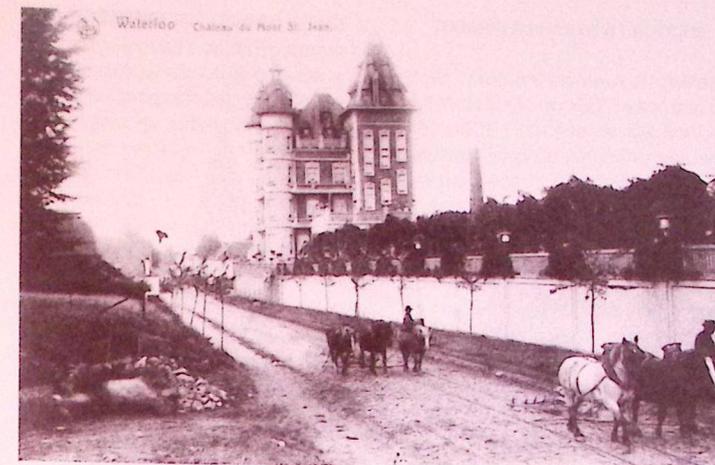
la butte et le parc. Illusion perdue, puisque tout a été finalement rasé et aplani».

Léon Cheval n'y dort qu'une seule nuit

L'histoire du château Cheval remonte au siècle dernier. Tout commence avec Léon Cheval, un riche français né à Estreux (Valenciennes) et qui allait venir s'établir à Mont-Saint-Jean pour y rejoindre son oncle qui exploitait une forge sise dans une vieille maison dont l'ancien octroi faisait partie (en face de feu l'Hôtel des Colonnes). Léon Cheval avait quitté la France en 1859 dans les mêmes conditions que Victor Hugo. Ce dernier allait débarquer deux ans plus tard à Mont-Saint-Jean. Mais n'anticipons pas. Ingénieur de son état, Léon Cheval avait imaginé de faire des engrais pour le bétail. Ce qui constituait alors une véritable première en Belgique. Il mit ainsi sur pied en 1875 l'une des premières usines d'engrais chimiques. Pendant longtemps, on pouvait lire dans les blés de Mont-Saint-Jean le nom Cheval. En effet, là où il avait dessiné avec son engrais les lettres de son nom, les «plantes» poussaient mieux. Léon Cheval disposait d'une sorte de monopole en la matière. La firme d'engrais prospéra jusqu'au début des années soixante.

On venait à Mont-Saint-Jean de toute la Belgique pour s'approvisionner. A partir de 1971, la firme déménagea à Sart-Moulin.

Le cas de Léon Cheval était une réussite sur tous les plans, commentait l'instituteur du village en 1923: réussite industrielle d'abord avec 100.000 sacs par an d'engrais divers, quatre millions de chiffre d'affaires (en 1923); réussite sociale ensuite puisque durant l'hiver pas moins de 120 ouvriers travaillaient à la fabrique. Et cela à la grande



satisfaction des paveurs qui étaient au chômage à cette période de l'année. Bientôt grâce à ses plantureux revenus, Léon Cheval put envisager l'acquisition et la construction du château Cheval. Histoire de consacrer sa réussite industrielle et sociale.

Léon Cheval dessina lui-même les plans. La construction dura plus de sept ans. Selon la légende, le château était agrémenté de cent et une fenêtres, car si l'on en croit certains au-delà de cent fenêtres on ne payait plus le fameux impôt sur les portes et fenêtres. D'autres parlent de nonante-neuf fenêtres car au-delà de cent fenêtres la taxe était plus chère. Allez savoir. Quand le château fut terminé, Léon Cheval n'y passa qu'une seule nuit. Car il le trouvait non seulement inesthétique mais finalement beaucoup trop grand pour lui. Résultat des courses, il préféra rester dans sa petite fermette de la chaussée de Louvain. Il décida alors d'offrir son château en cadeau de nocces à sa fille unique: Bethé Cheval, épouse Demanet.

Cette dernière y habita toute sa vie avec son mari, l'industriel brainois Raymond Demanet (1876-1962).

Avec Victor Hugo pour voisin

A ses moments perdus, la châtelaine peignait. D'une tourelle du château, elle a immortalisé la perspective en

direction du village de Waterloo. Il s'agit d'un très beau naïf qui fait découvrir outre la chaussée, son train à vapeur ainsi que le passage tel qu'il existait à l'époque. Une toile qui se trouve actuellement chez sa fille (Claire Cauvin, 86 ans) et qui nous montre clairement comment se présentait ce fameux carrefour du Sarma en 1903. Le hasard a fait que Claire Cauvin ait retrouvé chez un brocanteur une reproduction du même carrefour datant de 1850. Il apparaît clairement qu'entre 1850 et 1903 rien n'avait véritablement changé.

On reconnaît d'ailleurs sur la peinture naïve de Berthe Cheval (voir photo ci-contre), le fameux "Hôtel des Colonnes" où Victor Hugo écrivit en mai-juin 1861 un chapitre des «Misérables». Dans ses carnets il écrit: «J'ai fini les «Misérables» sur le champ de bataille de Waterloo, aujourd'hui 30 juin 1861 à 8 heures et demie du matin, jour de kermesse à Mont-Saint-Jean». L'Hôtel des Colonnes abrita par la suite un petit musée consacré au célèbre écrivain. Finalement, il fut détruit en 1963 lorsqu'on procéda à l'élargissement de la route La Hulpe-Nivelles. Une campagne internationale de protestation fut déclenchée. Dans le «Figaro Littéraire» le grand spécialiste d'Hugo, José Camby (conservateur du Musée Charlier à Saint-Josse et administrateur de la Société Victor



Hugo) écrit une page entière pour condamner cette funeste démolition. Paul Caso stigmatisa dans le journal «Le Soir» du 14 mai 1954 ce qu'il appelait alors par euphémisme «une destruction regrettable». «Elle ne manquera pas de susciter les vifs regrets de ceux qui considéraient cette modeste demeure comme un lieu de pèlerinage littéraire. La machine administrative va engoulir le vieil hôtel où l'illustre poète écrivit les pages brûlantes des «Misérables». Le site de Waterloo perd ainsi un de ses aspects émouvants et prive la région

de l'un de ses attraits touristiques». De son côté Théo Fleischman écrivait: «Rien ne subsiste plus maintenant de cette étape hugolienne sinon le balcon de la chambre du poète qui, par les soins de la «Société belge d'études napoléoniennes» vient de prendre place dans le musée de la ferme du Caillou, quartier général de Napoléon. Voilà pour la disparition de l'Hôtel des Colannes. Lorsqu'en 1861, le célèbre écrivain séjourna à «l'Hôtel des Colannes», il fit la connaissance de son compatriote Léon Cheval, qui résidait alors juste

La démolition du château commença en février 1966. Après le décès des châtelains, le castel menaçait ruine. Il constituait un véritable danger pour les automobilistes de la chaussée de Bruxelles. Repro Paul Joachim, collection Lucien Gerke).

en face. Les deux Français en exil sympathisèrent. Et si l'on en croit la fille unique de Léon Cheval, Victor Hugo rencontrait son père chaque jour. Il s'installa ensemble l'unique journal venant de France et auquel Léon Cheval était abonné (Le Figaro). Nos deux Français en exil firent également ensemble de longues promenades sur le champ de bataille dont Léon Cheval connaissait fort bien l'histoire. Ce dernier mourut en 1901 et les souvenirs qu'il avait conservés du séjour de Victor Hugo furent malheureusement perdus au cours de la première guerre mondiale, époque à laquelle le château fut occupé et pillé par les Allemands.

Une cave de six mille bouteilles saccagée par les Allemands

On raconte à cet égard que ceux qu'on appelait alors les «boches» pillèrent sans vergogne la magnifique cave à vin du château. Une cave qui contenait pas moins de 6.000 bouteilles représentant les plus grands crus de France. Les Allemands s'amuserent même à tirer les bouteilles au pistolet. L'un lançait le divin flacon en l'air et l'autre le tirait en vol. On retrouva ainsi de nombreux débris sur les marches du perron du château.

En 40-45, la famille avait cette fois pris ses précautions et enterré la cave dans les jardins du château. Malheureusement un jardinier vendit la mèche aux Allemands. C'était une très belle cave qui fut détruite. Le cinéaste, juriste, écrivain, André Cauvin (88 ans) se souvient qu'il y avait là tous les grands Bordeaux. «J'ai d'ailleurs encore ici chez moi une bouteille de Château-d'Yquem 1942 (le plus prestigieux vin blanc du monde). On m'en a offert 12.000F. mais je préfère la garder en souvenir». Signalons au passage qu'en 1994, le cours d'un tel vin s'établissait pour

l'année 1945 entre 27 et 32.000F. la bouteille. Un Château-d'Yquem 1986 vaut déjà 7.000F.).

La guerre terminée, le château Cheval n'allait plus rester en place qu'une vingtaine d'années. En 1966, quatre ans après la mort du châtelain Raymond Demanet (le gendre de Léon Cheval) le château fut vendu par ses cinq enfants.

Auparavant, il servit encore de lieu de réunion à l'occasion du 150^e anniversaire de la bataille de Waterloo (juin 1965).

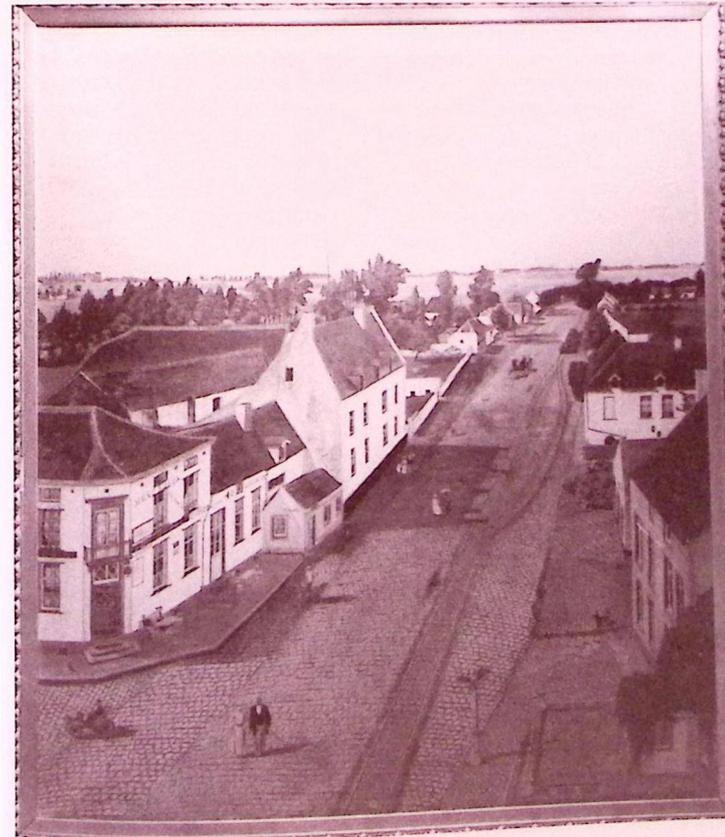
Pourtant les heures du château étaient désormais comptées. Le castel n'étant plus habité, il menaçait ruine. Il faut dire que son entretien était particulièrement onéreux. Un des petits-fils du château, le Docteur Jean-Claude Demanet se souvient qu'il fallait pas moins de deux à trois wagons de chemin de fer remplis de charbon pour chauffer cet immense

collure. De plus, les ardoises du toit commençaient à s'envoler et comme le château était situé très près de la chaussée, il constituait un véritable danger pour les automobilistes. Les Demanet tentèrent en vain d'y intéresser l'Etat afin qu'il y établisse un Musée Victor Hugo. Il faut dire que le château Cheval était idéalement situé pour cela. On évoqua aussi la possibilité d'y installer une maison de repos. Mais rien n'y fit. Et en février 1966, il tombait sous la pioche des démolisseurs. On utilisa pour cela une technique particulière qui consistait à faire des saignées d'angle dans les tours avec enfoncement de madriers en bois auxquels on mettait le feu avec de la paille. Du château Cheval, il ne reste rien aujourd'hui sinon quelques vestiges comme le marbre de Carrare ou les parquets en chêne de Hongrie qui ont été récupérés par les descendants.

700.000 francs or à l'époque

Voilà comment disparut un château qui avait coûté en 1900 la somme de 700.000F. or. Pierre Cauvin se souvient bien de ce chiffre que son grand-père Demanet lui communiqua. A l'époque son grand-père lui expliqua que Léon Cheval avait hésité entre d'une part racheter pour la même somme toute l'avenue Franklin Roosevelt (alors en friche) et d'autre part acquérir le magnifique domaine de Sept-Fontaines (Braine-l'Alleud) appartenant au négociant bruxellois Victorien Timberman (1831-1904). Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il fit le mauvais choix. L'avenue Roosevelt est devenue l'avenue la plus huppée des environs de Bruxelles et le domaine de Sept-Fontaines est encore toujours une fabuleuse propriété d'environ 500 ha. Un ensemble qui fut reconstitué autour du prieuré de Sept-Fontaines à partir de 1832 par l'achat successif des parcelles de l'ancien domaine monastique. Ainsi notre premier ministre des Finances, le comte Jacques-André Coghén (1791-1858) acquit 393 ha de forêt de Soignes mis en vente par la Société Générale au lendemain de l'Indépendance. Il s'empressa d'ailleurs de les faire défricher.

L'ensemble de ses biens fut vendu en 1892 par sa fille Isabelle Mosselman-Coghén (trisaïeule de la reine Paola) à Victorien Timberman dont les heureux descendants se les transmettent jusqu'à notre époque. Ce domaine, sis pour une partie sur Wauthier-Braine (88 ha en 1897), Braine-l'Alleud (457 ha en 1897) et Rhode-Saint-Genèse est constitué par un magnifique parc qui entourent un château. En 1972, le domaine comptait encore 418 ha rien que sur la commune de Braine-l'Alleud (avant fusion). La demeure des Timberman



D'une tourelle du château, Berthe Cheval a immortalisé en 1903 la perspective en direction du village de Waterloo. Un beau naïf sur lequel on reconnaît le fameux «Hôtel des Colannes» où Victor Hugo écrivit en 1861 un chapitre des Misérables. Repro Paul Joachim, collection André Cauvin).



Léon Cheval est né le 17 février 1842 au village d'Estreux, non loin de Valenciennes. Voyant autour de lui des paysans se plaindre du médiocre rendement de leurs cultures, il eut l'idée de se lancer dans la fabrication d'engrais chimiques composés, encore inconnus chez nous. Ainsi naquirent en 1868 les «Engrais Cheval». Repro Paul Joachim, collection André Cauvin.

est édifiée à l'empalement du quartier des hôtes du prieuré de Sept-Fontaines fondé à Rhode-Saint-Genèse en 1389.

La fortune vint par un blessé de la bataille de Waterloo

Léon Cheval n'habita donc jamais son château. Nous avons vu qu'il n'y dormit d'une seule nuit et l'offrit en cadeau de noces à sa fille unique Berthe. Celle-ci venait d'épouser un industriel bien connu à Braine-l'Alleud: Raymond Demanet (1876-1962). Un industriel qui fit la réputation du fameux «bleu de Braine». Un produit évoqué dans un roman de Simenon. Il servait à teindre les salopettes dont les mécaniciens des locomotives étaient autrefois porteurs.

Tout commença pour le «bleu de Sart-Moulin» au lendemain de la bataille de Waterloo. Un certain Jean-Baptiste Pieret, meunier de son état et habitant de Sart-Moulin fut comme beaucoup de ses compatriotes commis d'office pour enterrer les morts au lendemain de la terrible bataille.

Tandis qu'il s'affairait à sa funeste besogne, il entendit soudain un gémissement presque imperceptible. Intrigué, il se dirigea vers la plainte et tomba sur un soldat autrichien agonisant. Il le ramena dare-dare chez lui et le soigna. Le soldat finit par se

rétablir. Il se révéla être un teinturier de toute première force. En effet, il avait la connaissance pratique de la teinturerie en bleu indigo. Ce qui à l'époque était encore un secret de fabrication artisanale. Il donna ainsi à son sauveur la clé pour faire en sorte que le bleu des sarraus ne déteigne plus. Le «bleu de Braine» était né. Un «bleu» capable de résister à des lavages multiples.

Désormais à Sart-Moulin, on allait fabriquer la fameuse toile bleue en usage dans toute la région pour la confection des sarraus si chers aux paysans wallons depuis le plus humble ouvrier jusqu'au fermier le plus aisé.

Aline Pieret: une femme de tête

L'affaire ne tarda pas à prospérer. Mais c'est Aline Pieret (1852-1942), la petite-fille du fondateur qui allait lui donner toute son ampleur. Elle avait épousé un clerc de notaire, Clément Demanet qui en raison de sa couleur politique (il était libéral) ne parvint jamais à obtenir la charge de notaire de son oncle. Et pour cause, Braine l'Alleud était alors une cité tenue par les catholiques. Qu'à cela ne tienne. Clément Demanet à défaut d'être notaire sera industriel. Ils s'investirent alors dans les affaires de son beau-père Pieret. Malheureusement, il décéda très jeune (35 ans) laissant une veuve

et trois enfants. Une veuve extraordinaire qui n'allait pas tarder à reprendre en mains l'affaire familiale. Aline Pieret se révéla être une femme de tête. Une véritable industrielle. Ce qui pour l'époque n'était vraiment pas courant.

Son fils aîné, Raymond (le futur châtelain du château Cheval) et son cadet Armand allaient bientôt à marcher sur les traces de leur incroyable mère.

Tandis que Raymond Demanet reprit l'usine d'engrais chimiques de son beau-père Cheval, son frère Armand s'occupa de l'usine de Sart-Moulin fondée par son arrière-grand-père, le meunier Pieret.

À la teinturerie de Sart-Moulin s'ajouta dans la seconde moitié du XIXe siècle un «tissage de toile». Histoire de développer un véritable produit fini. L'ensemble fut mené de main de maître par Aline Pieret d'abord et par son fils Armand Demanet (1879-1954) ensuite. Dans les années trente, l'usine atteignit son apogée en employant jusqu'à cent personnes.

On démonta l'usine plutôt que de la céder aux Allemands

On y fabriquait du tissu pour salopettes. Des salopettes qui étaient ensuite teintées selon le fameux procédé en vigueur à Sart-Moulin. Pendant la seconde guerre mondiale, Armand Demanet refusa de travailler pour les Allemands qui lui demandaient de produire des draps. Il refusa non seulement de collaborer mais fit en grand secret démonter son usine. Pendant toute la durée des hostilités, il paie ses ouvriers comme si de rien n'était. Le chef des ouvriers veillait d'ailleurs personnellement sur le patron qui était devenu particulièrement

souffrant à la fin de la guerre. Après la guerre, il reprit l'usine pendant quelques années avec une vingtaine d'ouvrières. On y fabriquait les fameux «bleus de travail» jusqu'à la mort d'Armand Demanet en 1954. Pour cela, on employait l'eau du Hain qui n'était pas encore l'égout à ciel ouvert d'aujourd'hui. Actuellement, il ne reste quasiment plus rien de l'usine de Sart-Moulin. Elle se trouvait rue de la Gare.

La sixième fortune de Braine-L'Alleud

Mais revenons au frère d'Armand, Raymond Demanet-Cheval. Il était devenu par son mariage avec la fille de l'industriel Cheval, l'heureux propriétaire du «Château de Mont-Saint-Jean». Si l'on en croit ses

Berthe Cheval lors de son mariage avec l'industriel brainois Raymond Demanet. Un industriel qui fit la réputation du fameux «Bleu de Braine». Repro Paul Joachim, collection André Cauvin.



descendants, il était considéré comme la sixième fortune de Braine-l'Alleud.

Né dans la maison des Pieret, au «Château de Sart-Moulin», c'était un ingénieur et une personnalité notoire du monde de l'agriculture. Depuis sa sortie de l'université, Raymond Demanet-Cheval se consacra à l'usine d'engrais chimiques que son beau-père avait créée. Une usine qui fut reprise quelque temps par son fils Léon Demanet fut élu conseiller communal en 1908. Il siégea plusieurs années au Conseil provincial. À la déclaration de guerre (1914-1918), il s'engagea et combattit avec vaillance ce qui lui valut plusieurs distinctions. Les Demanet possédaient beaucoup de foncier dans la région. Raymond Demanet détenait par exemple une grande partie du terrain sur lequel s'est installé aujourd'hui le zoning de Braine (UCB...). En 1927, il possédait pas moins de 170 ha rien que sur le territoire de Braine-L'Alleud (Sart-Moulin, l'Ermitte, chaussée de Tubize,

Alconval, la Bruyère, chaussée d'Ophain, chaussée d'Alseberg...). En 1952, il détenait toujours 168 ha qui deviendront 100 ha à sa mort en 1960 et 70 ha en 1972.

Aujourd'hui, Claire Cauvin, la fille de Raymond-Demanet habite toujours à Oedenghien, le «Domaine d'Alconval». Elle y vit avec son mari le cinéaste-écrivain André Cauvin (88 ans). Ce dernier s'est rendu célèbre par ses films documentaires dont le plus connu fut «Bwana Kitoko». André Cauvin a parcouru le monde pour le compte d'un des grands magazines cinématographiques américains. Aujourd'hui sa petite-fille a hérité de ses talents d'artiste puisque c'est elle qui a réalisé à la demande des autorités communales de Braine-l'Alleud les bustes de Paul-Henri Spaak et de Jean-Charles Snoy et d'Oppuers.

Des Pieret, aux Demanet en passant par les Cheval et les Cauvin... voilà bien une famille qui a fait plus que marquer la région de son passage.

A JODOIGNE, REVE ET PASSION SONT DEVENUS MUSEE ...

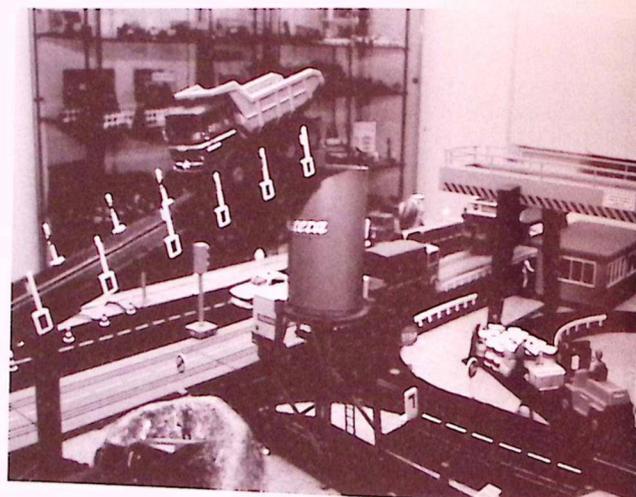
par Philippe CHAVANNE

Voitures, 4x4, mais aussi camions et autres véhicules utilitaires: le «Musée Scalextric» de Pierre Morlighem recèle quelques pièces rares et originales (Photo: Philippe Chavanne).

C'est l'ambiance des grands jours sur le circuit! Le temps est superbe. Idéal pour les centaines, pour les milliers de spectateurs qui sont venus assister à ce nouveau Grand Prix. Là, près des stands, tous les mécaniciens, responsables des chronos ou teams managers sont prêts à intervenir à une vitesse époustouflante. A assurer l'approvisionnement en carburant et le changement de pneumatiques en des temps records.

Pendant ce temps, sur la grille de départ, chaque pilote a rejoint sa voiture. Les moteurs vrombissent déjà, emplissant les environs de dizaines de décibels rugissants. Ce sont les quelques dernières minutes avant le départ. Dernières vérifications avant le feu vert. Bien calés dans leurs sièges, les pilotes fixent intensément le drapeau du starter. Plus que quelques secondes ... Plus que trois. Plus que deux. Une ... Ca y est!

Le feu est au vert! Les bolides s'élancent déjà sur la piste, libérant toute leur puissance. Le pilote en pole position fait tout pour maintenir son avantage. Derrière lui, ses adversaires essayent à force d'adresse et d'audace, de se faufiler, de dépasser les autres concurrents, de se rapprocher de lui et, si possible, de le devancer jusqu'à la ligne d'arrivée. Qui se profile là-bas, au bout de toute



une série de tours de circuits plus rapides, plus vrombissants et plus palpitants les uns que les autres. La course est bel et bien lancée; le spectacle continue!.

Tous, nous avons déjà assisté, en réalité ou devant notre écran de télévision, à ces courses de Formule 1, la véritable catégorie reine dans le domaine de la compétition automobile. Le bruit, l'ambiance, la technologie et la vitesse, l'audace et les prouesses, le prestige aussi, ... Tous les ingrédients sont réunis pour transformer chaque épreuve en un formidable événement. Une sorte de «grand messe» sur quatre roues qui foncent, qui foncent ...

Rêves d'enfance ...

Mais la plupart d'entre nous ont déjà également eu la chance de piloter

ces engins ! Oh, d'accord ! Pas vraiment les mêmes, mais tout de même ...

Rappelez-vous, lorsque vous étiez gosse ...

Ne vous est-il jamais arrivé, chez vous ou chez un copain, de positionner votre voiture sur la piste, d'empoigner la manette d'accélérateur et ... de vivre une passionnante course sur un circuit électrique miniature?.. Pour certains d'entre nous, lorsque nous avions 8, 10 ou 14 ans, c'était une véritable passion: les circuits étaient savamment conçus, assemblés et décorés. Une chicane verglacée ici, les postes de ravitaillement là. Sans oublier le départ type «Le Mans», toujours spectaculaire. L'ensemble était agrémenté de petites voitures Matchbox, Corgy ou Dinky Toys et de quelques petits personnages

astucieusement disséminés tout au long du parcours. Sur le toit des bâtiments - stands de ravitaillement, poste de premiers secours, tribunes pour le public, passerelle enjambant la piste ou tour-horloge- flottaient allègrement les drapeaux nationaux et des sponsors de l'épreuve. Tout pour créer une ambiance. Un décor. L'imagination et le rêve d'enfant faisaient le reste. A cette époque, nous nous appelions Clark, Stewart, Ickx ou Hill. Nous étions plus téméraires que les vrais pilotes. Nous voulions être à tout prix les plus rapides. Les plus intrépides. Devenir, si pas Champion du Monde, du moins Champion du Quartier. Ce qui, à l'époque, était pour nous bien plus important et beaucoup plus prestigieux. Et, il faut bien le reconnaître, nos sorties de piste avaient alors l'avantage de ne blesser que notre amour-propre.

La plupart d'entre nous ont définitivement remis ces circuits électriques miniatures au fond des souvenirs et des greniers. Certains ont même disparu, emportés par un déménagement, par une vente de bienfaisance ou par un filleul flairant la bonne aubaine et une nouvelle source d'amusement. Certains d'entre nous, pourtant, n'ont jamais vraiment abandonné cette passion pour ce que l'on appelle généralement le «Scalextric», du nom de cette marque qui domina - et domine d'ailleurs toujours ! - ce marché spécifique. A Jodoigne, Pierre Morlighem est de ceux qui ont réussi à conserver leur rêve et leur passion intacts. Et qui, en plus, ont décidé de nous les faire partager ...

Une belle histoire de passion ...

Pierre Morlighem, aujourd'hui marié et père de famille, se souvient avoir reçu son premier coffret contenant

un circuit automobile électrique miniature un peu avant son dixième anniversaire. Ce n'était pas un Scalextric, qui allait pourtant devenir assez rapidement «La» référence en la matière. C'était une marque française avec des voitures françaises. Une Alpine et une Matra qui tournaient inlassablement sur un circuit en escargot. Des heures, des dizaines d'heures de plaisir pour Pierre qui ne pense pas encore que ce simple jeu deviendra plus tard une passion et une collection vraiment pas comme les autres.

Petit à petit, il achète d'autres voitures. Qui «colent» mieux à la piste. Puis des éléments supplémentaires pour allonger et agrémenter son circuit. C'est toujours un jeu. Qui devient cependant de plus en plus prenant. Jusque vers ses 18 ans, où Pierre devient véritablement collectionneur assidu. Acharné. C'est l'époque - vers le milieu des années septante- à laquelle il commence à chercher des circuits complets de toutes les marques. Des voitures de tous les modèles. Fouillant les boutiques et arrières-boutiques, aussi bien en Belgique qu'ailleurs en Europe. Se constituant un fabuleux carnet d'adresses remplis de noms d'autres passionnés. S'inscrivant au très britannique «National Scalextric Club».

C'est bien. C'est même fort bien. Mais ce n'est pas assez pour Pierre

Morlighem qui estime que l'univers Scalextric -pourtant très large- est malgré tout trop étroit pour sa passion. Il est vrai que les membres du «National Scalextric Club» ne s'intéressent qu'à cette marque de référence; collectionnant tous les modèles de voitures, de pistes et de bâtiments produits par ce constructeur, partant à la recherche de toutes les variantes de couleurs et de décorations, s'arrachant les quelques raretés signées du prestigieux label Scalextric actif depuis 1958. Ils en négligent - et Pierre Morlighem estime quant à lui que c'est fort dommage - les autres marques : les Carrera, Airfix, Victory Industry Product (V.I.P.), Circuit 24, Cox, Strombecker, Monogram, Fleischmann, Revell, Faller, ... et autres Märklin, Aurora ou Jouef. Pour ne citer que ces marques-là. Qui possèdent elles aussi une production parfois très intéressante, mais comme «écrasée» par le géant Scalextric. De même, les inconditionnels du «National Scalextric Club» ne s'intéressent guère au «slot racing» et ne se passionnent donc que pour l'échelle-fétiche de «leur» constructeur : le 1/32e. Excluant d'office toute la production au 1/24e (produite entre autres par Polistil) qui possède pourtant aussi son charme et son intérêt.

Pierre Morlighem se démarque donc quelque peu des inconditionnels du



Autre surprise à découvrir au fil des quelques salles de ce musée privé «pas comme les autres»: le «Super Traction System» imaginé par Scalextric Espagne. Un circuit électrique miniature pour la conduite en tout-terrain. Même en marche arrière! Etonnant ! (Photo: Philippe Chavanne).



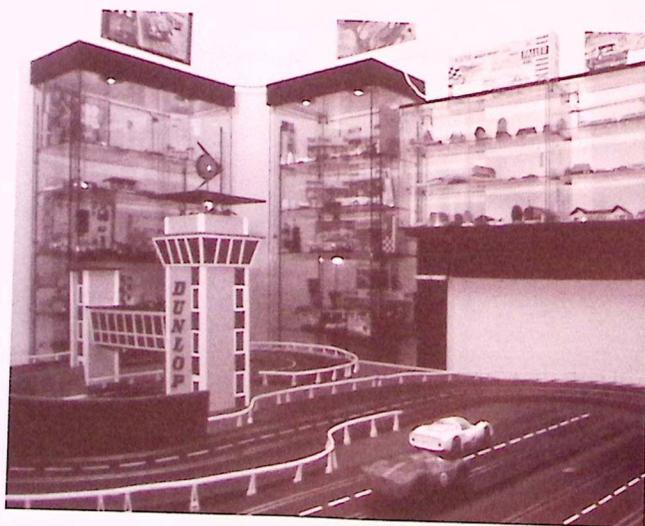
Un superbe circuit à «4 voies» surveillé par un hélicoptère survolant l'ensemble des pistes, des bâtiments et des tribunes où se bousculent les spectateurs : le clou de la visite ! (Photo : Philippe Chavanne).

musée, sympathique et convivial, recèle plus d'une originalité. Plus d'une surprise ...

Suivez le guide!

Impossible de détailler ici toutes les richesses que recèle celui que nous appellerons désormais le «Musée Pierre Morlighem». Il y a tant de choses à découvrir : près d'un millier de modèles de véhicules (excusez du peu!), une centaine de bâtiments, un très grand nombre de vitrines thématiques fort bien étudiées et très soignées au niveau de la présentation (marques et modèles de voitures, véhicules utilitaires, voitures de police, véhicules de rallyes-raids, ...) ainsi que plusieurs superbes circuits électriques grâce auxquels vous aurez la chance, si vous le désirez, de revivre quelques-uns des plus palpitants moments de votre enfance ...

Le choix est impressionnant. La présentation est magnifique. Les commentaires sont intéressants car Pierre Morlighem connaît bien son sujet et il sait admirablement faire



Scalextric même si, volume de production aidant, c'est bel et bien cette marque qui constitue aujourd'hui la partie la plus importante de son musée privé.

Un musée privé pour son plaisir et celui des autres ...

L'idée d'ouvrir un musée vient d'une animation centrée sur le vieux jouets qui s'est tenue récemment à Autoworld et à laquelle participait Pierre Morlighem. Les gens étaient manifestement intéressés par les circuits automobiles électriques miniatures. Dame! Pour la plupart d'entre eux, cela leur remettait tant d'heureux souvenirs en mémoire ... Plus même : le public s'est montré intrigué et passionné par les voitures et mécanismes techniques plus insolites.

Aussitôt dit et (presque) aussitôt fait. Continuant la transformation de la ferme qu'il a achetée non loin du centre de Jodoigne, Pierre Morlighem décide - entre écuries et jardin d'agrément - de consacrer une partie des dépendances à sa passion. A ce qui deviendra bien vite son musée privé. Le «Musée Pierre Morlighem».

Plusieurs jolis circuits, mais aussi de très nombreuses et intéressantes vitrines thématiques assurent à ce musée très vivant une richesse et une variété que l'on a du mal à imaginer tant qu'on ne l'a pas découvert (Photo : Philippe Chavanne).

Car, désormais, il veut encore plus partager sa passion avec les autres: avec d'autres collectionneurs comme lui; avec des adultes qui se remémorent quelques joyeuses courses de leur enfance; avec leurs enfants qui découvrent un univers ludique et vivant.

Il fait tout lui-même: les transformations générales du bâtiment, l'aménagement étudié des différentes pièces, l'achat des nombreuses vitrines et leur décoration, l'installation de quelques superbes circuits, ... De quoi, déjà, assurer quelques heures de joie et de passion à ses visiteurs. Des moments de grand étonnement, aussi, car ce

Francorchamps? Zolder? Le Mans? Hockenheim? Vous n'y êtes pas. Ce sont les tribunes du circuit de Jodoigne. Electrique. Miniature. In door. Mais plus vrai que nature et où les voitures que vous pourrez piloter dépassent - à l'échelle - les 200 km/h en ligne droite! (Photo : Philippe Chavanne).

passer telle histoire ou telle anecdote. «Sentant» son public et l'intérêt qu'il porte à tel ou tel sujet plutôt qu'à un autre.

Parmi les pièces les plus remarquables, on peut notamment mentionner deux superbes voitures américaines datant de 1911 et qui font partie du tout premier circuit automobile électrique du monde! Dérivé en droite ligne du traditionnel train électrique, le procédé était assez rudimentaire, faisant rouler deux voitures sur deux rails parallèles, mais préfigure déjà ce que nous connaissons aujourd'hui.

A voir également, parmi les nombreux coffrets qui sont exposés, un original coffret «James Bond» dont les gadgets n'auraient certainement pas déplu à 007; un coffret «tortues Ninja» ou un autre ayant les Schtroumpf pour thème, prouvant par là que le merchandising est également présent dans ce créneau; ... et, plus surprenant, un coffret ... belge (mais oui!) dont l'intérêt essentiel réside incontestablement plus dans l'originalité de sa nationalité que dans la conception d'ensemble qui n'est pas franchement géniale.

Toutes les pièces présentées, exposées en vitrines ou étant placées en situation pour pouvoir réellement évoluer, ont été conçues à l'origine pour rouler sur circuit électrique. Aucun véhicule n'est statique. Pas plus les voitures que les camions. Ni même les side-cars, go-karts, clarks, skis de neige, stock-cars, dragsters et autre sulkies (!) qui ont aussi, à un moment ou à un autre, été conçus et produits pour évoluer sur circuit électrique miniature. Même si, dans certains cas, la commercialisation a été pour le moins confidentielle ... En outre, toutes les pièces sont dans leur état d'origine, exposées telles que Pierre Morlighem les a acquises.



Des circuits spectaculaires

Le côté le plus spectaculaire de ce «Musée Pierre Morlighem», à Jodoigne, est bien entendu représenté par les différents circuits sur lesquels vous pourrez vérifier par vous-même vos dons de pilotage. Originale, cette piste vouée aux camions et aux engins utilitaires : le clark fonctionne à merveille, les porte-conteneurs aussi, les camions voient leur benne charger et décharger divers matériaux, ...

Le circuit le plus surprenant est incontestablement le «Super Traction System» (S.T.S.) qui a été étudié, conçu et commercialisé par la filiale espagnole de Scalextric il y a maintenant une quinzaine d'années de cela et dont le succès n'a pas connu la longévité espérée par le constructeur. Plus que la vitesse, c'est l'adresse du pilotage qui y est privilégiée. Et même l'adresse de pilotage «off road» puisqu'il s'agit bel et bien d'un circuit 4x4! Les pistes -de couleur brune pour rappeler les pistes de terre et de sable- sont spéciales, incluant pont suspendu, importantes dénivellations, obstacles, parties défoncées, ... Un conseil avant de vous lancer : suivez les conseils de pilotage du maître des lieux; ils vous seront précieux et vous éviteront de vous retrouver dans des situations pour le moins délicates ... Mais le clou de la visite reste indéni-

blement le fabuleux circuit Scalextric à quatre pistes qui occupe une pièce entière du musée. Une piste à quatre voies, de nombreux bâtiments, un éclairage particulier, de magnifiques tribunes avec le public, un départ type «Le Mans», ... : tous les ingrédients sont réunis pour passer un formidable moment de détente et d'amusement. Sous la surveillance étroite de l'hélicoptère qui veille au-dessus du circuit ...

En pratique

Pierre Morlighem a réalisé son rêve: continuer celui de son enfance. Et avoir son propre musée. Pour son bonheur et celui des autres ...

Le «Musée Pierre Morlighem» est ouvert à tous ceux (et toutes celles!) qui le désirent. Pour une visite individuelle ou en tout petit groupe. Pour se remémorer d'excellents souvenirs d'enfance. Pour passer une ou deux heures de véritable bonheur et de convivialité. Pour faire plaisir à ses enfants, à l'occasion d'un anniversaire, par exemple: voilà qui, cadeau original, changera agréablement du traditionnel gâteau, avalé «vite fait» coïncé entre deux adultes ...

L'entrée est gratuite mais les visites ne s'effectuent que sur rendez-vous pris préalablement au 010/81 32 84. L'adresse précise du musée vous sera communiquée à ce moment-là. Bon amusement !

Le tourisme littéraire en Brabant wallon (3) :

Genval

par Emile Poumon

Président de l'Association royale des Ecrivains wallons



Berthe Delépine en compagnie de S.M. la Reine Fabiola. (Photo: N. Hellyn).

Le village s'est installé autour d'un lac bordé de coteaux boisés. C'est un site ravissant qu'apprécient les amoureux de la nature et ils y viennent nombreux vu la faible distance qui le sépare de la capitale.

La rivière de Genval c'est l'Argentine qui, grossie des eaux de la Mazerne rejoint la Lasne, affluent de la Dyle. Sous Genval s'étale une nappe phréatique qui alimente les trois sources genvalloises. De «La bonne

fontaine» sourd une eau très pure dont on apprécie les mérites depuis fort longtemps. En 1968 une filiale belge d'un important groupe spécialisé dans la fabrication des boissons rafraichissantes s'est établie au château de Genval. L'entreprise a grandi, les installations se sont légèrement déplacées et Schweppes occupe actuellement 140 personnes. A l'emplacement de l'ancien embouteillage s'est établi l'attachant musée de l'eau et de la fontaine élément de toute vie. A deux pas du lac c'est un lieu bien sympathique niché dans la verdure. C'est aussi un

lieu plein de poésie où l'on peut flâner en écoutant le murmure de l'eau qui crée une atmosphère différente dans les différentes salles. L'art est aussi présent sur nombre d'objets exposés notamment les bornes fontaines, les filtres en grès... Théophile Gautier nous dit:

*Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'oreille au guet
De sa main cachée il égrène
Les grelots d'argent du muguet*

Des poètes ont vu le jour non loin du lac. Ainsi de Marie-Paule Thierry au

talent apprécié de tous, qui y naquit le 30 septembre 1923. Elle a signé de nombreux recueils de poèmes. Par exemple: «Poèmes au bord de l'eau» - «Les primejoies» - «Chère solitude» - «La Maison de toile» - «Planète glaciale» - «Demain le jour» - On a loué ses «vers lumineux, musicaux, éclatants de sonorité. C'est une œuvre toute en douceur, de tendresse, de nostalgie parfois. Elle a abordé tous les genres littéraires: des contes pour enfants, les contes, des nouvelles, un roman «L'ange et l'oiseau» paru à Paris, d'innombrables billets dans la presse notamment dans «Femmes d'aujourd'hui». Elle est le secrétaire général de l'Association royale des écrivains de Wallonie (AREW).

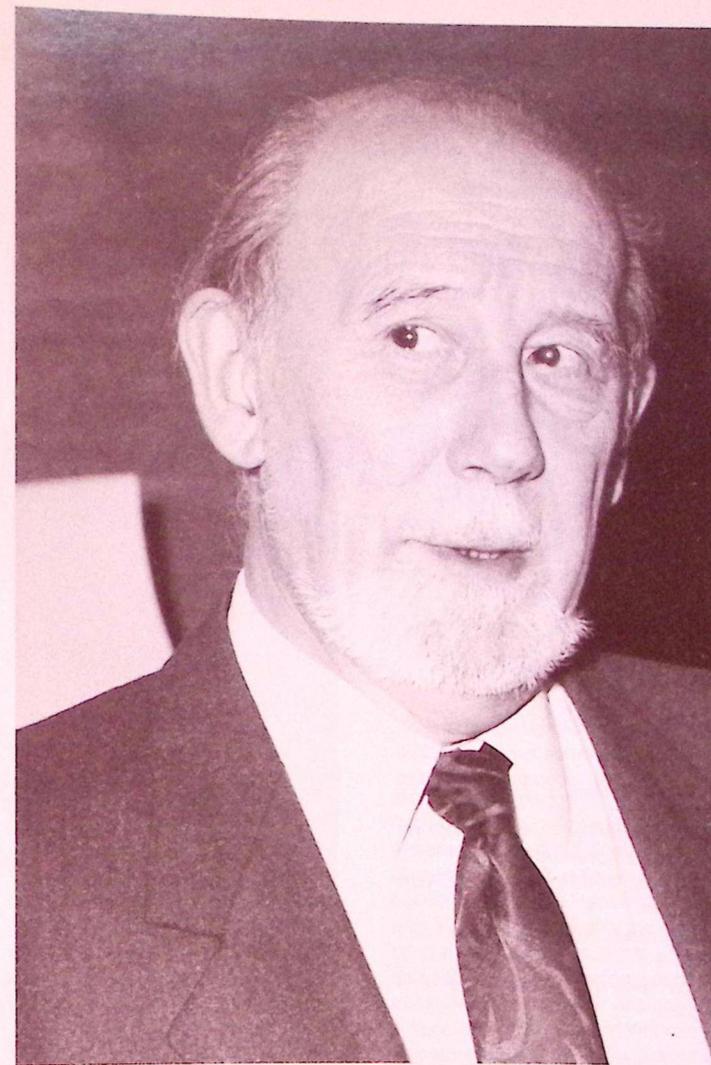
Le poète Charles Dumont a été profondément marqué par sa jeunesse passée au bord du lac de Genval. Son beau poème «Mère» commence ainsi:

*Du temps plus lent d'automne où
sombent les fruits mûrs
J'allai revoir le lac où traînait mon
enfance
Par des sentiers anciens d'oubli le
long des murs,
l'eau n'en avait gardé aucune
souvenance.*

*Pourquoi faut-il ainsi qu'à lui-même
s'étranger
Chacun voue à l'exil l'enfant qu'il
continue ?
On croyait s'accomplir, on ne fait que
changer
D'âge en âge oubliant au loin l'âme
inconnue.*

*Rêvant d'elle sur l'eau où flottait mon
image
Dans les reflets mouvants d'un ciel
plus étoilé,
J'ai cru voir ton sourire, ô mère, et ton
visage
Et tes gestes aux miens étroitement
mêlés.*

Il a publié de nombreux poèmes, certains en recueils. Il a signé aussi des traductions d'auteurs cisterciens du XIIe siècle et récemment a paru au Québec le tome 1 de l'ensemble



Jean Tordeur. (Photo: N. Hellyn).

de ses articles réunis sous le titre «Sagesse ardente». Charles Dumont a, en effet, choisi de vivre l'existence austère du moine cistercien à l'abbaye de Scourmont de Forges près de Chimay.

Nombre d'écrivains ont flâné à Genval et certains, séduits, y ont installé leur demeure pendant un certain temps. Ainsi de Jean Tordeur, l'actuel secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et de littérature

françaises de Belgique qui, après la seconde guerre mondiale s'établit rue de Montigny. Il y a écrit son premier recueil «Prière de l'attente». Pour l'écrivain, la poésie est «Le chant d'une privation». Il dira aussi:

*Mais il faut bonne mesure
un peu d'ange, un peu de démon
au milieu une âme juste
Bien close dans le limon*

Jean-Louis Vanham qui a publié 15 recueils poétiques et des contes pour enfants a écrit «Apothéose» lors d'un séjour à Genval.

*Tourne l'air qui me détruit
Tourne la chair que je suis*

D'autres écrivains ont choisi Genval comme cadre de leur oeuvre. Ainsi Berthe Delépinne pour «Le Clairon de verre», l'un de ses deux romans, paru en 1941.

C'est en 1854 que débuta la vocation touristique de Genval avec l'installation de la ligne de chemin de fer Bruxelles-Luxembourg et la création d'une gare à Genval. Elle sera bien utile aux promeneurs du dimanche et aux pêcheurs. Ils sont toujours aussi nombreux aujourd'hui. Robert Goffin qui vécut dans une villa au bord du lac les observe souvent:

Le pêcheur amarré lentement à la rive

*Lançait la trajectoire de son hameçon
Et puis arpentant sa terrasse décline
Je pensais au silence absolu des poissons*

Devant le crime humain qu'ils ne peuvent comprendre

Le saule échafaudait son vert diapason

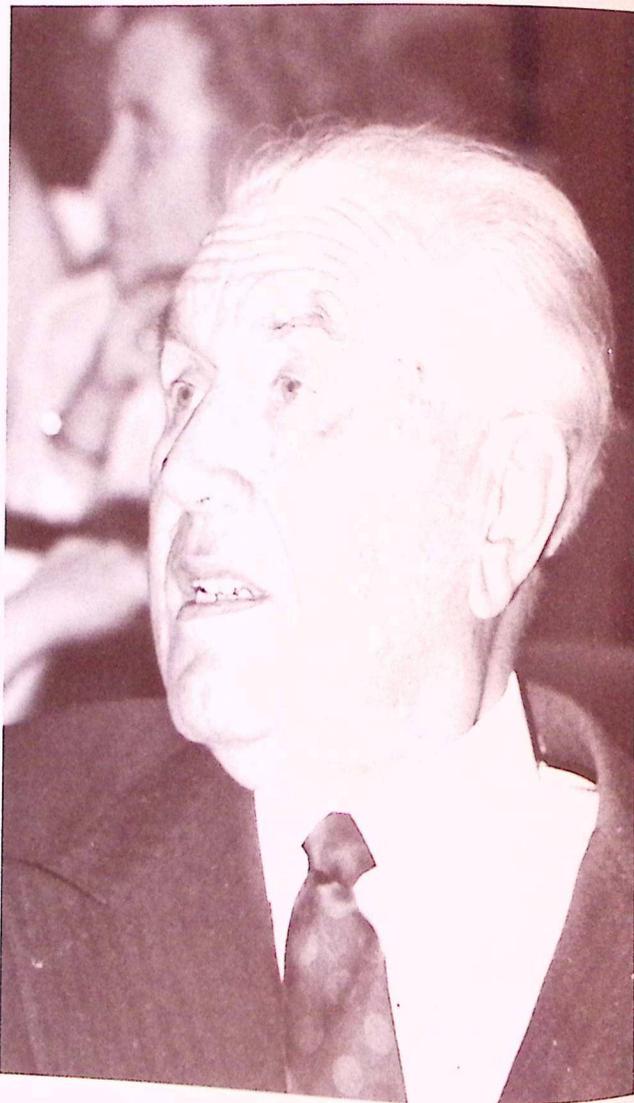
Et l'assassin, frigidé, las de ne rien prendre

Lança vers moi le projectile d'un pinson.

Le chemin de fer amena aussi l'industrie qui modifia en partie l'aspect de la commune notamment du hameau de Maubroux. Auguste Lannoy y installa des papeteries hélas fermées aujourd'hui. Pour loger le personnel il bâtit des maisons et l'église Saint Pierre dont le choeur a été décoré par le peintre écrivain Louis Wilmet qui vécut longtemps à Genval. Originaire de Fosses-la-Ville il aime le Brabant qui lui inspira notamment trois ouvrages illustrés consacrés à Nivelles, Léau et

Robert Goffin. (Photo: N. Hellyn).

Grimbergen. Ce dernier «Un joyau national Grimbergen» paru en 1935 est le plus réussi. Il fut aussi l'historien de la Résistance en Brabant wallon et à Genval où elle fut très active comme le rappelle un monument. L'église Saint-Sixte (qui fut pape) était une construction néo-classique datant de 1872. Un nouvel édifice, plans de l'architecte Dufays, l'a remplacée en 1977. Une partie du mobilier ancien a été conservée notamment des statues gothiques (+/- 1500), des fonts baptismaux en pierre bleue (XVIe s) et deux grands tableaux: un calvaire



(XVIe) et une Adoration des bergers d'un siècle postérieur.

Lors d'une promenade, ceux qui s'intéressent à l'architecture rurale, remarqueront des constructions intéressantes notamment la ferme en quadrilatère (1742) dite la «ferme du baudet» dans la direction d'Ohain et une fermette datée de 1640 rue du Valon.

Comme on le voit, à Genval au charme du paysage s'ajoutent de nombreux éléments divers dignes d'intérêt. Genval mérite votre visite, Genval vous attend.

La saga du parc Léopold

par Clara VANDERBEKE

Une vue du parc et de son étang. (Photo: G. Menne).



Aujourd'hui le parc Léopold est un joli jardin de repos agrémenté d'une pièce d'eau et animé à certaines heures par le passage des élèves du lycée Dugumain.

Il était une fois un grand domaine qui fut progressivement grignoté par l'urbanisation et qui actuellement marque le coeur des institutions européennes, coincé entre les bureaux de la CEE et bâtiments en cours au quartier Léopold.

Son histoire remonte au XVe siècle, lorsqu'il était le domaine d'Esgevoort dépendant de la châtellenie de Bruxelles et propriété de Jeanne de Bouchout. Il était situé en pleine campagne, «hors les murs», car la ville était corsetée par sa deuxième enceinte; il comprenait un château, une ferme, des dépendances, mais il ne subsiste de cette époque qu'une tour du XVe siècle qui fut un pavillon de chasse et dont on n'aperçoit plus que le toit tant elle est enfouie dans des frondaisons de hauts arbres. Une jolie rivière claire et sinueuse le traversait, c'était la Maelbeek aujourd'hui voûtée et dont le nom n'est plus évoqué que par une rue et une station de métro.

En 1819, le domaine fut acheté par le famille Dubois de Bianco, il s'étendait encore sur une dizaine d'hectares et comprenait: «une maison de plaisance, de nombreuses dépendances dont des écuries, une remise, une basse-cour; une buanderie; un jardin d'agrément avec un pavillon et une chaumière, une maison de jardinier, une glacière, un potager, des serres, ainsi que plusieurs étangs et réservoirs». (Texte pris du livre «Le parc Léopold» publié par la Région de Bruxelles-Capitale, édition Solibel). Lorsque la Belgique

devint indépendante, le roi Léopold Ier ainsi que les membres du gouvernement voulaient faire de Bruxelles une belle capitale. En 1847, fut fondée la Société Royale de Zoologie, d'Horticulture et d'Agrément dont les principaux actionnaires étaient le roi, la noblesse et des personnages de la haute bourgeoisie. C'était une société BCBG à qui il fallait pour ses activités un emplacement digne de son standing. Le domaine d'Esgevoort très délabré et mal tenu par la famille Dubois de Bianco fut vendu et devint la propriété de la société en question en 1851. Il subit une transformation complète car on ne lésina pas sur les frais.

Un lieu de plaisir et de luxe

Un paysagiste, Louis Fuchs, fit du parc un jardin anglais; celui-ci est surtout d'agrément et l'on voit sur les gravures d'époque de belles dames en longues robes, abritées du soleil sous des ombrelles se promenant

autour d'un kiosque au toit doré où évoluent des musiciens. Les concerts étaient nombreux ainsi que les fêtes; la société avait acquis l'ancien couvent des Dames Rédemptoristes afin d'y aménager une grande salle de bal, un café-restaurant et des cabinets de lecture, car on y donnait aussi des conférences, des soirées culturelles, des assemblées littéraires. La nature était unie à la réjouissance, une partie du parc était réservée à l'horticulture, l'autre à la zoologie. Un éléphant était venu «à pied» du zoo d'Anvers guidé par son cornac; il était entouré de grands mammifères, ours, lions, zébus, antilopes, etc., et de nombreux oiseaux occupaient les volières. Mais le personnel préposé aux soins de ces animaux connaissait mal leur mode de vie et de nourriture et ils moururent l'un après l'autre, surtout les oiseaux pendant les périodes de gel.

L'horticulture fut plus heureuse, elle fut confiée au grand botaniste Jean Linden qui introduisit en Europe plus



L'ancien Institut de Physiologie, actuellement Lycée Jacquain. (Photo: G. Menne).

Une cité scientifique

Les fêtes et distractions furent remplacées par des cours universitaires et les dames élégantes par des étudiants. L'impulsion fut donnée par le docteur Paul Héger et par le géant de l'industrie chimique de l'époque, Ernest Solvay. La ville mit à sa disposition toute la superficie du parc afin d'en faire le creuset du développement de la science moderne. On y construisit cinq bâtiments destinés aux différentes facultés universitaires: deux instituts de Physiologie, un d'Hygiène, un d'Anatomie et un de Sociologie; en plus une école de Commerce: l'ensemble ayant pour but l'amélioration de la condition humaine. Les immeubles sont disséminés dans le parc et présentent une certaine homogénéité architecturale, ils forment le premier temple d'enseignement laïque. Conçus pour donner aux professeurs et étudiants le maximum de facilités et de confort, les façades furent percées de grandes baies vitrées afin de laisser entrer la lumière à profusion; l'hygiène et la

propreté y étaient rigoureuses. Mais les étudiants devinrent de plus en plus nombreux et le site trop exigu et l'université s'installa dans les nouvelles constructions du Solbosch. Seuls l'institut de Sociologie et l'école de Commerce se maintinrent dans les parcs occupés actuellement par le lycée Jacquain fondé en 1931 dans l'institut de Physiologie, car le parc reste un lieu d'études et de savoir. Une nouvelle bâtisse vit le jour en 1935, sous l'impulsion d'un mécène américain, George Eastman, qui avait fondé dans toutes les capitales d'Europe un institut de prophylaxie dentaire, et celui de Bruxelles fut installé dans le parc.

La Bibliothèque Solvay

L'institut de Sociologie fondé en 1901, était le plus luxueux par le bois précieux, la mosaïque et la décoration intérieure. Il renfermait une bibliothèque dédiée à la recherche historique, économique et anthropologique. Des cabinets de lecture, où l'éclairage avait été étudié avec soin, offraient au lecteur le maximum de quiétude. En 1981, le bâtiment n'était plus occupé que par les Presses Universitaires de l'ULB qui l'abandonnèrent et la bibliothèque resta vide et se dégrada. Après une

de six cents variétés d'orchidées: il fit construire de serres où il cultivait les plantes exotiques les plus rares. Afin d'agrandir la ville, six nouvelles rues furent tracées à partir du nouveau boulevard vers la campagne et au bout de la rue Montoyer un portail donnait accès au parc. Les abonnés entraient gratuitement, les autres personnes payaient un franc (or) à l'heure du thé le dimanche et certains jours de la semaine. Le long de ces rues toutes neuves la noblesse et la bourgeoisie riche firent bâtir des immeubles cossus et ce quartier devint la partie résidentielle de la ville. La Société en question subit de grandes difficultés financières, malgré le succès des jardins d'hiver à cette époque, malgré les fêtes brillantes et le goût des abonnés pour le patinage qui se pratiquait dans un pavillon, l'entretien du lieu coûtait trop cher et la Société fut dissoute en 1876. L'ensemble fut cédé à la Ville de Bruxelles: terrains, bâtiments et... dettes. Quatre ans plus tard lors des fêtes du cinquantenaire de l'indépendance le parc fut dénommé: Parc Léopold.

Le hall d'accueil de l'Institut Royal des Sciences naturelles. (Photo: G. Menne).



L'ancien Institut d'Anatomie. (Photo: G. Menne).

restauration terminée l'année dernière, elle a retrouvé tout son panache, mais n'abrite plus de livres; elle est dédiée à des expositions itinérantes et au moment où j'écris ces lignes, c'est une collection d'instruments de musique mécanique et d'automates musicaux qui l'occupe et durera jusqu'à la fin décembre 1995.

Les animaux préhistoriques au musée

Le Museum de l'Institut royal des Sciences naturelles est situé dans le haut du parc limité par la rue Vautier sur où l'on y pénètre. Sa construction s'étale sur près d'un siècle, car il se compose de l'ancien couvent des Dames Rédemptoristes qui fut jadis un lieu de divertissement construit en 1857, de l'aile sud terminée en 1905 et de la dernière partie restée

inachevée en 1955 faute de crédits. Dans ces vastes locaux, sont réunis des squelettes de brontosaurus, iguanodons et autres animaux préhistoriques.

L'entrée du parc

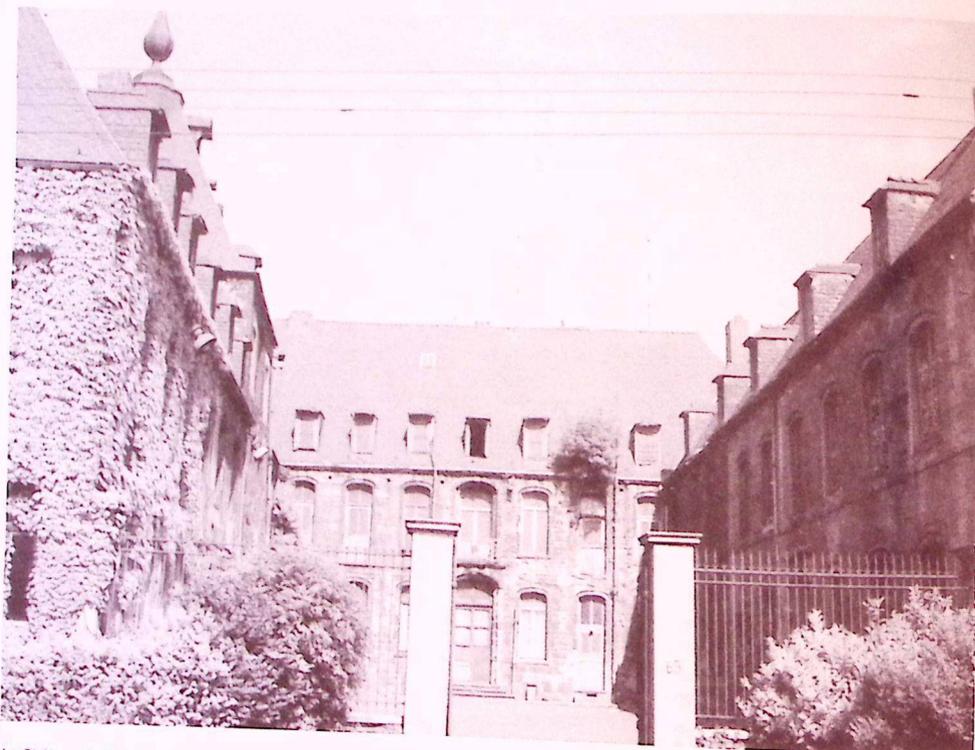
L'entrée principale fut aménagée en 1869 lors du prolongement de la rue Belliard; elle se compose d'un grille de fer forgé à deux battants réunissant deux petites constructions cubiques percées de fenêtres et autrefois couronnées d'une jolie balustrade en pierre taillée, aujourd'hui disparue. Ces aubettes abritaient les gardiens qui percevaient le franc payé par les non-membres de la Société défunte. Ces deux petits édifices semblent un défi dans une rue bordée de hauts buildings modernes dépourvus du moindre ornement; elles sont le dernier vestige d'une architecture qui ne veut pas mourir.

Un patrimoine enfin sauvé

La superficie du parc n'est plus actuellement qu'une peau de chagrin en regard de l'immense domaine d'Edgevoort et il s'en est fallu de peu qu'il ne disparaisse, car les promoteurs de la capitale de l'Europe sont gourmands et ils se sont approprié tous les environs du parc pour y bâtir des mastodontes destinés aux administrations. Heureusement, un arrêté de classement fut promulgué en 1976 et le parc fut sauvé. Adossé à l'immense verrière, dominé par une coupole du parlement européen, bordé par une rue où le trafic automobile est intense nuit et jour, il reste malgré tout un lieu de détente. Les promeneurs pourront encore longer l'étang superposé à la Maelbeek et se reposer sous la frondaison des hauts arbres parfois centenaires.

Clabecq: de la seigneurie aux forges

par Sara CAPELLUTO



Le Château de Clabecq, datant de 1738. Propriété successive de la Marquise de Sayve, du Baron Sney et des Forges de Clabecq. Connue aussi sous le nom «Château des Italiens». (Photo: G. Leclercq).

Si Tubise et Clabecq formèrent une même paroisse au Moyen-Age, elles n'en constituèrent pas moins deux seigneuries de caractère très différent: Clabecq, fief des sires de Gaesbeek, fut de tous temps gouvernée par des laïcs payant la Dîme au Chapitre de Nivelles alors que Tubise dépendait directement de l'Abbesse de Nivelles qui y désignait le Maire et les Echevins aux fonctions inamovibles. Tour à tour, partie du duché de Brabant sous l'Ancien Régime, mairie de La Hulpe, département de la Dyle sous le Régime français, à la limite de la

frontière linguistique de la province du Brabant wallon à ce jour, Clabecq, fusionnée avec Tubise depuis 1977, se conjugue avec Forges depuis le début du siècle.

Qui dit seigneurie, dit château...

À l'extrémité du promontoire rocheux qui domine le confluent du Hain et de la Sennette, verrouillant l'accès à la double vallée, une bâtisse entourée d'eau, à l'abri des crues et des inondations, conciliait «les besoins

de l'art de la guerre et ceux de l'art de vivre». À l'origine du présent manoir se dressait un donjon, l'actuelle tour nord-est, auquel sont venues s'arrimer au XVI^e siècle des ailes pour former un ensemble clos entourant une cour rectangulaire cantonnée de trois d'angle plus élevées.

Après que les châteaux forts aient perdu leur «inexpugnabilité», la façade sud-ouest sera abattue au XVIII^e siècle pour laisser entrer le soleil, la chaleur et la lumière à l'intérieur des bâtiments et de la cour

ouvrant une superbe perspective sur la vallée de la Sennette jusqu'aux crêtes de Virginal.

Les pierres arrachées aux flancs mêmes de l'escarpement érigèrent murs et tours où stratégies économiques et art de vivre ne furent si bien conjugués qu'avec l'appui d'un domaine: propriétaire vers 1860 de la moitié de la commune (48% dont 25% de bois), le marquis de Sayve était bien le seigneur du lieu qui voudra développer et embellir jardins et parc «à l'usage des fontaines qui rejaillissent continuellement».

Avant le XVIII^e siècle, un moulin à farine existait sans doute à Clabecq le long de la Sennette grossie du Hain qui fournissait déjà, des limites de Braine-l'Alleud à son confluent, l'énergie motrice à une dizaine de moulins. Le 19 juillet 1752, le vicomte de Flodorp reçoit l'autorisation de construire un «ancien moulin à farine sur la petite rivière de la Sennette». Trente ans plus tard, le Bruxellois Marcus Petrus Van Eschen obtint du seigneur de Clabecq de pouvoir, à ses frais, accolé au moulin pré-existant qui actionnait deux roues à aubes, une troisième pour battre le fer, «El Moulin au fier» moyennant 200 florins de rente annuelle.

La découverte au XVI^e siècle d'une pierre «laquelle de couleur et de figure est si semblable au Diamant, qu'il est difficile d'en enchasser en...» réputée à l'égal de celles des «Ecaussinnes», d'Avesnes, de Hongrie, d'Angleterre, de Bohême... allait transformer le pays. Près de deux siècles plus tard, «un granit gris de fer foncée picoté de blanc s'emploie pour la construction des chaussées». En réalité, l'arkose de Clabecq est une roche sédimentaire composée de grains anguleux de quartz et, arrondis et plus petits, de feldspaths enrobés dans une pâte blanche ou jaunâtre de micas, chlorite, si ce... déjà exploitée à la fin du XII^e

siècle pour l'érection du château de Braine, d'églises, châteaux et fermes de la région. Ce banc de pierre qui s'étendait jusque Lembeek -une carrière existait au hameau de Rodenem- se prolonge probablement vers Tubise.

Le 17 février 1548, Thibaut de Cotereau, seigneur de Clabecq, donnera aux autorités anversoises l'autorisation d'extraire des pierres pour les fortifications d'Anvers. Pour diminuer le colossal coût du transport par chariot de Clabecq à Bruxelles, le visionnaire sieur Cotereau imaginera

de favoriser le transport par eau. Pour ce faire, il contactera les autorités bruxelloises qui avaient le privilège de rendre la Senne navigable jusqu'en Hainaut. Malgré moulttes études et devis, les autorités anversoises ayant même proposé de prendre les frais à leur charge, le projet de canal Charleroi/Bruxelles ne vit le jour que quatre siècles plus tard, le 25 septembre 1832, cantonnant l'exploitation de la pierre à une utilisation régionale, au gré des besoins locaux.

Au cours du XIX^e siècle, le domaine



Ferme de Clabecq frappée aux armes des Cotereau (Photo: A. Perreaux extrait «Le Château de Clabecq» de J.-L. Van Belle).

Aquarelle du marquis de Sayve, se représentant lui et sa jeune épouse, datée de 1815. (Extrait «Le Château de Clabecq» de J.-L. Van Belle)

s'enrichira d'une nouvelle source de revenus : l'exploitation d'un sablière.

... et seigneurs

De 1500 jusqu'au début de ce siècle, quatre familles dominèrent l'histoire de la région: les Cotereau, Flodorp, Sayve et Snoy.

Originaire de France, Robert de Cotereau reçut de Charles le Téméraire la charge de chef de la cour féodale de Brabant. Son troisième fils, le chevalier Léonard de Cotereau est le premier à porter le titre de seigneur de Clabecq à la fin du XV^e siècle. Se démenant pour la promotion de sa pierre, c'est à lui qu'on doit l'idée de voir passer les péniches sur les bords de la Senne. Maximilien, son fils, développera la structure du château de Clabecq. Par son mariage avec Louise d'Iltre, il hérite de la cense de Beaubois sous Braine-le-Château ainsi que de la haute justice de ce lieu. Adversaire des Espagnols, il commande la cavalerie des Etats Généraux au siège d'Anvers en 1576. Gouverneur de la ville de Louvain en 1578, il ne peut empêcher l'arrivée de Don Juan d'Autriche qui confisquera tous ses biens qui retourneront dans le giron familial quelques années plus tard après le pardon accordé par le gouvernement espagnol. A sa mort, les autorités lui étaient redevables de quelques 20.750 florins! Avec lui s'ancrera à Clabecq jusqu'au troisième quart du XIX^e siècle, la tradition d'hommes d'épée, de militaires à la recherche d'exploits, qui viendront trouver au château une bouffée de paix.

C'est son second fils, Philippe qui héritera de Clabecq. Né de son second mariage avec Anne de Riffart, Charles-Philippe eut une vie sentimentale mouvementée puisqu'en 1653, il obtint du Conseil de Brabant des lettres de légitimation au profit d'un fils bâtard, prénommé aussi Charles-Philippe, procréé avec Catherine de Houta «une jeune fille



à marier» qu'il épousera en secondes noces. Sans héritier, il offrira en cadeau de mariage à sa petite nièce qui épouse Pierre Toussaint de Flodorp en 1679, la seigneurie de Clabecq qu'ils ne pourront «nivendre, ou aliéner lesdits biens, ni parties d'iceux, ou les laisser distraire, mais qu'ils les devront laisser suivre et succéder aux enfants qu'ils pourront procréer par ensemble, ou bien elle en autre légitime mariage».

De cette union naquirent une douzaine d'enfants dont les deux tiers au château de Clabecq. De récents quartiers de noblesse, avec l'âge et le concours de sa nombreuse famille qui embrasse comme lui la carrière des armes partout où il faut faire front -de l'Espagne à la Sicile, de la Savoie à Oran- Pierre Toussaint put accrocher fièrement et transmettre à sa lignée le titre de vicomte qu'il décrocha, à près de 80 ans, par lettres patentes le 19 mai 1731.

C'est Rutger Théodore, le second fils qui héritera du titre de vicomte de Flodorp et de la seigneurie de Clabecq. Son épouse morte en couches, sans héritier direct, c'est son neveu Antoine Otton qui sera le dernier seigneur de Clabecq. A 50 ans, las des grandes campagnes du moment -conquête d'Oran, campagne d'Italie...- il décide de se consacrer à l'administration de ses trois seigneuries où il rend basse et

parfois la moyenne justice... ne vient-il pas d'acheter Piétrebaix à l'est du Brabant wallon et d'hériter de Lathuy! Quand en 1781, il autorise l'érection d'un moulin à battre le fer à Clabecq, il ouvre sans le savoir des perspectives nouvelles qui seront, deux siècles plus tard, à l'origine de la transformation de son domaine par des bourgeois qui investiront dans une activité sidérurgique dont seuls subsistent les murs en mémoire de ce qui fut.

A sa mort sans descendance, Clabecq allait échoir pour longtemps à un guerrier de l'époque napoléonienne: le marquis de la Croix de Chevière de Sayve. Emigré en Allemagne sous la révolution, il est au service de l'Espagne en 1804. L'arrivée de Bonaparte au pouvoir le fait revenir au pays où il devient aide de camp du général Caffarelli, ministre de la guerre à Milan avant d'être affecté au service du Prince Eugène de Beauharnais. Il se vouera à la conquête napoléonienne jusqu'à la campagne de Russie d'où il repartira malade se faire soigner chez lui. Accusé de désertion, il saura prouver sa bonne foi. Mis, à sa demande, en non activité le 1^{er} août 1814, il démissionnera quelques mois plus tard à l'âge de 29 ans pour «délabrement de son état de santé» et se mariera avec Célestine de Couvigny qui lui donnera cinq filles et

un fils. A partir de 1824, il s'installera, d'abord l'été, à Clabecq où il amène son fidèle cheval Bayard. Dans le parc, une colonne gravée d'une tête de cheval indique une sépulture qui porte la mention «Bayard et la Moskowa 1812»: elle témoigne d'une légende qui dit qu'à travers un fleuve enjambant les glaces, balayé par l'artillerie, Bayard l'aurait ramené animé vers l'arrière au plus fort de la convention russe.

Après les Cents Jours, le marquis de Sayve s'établit définitivement à Clabecq qu'il fera fructifier jusqu'à sa mort en 1873, à l'âge de 89 ans, laissant «un exemple de foi, de piété et de charité ineffaçable». On oubliera jamais tout le bien qu'il fit à la population de Clabecq et ses environs: subsidiation de l'école des environs, participation à la construction de l'école communale primaire mixte dont il payera les appointements de l'instituteur... jusqu'à ce qu'une loi de 1879 oblige les communes à posséder au moins une école primaire subsidiée dès lors par les communes, dans les provinces ou l'Etat. Deux mondes seront côtoyés: la modernité avec les Forges de Clabecq qui occupent quelques dizaines d'ouvriers et la tradition immuable des seigneurs du lieu au rythme imperturbable.

Entêté une autre famille enracinée dans la région allait reprendre le

hameau de plus en plus troublé par le bruit des marteaux à battre le fer: la famille Snoy, Claire de Sayve ayant épousé Charles Auguste Marie Ghislain Snoy en 1843.

Ruiné par le financier Langand-Dumonceau qui voulait «christianiser les capitaux», Charles Snoy et son épouse se réfugièrent à Clabecq en 1884. Homme politique, conseiller provincial du Brabant, député de l'arrondissement de Nivelles, c'est dans les rangs du parti catholique, qu'il milita à l'écoute des soucis de la région dont il est le représentant. Aux bruits de botes succédèrent alors les passions parlementaires.

La veuve de son fils Raoul quittera le château en 1920 après l'avoir loué pour une durée de neuf ans à un industriel bruxellois A. De Stordeur qui l'achètera en 1923 avant de le céder en 1937 à Maurice Cauchie. Cet industriel, né à Deux-Acres, le vendra dix ans plus tard aux Forges de Clabecq qui le transformeront en «Château des Italiens», un logement pour accueillir les travailleurs italiens immigrés. Quant au parc et autres terres, ils furent lotis. Classé depuis 1989, des hommes s'interrogent sur le devenir des biens dont certains seigneurs de Clabecq avaient pu «faire un havre de paix où ils vinrent après un «beau voyage» passer le reste de leur âge».

Le village d'autour

Comme il n'y avait pas d'église à Clabecq avant 1867, ce fut le clergé de Tubize qui tint jusqu'en 1830 les registres de l'Etat civil de Clabecq s'occupant par la même occasion de la bienfaisance publique et de l'instruction primaire. Dès la construction de l'église Saint-Jean Baptiste, maisons, commerces s'établissent alentour pour former bientôt la Grand-Place, les pierres d'arkose garnissant les encadrements des portes et fenêtres, les croisées de fenêtres, les grandes portes d'entrée... Si les pierres d'angle sont en pierre d'arkose de premier choix de couleur verdâtre, le reste des bâtiments héritent des pierres vulgaires.

Depuis 1880, quelques familles protestantes, dont certains membres furent nommés à la Direction des Forges, célébraient leur culte dans l'ancienne école de Clabecq avant d'ériger vers 1902 un temple à la rue Saint-Jean.

Sur la chute du Hain, il y eut au Rogissart, une papeterie et un moulin à piler les chiffons qui furent transformés en forges puis en filature de laine, «les Marottes», avant de devenir brasserie et moulin à farine aujourd'hui disparus.

A l'aval des «Marottes», il s'établit un lavoir de laine qui sombra vers 1900 quand M. Demoiny vint y installer un petit atelier de réparation agricole qui périclita pour une cartonnerie qui s'évanouit à la guerre de 40/45.

La Société Bemaro à l'origine des maisons ouvrières à bon marché, le Chantier Vandermies qui fabrique de grosses briques en béton, des piquets de clôture et des dalles de toutes dimensions, le Chantier Métallurgique qui rassemble toutes sortes de mitrailles pour les trier et les découper avant de les expédier par bateaux ou camions à ses clients, la Société Socol qui répare grues, tracteurs, rouleaux compresseurs... assurent, à côté des Forges de Clabecq, la relève économique de la région.

Charles Snoy vers 1900 au milieu des allées de son parc. (Extrait «Le Château de Clabecq» de J.-L. Van Belle).





Les Forges de Clabecq ou l'art de battre le fer

Les Forges de Clabecq remontent à 1752 quand un octroi sous le règne de Marie-Thérèse autorisa le maintien en activité de l'usine à battre le fer actionnée par un moteur hydraulique. Point de départ de la manufacture



actuelle, ce moulin utilisait du minerai du pays et du charbon amené à grand prix.

1819: A côté du moulin à battre le fer, l'entreprise alors dite «Fonderie et Platinerie en fer de Clabecq» voit s'ériger une paire de cylindres à laminier, trois fours pour les platines, un haut fourneau pour la fonte du minerai abandonné en 1814, un four à réverbère, trois chaufferies, quatre «macas» (gros marteau pour battre le fer) et une calebasserie (calebasse: creuset ou fourneau du fondeur). En 1841, Charles Goffin-Mathieu, enfin seul propriétaire, fait construire une grande fonderie renouvelant l'outillage et développant la production. En 1850, il établira le premier laminoir à fer. A sa mort, son fils José Goffin édifiera le chemin de fer Tubize/Clabecq améliorant et perfectionnant les usines qui

L'homme du feu en action. (Photo: de B. Dessy).

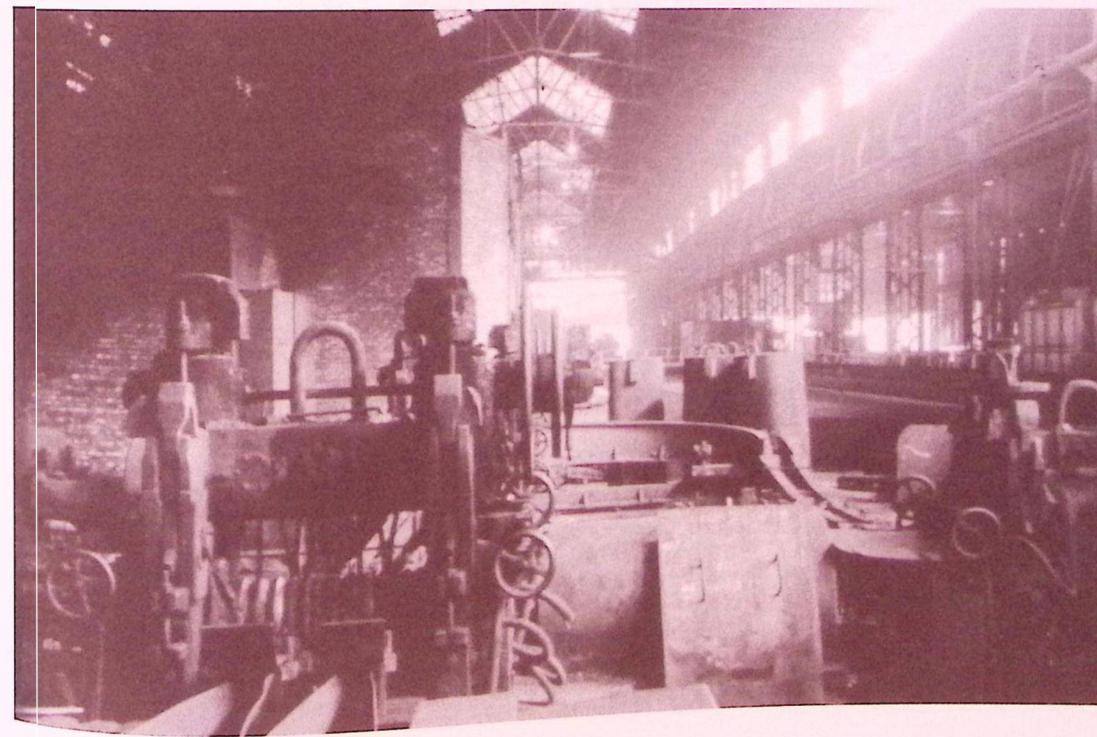
comptent alors 1200 ouvriers. En 1888, l'usine adopte le statut de Société Anonyme par devant Maîtres Eloy et Van Bere, notaires à Bruxelles. C'est d'alors que date la Kermesse Goffin, entièrement subsidée par les Forges jusqu'en 1914, qui se célébrait chaque année le dimanche après le 15 août, date modifiée depuis en dimanche avant le 15 août.

Sous l'impulsion d'Eugène Germeau, jeune ingénieur de l'A.I. de Liège, les Forges d'entreprise transformatrice deviendront entreprise productrice en 1903.

En 1909, de la vieille usine désaffectée, seuls la fonderie, les ateliers de réparation et de modelage subsistèrent sur la rive gauche de la Sennette alors que le long de la rue de Nivelles se construisirent de nouvelles usines productrices d'acier mises en marche le 1er novembre 1910 sous le nom «Forges de Clabecq» qui comprennent deux hauts-fournaux, une centrale

électrique à moteur à gaz, une aciérie Thomas, un petit blooming, deux trains finisseurs modernes et l'Agricultura ou moulin à scories. Hélas! la guerre de 1914/18 arrête complètement la fabrication: on installe dans l'usine un magasin chargé de stocker les denrées alimentaires nécessaires au ravitaillement de la population. Après 1920, la production reprend son rythme: malgré d'énormes difficultés, l'usine garde intacte son indépendance financière. Dès 1925, un troisième haut-fourneau puis un quatrième en 1929 permettent de porter la production journalière de fonte liquide à 1.000 tonnes. Puis vinrent les années 1940/45 qui arrêterent l'élan jusqu'en 1945. On inaugure alors le chargement sur bateaux avec grues, on monte une aciérie électrique, de nouveaux laminoirs et en 1956 un cinquième haut fourneau. Le port de Clabecq fonctionne jour et nuit recevant des bateaux venus des quatre coins d'Europe.

Forges de Clabecq d'hier et d'aujourd'hui. (Photo: de B. Dessy).



1974: la grande crise s'abat sur la sidérurgie mondiale! Clabecq n'y échappe pas... Elle arrêtera progressivement la production de certains produits pour se concentrer sur la fabrication de tôles fortes et moyennes. La crise de la sidérurgie européenne a ramené l'emploi de 6 000 personnes en 1928 à 2 840 en 1986, 2 500 actuellement...

Héritières de plus de deux siècles de savoir-faire métallurgique, les Forges de Clabecq sont aussi propriétaires sur le territoire de Clabecq de 31 maisons ouvrières, 6 maisons pour employés et haut personnel et 2 châteaux; sur le territoire de Tubise de 210 maisons ouvrières, 28 maisons d'employés et de haut personnel, d'un hôtel et d'un château. En 1844 s'est fondée la Société Philharmonique du Progrès sous le patronage des Forges de Clabecq. Les musiciens se recrutaient en grande partie parmi le personnel de l'usine. Les répétitions avaient lieu dans le Grand Bâtiment démoli depuis. En redingote noire, gilet blanc, cravate noire et chapeau haut de forme, les musiciens assistaient à toutes les

grandes cérémonies religieuses de l'église de Tubise et accompagnaient jusqu'en 1907 la procession de Sainte-Philomène. Union Musicale, elle exécute toujours de très beaux concerts aux deux kermesses.

Sources: «Le Château de Clabecq» de J-L Van Belle, «Histoire de la commune de Clabecq et de sa seigneurie» de L. Lauwers, «A la découverte d'une région», Farde de presse des Forges de Clabecq.

Erratum

Le Cercle de recherches historiques «La Tour d'Hobruques» de Tubize nous a aimablement communiqué certaines précisions sur l'article de Sara Capelluto paru dans le numéro précédent:

p.49: L'abbé Taymans fut arrêté le 28 mars 1798 et non en 1799. Il mourut sur le chemin de la déportation, à Rochefort, et non à l'île de Ré.

p.50 et 51: C'est le moulin Debast qui fut intégré dans la Soierie et pas le moulin Destordeur (maïserie), établi sur la Senne.

A voir et à écouter jusqu'au 23 décembre : «Invisible musicians»

par Dominique DETREVES



Orgue «Limonaire», dit «orchestrophone», destiné aux petits manèges d'enfants. (France, 1905).

Ainsi l'agrément est-il ménagé de découvrir, au gré des salles et des petits cabinets d'étude qui composent les mezzanines, quelque 120 instruments issus d'une douzaine de régions, dont la Suisse, l'Alsace, l'Allemagne, l'Italie, la Belgique.

Le moment est venu de se souvenir qu'avant la naissance du phonographe, en 1877, la musique était diffusée par un système de cylindres à picots ou de cartes et rouleaux de carton perforé, actionnés par une manivelle.

Les origines des instruments de musique mécanique sont bien lointaines.

Dès les temps les plus reculés, l'homme, c'est un exemple parmi d'autres, construit des harpes éoliennes: instruments à cordes qui résonnent sous l'action du vent, ce phénomène était naturellement attribué à des forces magiques...

Au 1er siècle de notre ère, l'on voit des automates et fontaines musicales, mus par la pression ou l'écoulement de l'eau.

Mais c'est au Moyen-Age que naissent les premiers «vrais» instruments de musique mécanique, avec l'invention des horloges à poids auxquelles on adjoint quelquefois un carillon mécanique.

C'est cependant aux XVIIe et XVIIIe siècles qu'un essor tout particulier se développe, le 19ème siècle en étant le «siècle d'or».

Bruxelles vit sous le charme! Pouvait-on découvrir plus majestueux endroit que la somptueuse Bibliothèque Solvay, tout récemment rénovée, pour accueillir cette exceptionnelle exposition «Invisible Musicians»... Exposition toute empreinte de rêve, de magie, de nostalgie encore, puisqu'ils s'agit d'une collection-unique

au monde par sa diversité d'instruments de musique mécanique et d'automates musicaux. Passionnante, elle l'est, tant pour les petits (on l'imagine!) que pour les adultes, à des degrés divers certes, car pour ceux-ci, la magie s'opère dans la nostalgie du passé, et avec quel charme!

Automate «Badaud» à l'orgue de Barbarie. Fabriqué par un des facteurs d'automates les plus notoires de ces dernières années: Michel Bertrand (Suisse, 1991).

L'on verrait réaliser, par des artisans de génie, de superbes objets d'art, merveilleusement décorés, qui abritent des mécanismes, eux aussi toujours plus perfectionnés.

Depuis les automates musicaux de 1750: orchestrelles, limonaires, seinettes, harpe, violons, orchestrons, orgues de Barbarie, bajjos, harmoniums à cylindres, les uns rutilants de tous leurs feux, et d'autres, délicieuses compositions, tels: un minuscule oiseau encagé, qui ouvre le bec et hoche la tête et queue, chaises musicales ou encore rouet d'orgue, album de photos musical, on est embarqué pour un voyage fatigant au pays de l'émerveillement, car, tous en état de marche, ils s'efforcent par les soins d'hôtesse, et selon les souhaits. Et... les émotions ne sont pas feintes!

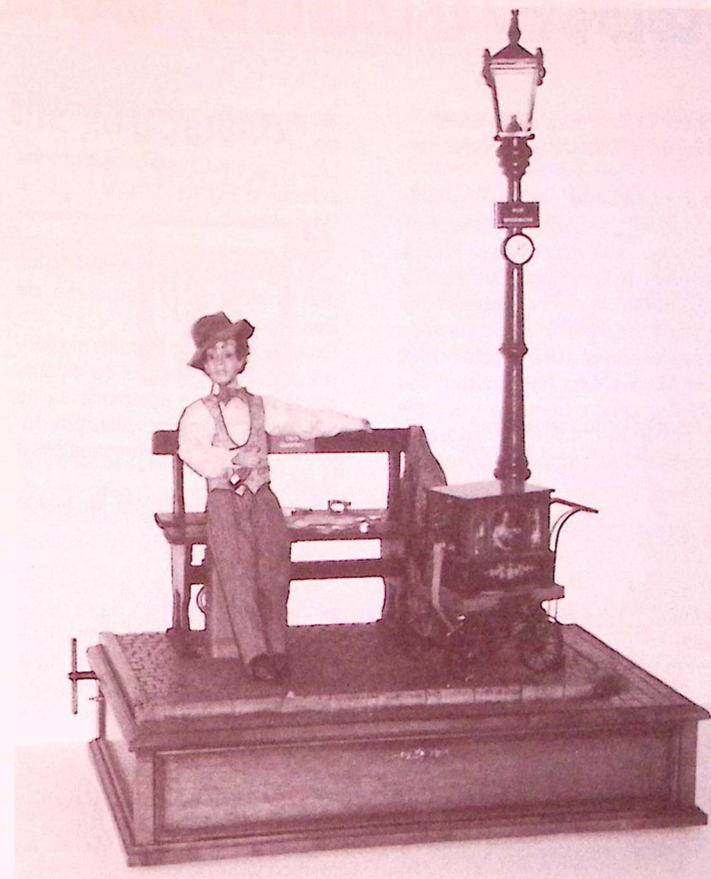
À l'issue de cette visite thématique, les techniques musicales de ce siècle finissant leur répondent en écho, dans de nombreuses salles de musique virtuelle: chacun peut y jouer... au chef d'orchestre qui module, par la mise en mouvement de mains ou de baguettes de tambour, le tempo d'une musique... diffusée par ordinateur!

Le subterfuge est fort bien réussi, amusant, impressionnant. Le XXIe siècle n'est-il pas tout proche?

D'autres pièces, très intéressantes aussi, méritent que l'on s'y attarde: gravures, affiches, tableaux, disques peints, gramophone. Et l'on ne peut manquer une réplique, en grande nature, du dinantais Adolphe Sax, jouant bien entendu du saxophone, en duo... avec piano à disquettes informatiques.

Pour le visiteur médusé, les heures glissent trop vite! L'exposition est ouverte tous les jours de 10h à 17.30h (le lundi, de 14h30 à 22h).

Il faut prendre le temps de rêver, de voir, de comprendre et de s'émerveiller toujours lorsqu'on peut



écouter certaines oeuvres mises en situation dans des décors en trompe-l'oeil, figurant une gare-paquebot, un café-concert, une rue, un piano-bar, une foire!

Le dimanche de surcroît, se donne, en une sorte d'apothéose, de 20h à 21h, un concert de musique mécanique.

Un atelier de restauration, accessible au public à certaines heures, permet de découvrir et d'apprécier la finesse de cet artisanat trop souvent méconnu.

Sa visite complètera, de la sorte, les nombreux commentaires didactiques qui expliquent le pourquoi et le comment des mécanismes.

La Bibliothèque Solvay est située à un jet de pierre du Parlement Européen, dans le site verdoyant du

parc Léopold, proche également de la gare de Bruxelles-Quartier-Léopold. Construit par les célèbres architectes C. Bosmans et H. Vandevelde, ce joyau du patrimoine historique est un exemple typique de l'architecture du début de ce siècle. Sa réalisation a été financée par l'industriel bruxellois Ernest Solvay. Tous renseignements peuvent être obtenus auprès de la Fondation Automata Musica (tél.02/280.16.13 ou 02/280.02.06).

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Les XXXe Fêtes de la Saint-Martin à Tourinnes-la-Grosse

Pour la trentième fois, Tourinnes-la-Grosse et Beauvechain seront en fête grâce à l'extraordinaire équipe des Amis de Tourinnes. Les fêtes de la Saint-Martin seront placées sous le signe de l'étoile et consacrées essentiellement à une évocation des Rois Mages. Les fêtes auront lieu durant les quatre week-ends du mois de novembre, avec ouverture et vernissage le samedi 4 novembre 1995.

Le spectacle

«L'avenir a changé de berceau... Trois Reines, trois Rois.» Inédit.

Ecrit par Julos Beaucame sur le thème des Rois-Mages dans la tradition des grands spectacles collectifs de Tourinnes-la-Grosse. Mise en scène de Jean-Marc Delhausse avec la participation de la chorale des Concerts de Tourinnes-la-Grosse, l'Orchestre de chambre de la Saint-Martin et des acteurs amateurs de Tourinnes-la-Grosse. Neuf représentations seront prévues dans l'église romane de Tourinnes-la-Grosse.

Les expositions

Tourinnes-la-Grosse:
«Les Rois Mages vus par des artistes du I^{er} au XVII^e siècle.»
Cette exposition constituée par des agrandissements photographiques d'une centaine d'illustrations des rois mages à travers les âges et les pays d'Europe.
Lieu : La Franche Comté.

«Les Rois Mages vus par les artistes contemporains»
Cette exposition collective qui réunira les oeuvres créées spécialement sur le thème par de très nombreux artis-

(Photo: Dominique Massant)

tes renommés, invités par Miqui van der Linden et ses amis.
Lieu: Franche Comté dans la grande salle et la Ferme de Wahenges à Beauvechain

«Les Rois mages vus par les enfants des écoles de la commune de Beauvechain»

Exposition réalisée avec les meilleures oeuvres créées par les enfants des écoles de la commune sur le thème des rois mages avec prix décerné par un jury de personnalités à la clé.

Lieu: Ecole de Tourinnes-la-Grosse

«François Schuiten»

François Schuiten est un des créateurs les plus originaux de sa génération. Dans le monde fantastique mais en même temps si réel dans lequel évoluent, ses personnages sont-ils aussi guidés par une «étoile»?

Lieu : le Moulin

«Café Maure

Exposition-animation au travers de la reconstitution d'un café maure, étape sur la route des mages.
Lieu: la Cure

«Les Amis de Tourinnes, asbl» sont à votre disposition pour tous ren-



seignements 1a, chemin Goffin à 1320 Tourinnes-la-Grosse. Tél. 010/86.02.87 - fax 010/86.74.19.

On recherche carnets, programmes et ordonnances de bal

Dans le cadre de recherches sur la danse et la musique traditionnelles, le Séminaire des Arts et Traditions populaires en collaboration avec le Musée de la Vie wallonne de Liège cherche à obtenir des photocopies recto verso de ces documents (Eventuellement des originaux-restitution assurée). En cas de don, ces documents seront déposés au Musée de la Vie wallonne.

Contact: Monsieur Roger Hourant, rue des Haies des Moges, 26 à 4120 Neupré, tél.: 041/71.47.70.

Clés pour la Gastronomie en Belgique et au Luxembourg

Un nouveau club gastronomique offrant des privilèges à ses membres est né en Belgique. Créé par l'agence «Tables & Tables», ce club ambitionne de devenir le plus important du pays.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS



les 150 restaurants repris dans ce guide, deux seulement sont situés en Brabant wallon: l'Auberge des Beaux-Arts à Grez-Doiceau et la Petite Gayole à Oisquiercq. Notre province est pourtant loin d'être un désert gastronomique!

Informations: Tables & Tables, Ottergemsesteenweg Zuid, 644, 9000 Gand, tél.: 09/241.52.06.

Colloque «Saints et culte des saints en Brabant wallon,» à Nivelles

Le samedi 21 octobre se tiendra à l'Institut de l'Enfant Jésus à Nivelles le 8e colloque du Chirel BW. Le matin, il y aura deux exposés généraux menés par MM. Guy Philippart, professeur aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur et spécialiste en hagiographie et Jean Pirotte, professeur à l'U.C.L. et spécialiste en imagerie pieuse. En fin de matinée, Mme Muraille, attachée au département d'histoire de l'U.C.L., donnera une intervention sur des modifications du culte des saints au XVII^e siècle.

Entre 13 et 14h30, les participants seront invités à des balades thématiques en la collégiale Sainte-Gertrude et au Musée communal de Nivelles. Dès 15h, les participants se retrouveront pour entendre des rapports d'enquête en provenance de comités locaux et des communica-

tions plus succinctes: sainte Renelde à Saintes, le culte à saint Roch dans le Brabant wallon, le quartier Sainte-Anne à Wavre, l'influence du clergé dans l'évolution des cultes à La Hulpe...

Renseignements, Chirel BW: chée de Bruxelles, 65a à 1300 Wavre. Tél.: 010/26.22.40 - Fax: 010/24.26.92.

Le Brussels Europa Hotel entame sa rénovation

Hôtel 4 étoiles faisant partie des Forum Hotels International, le Brussels Europa Hotel a achevé la première phase de ses travaux de rénovation.

Cette première étape a abouti à un aménagement de 32 chambres, une nouvelle décoration du bar et du restaurant gastronomique «Les Continents», l'installation d'un nouveau comptoir de réception et caisse ainsi qu'à la remise à neuf du hall de réception. De plus, un nouveau centre de Fitness a été installé au 17e étage.

La phase finale des rénovations est prévue pour la fin de cette année et comprendra la complète remise à neuf de l'Europa Suite formée par les 4 salles de conférences et banquets situées en sous-sol incluant le hall d'accueil ainsi que l'escalier y accédant. Joint à ce projet, un équipement de qualité sera installé dans les cuisines des banquets.

Informations: rue de la Loi, 107 à 1040 Bruxelles, tél.: 02/230.13.33 - Fax 02/230.36.82



Vient de paraître



A la découverte des fontaines du Brabant wallon

Le 4e Cahier du Musée de l'Eau et de la Fontaine vient de paraître et nous propose des circuits de promenade à la découverte des fontaines de notre province.

De tout temps et partout, les hommes se sont rassemblés autour de points d'eau.

Pas d'eau, pas de vie possible. Pendant bien des générations, les fontaines furent un élément essentiel de la vie rurale. C'est par centaines que les fontaines étaient éparpillées dans tout le pays: fontaines que nos ancêtres considéraient comme sacrées, fontaines «lieu de rendez-vous», fontaines dédiées à un héros ou une personnalité, ou tout simplement fontaines utilitaires.

Leur utilité était primordiale; il y régnait une animation constante. Elles appartenaient au décor familier de nos villes et campagnes.

Détrônées par le progrès qui apporte à chacun le confort et la facilité - l'eau «service public» jaillissant à tous les étages des immeubles sur simple manèment d'un robinet -, elles ne sont plus aujourd'hui que fontaines ornementales bien souvent mal entretenues ou abandonnées à leur triste sort.

Quand le confort est acquis, on oublie la poésie et le pittoresque qu'apportaient ces «monuments» naguère pleins de vie et de murmures et à présent muets.

On les conserve par habitude ou par respect d'un passé mort que l'on ne comprend plus, ou on les délaisse et on les oublie jusqu'à leur disparition complète sans que l'on s'en aperçoive.

Poursuivant l'oeuvre entamée voici déjà plusieurs années, le dynamique Musée de l'Eau et de la Fontaine souhaite attirer l'attention de tous sur l'urgence qu'il y a de songer à la conservation de ces monuments publics qui ont une véritable valeur

tant au point de vue de l'art qu'au point de vue des souvenirs historiques ou autres qu'ils rappellent.

En vous proposant ces deux circuits de promenade il espère vous faire découvrir ce patrimoine jadis d'utilité publique.

Ils peuvent être réalisés en voiture, et à votre rythme et rien ne vous empêche de les scinder et d'y consacrer une ou plusieurs journées. Vous découvrirez ainsi non seulement les fontaines du Brabant wallon, mais aussi le charme de notre nouvelle province.

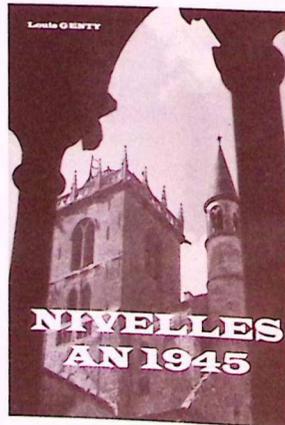
Le premier circuit vous emmènera de Genval à Lasne en passant par Ohain, Braine-l'Alleud, Braine-le-Château, Saintes, Ittre et Nivelles.

Le second vous promènera de Genval à Limal, Ottignies-Louvain-la-Neuve, Villers-la-Ville, Chastre, Incourt, Jodoigne, Tourinnes-la-Grosse et Hélicine.

De format A4 et de 34 pages, la brochure est disponible au Musée, Avenue Hoover 63 à 1332 Genval ou au secrétariat de l'a.s.b.l., rue Mont de l'Escaille 33 à 7090 Ronquières, tél.: 067/64.73.86.

Nivelles an 1945

Sous ce titre, la revue nivelloise Rif Tout Dju vient de publier une rétrospective de l'année 1945. C'est la



neuvième et dernière étude que Louis Genty consacre aux années de guerre à Nivelles.

La défaite de l'Allemagne s'accroît jusqu'à la capitulation pure et simple. Les premiers mois de l'année 1945 voient le retour des prisonniers de guerre, des prisonniers politiques et des déportés du travail.

La fin de la guerre se situe au 8 mai. Chez nous, c'est la reprise -plutôt pénible- de la vie courante, car les approvisionnements ne suivent pas. Le ravitaillement demeure insuffisant. Le seul combustible de l'époque -le charbon- arrive à faire défaut, chose inconnue auparavant. Des grèves revendicatives paralysent notre économie.

Les sinistrés nivellois trouvent insuffisantes les conditions de reconstruction qu'on leur propose. Cela devient une véritable polémique.

Les mouvements patriotiques, particulièrement ceux de la Résistance, manifestent de la mauvaise humeur au vu d'un certain laxisme dans la répression de l'incivisme, malgré quelques condamnations à mort.

La question royale commence déjà à empoisonner le climat politique. Bref, à première vue, l'année 1945 pourrait passer pour celle des déceptions...

Mais Nivelles connaît aussi des heures de joie en 1945. Dès le matin du 8 mai, lorsqu'est annoncé l'effondrement du Grand Reich, ce ne sont que manifestations d'allégresse dans les rues. Et le dimanche 14 octobre, le cortège de la Victoire sillonne la ville dans un climat de triomphe. 1945 voit aussi l'ascension du Corps Musical Nivellois qui donne ses premiers concerts.

Bref, l'an 45 apparaît à la fois comme un terminus et un départ!

Illustrée de plusieurs documents inédits, cette plaquette est en vente au prix de 150F. dans toutes les librairies de Nivelles. On peut aussi l'obtenir contre versement de 170F. (port compris) au compte n° 001-0515707-34 de Rif Tout Dju à 1400 Nivelles